

Le Monde

NATIONAL
GEOGRAPHIC

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 18
JUIN 2016

LE TEMPS DES MAHARAJAS

SPLENDEUR
ET DÉCADENCE

GUERRE
DE SEPT ANS
POURQUOI LA FRANCE
A PERDU L'AMÉRIQUE

TRÉSORS
LES GALIONS ENGLOUTIS
DE L'ATLANTIQUE

DE JÉRICO
À URUK
COMMENT LES VILLES
SONT APPARUES

LES TYRANS
D'ATHÈNES
Ils ont inventé
la démagogie



M 060956 - 18 - F: 5,95 € - RD


PROLONGATION

EXPOSITION
CHÂTEAU DE
CHÂTEAUBRIANT

DU 3 JUIN
AU 30 OCTOBRE
2016

ENTRÉE GRATUITE

L'ÉGYPTE DES PHARAONS

CROYANCES ET VIE QUOTIDIENNE

Collections du musée Dobrée et du musée du Louvre

Grand
patrimoine

Loire
Atlantique

grand-patrimoine.loire-atlantique.fr



MICHAEL FAIRMAN / AWL IMAGES

Dossiers

18 Les galions naufragés

Emportés dans les flots de l'Atlantique, ces navires chargés de trésors attirent la convoitise des fouilleurs d'épaves. **PAR P. E. PÉREZ-MALLAÍNA BUENO**

34 Naissance des premières villes

C'est au Proche-Orient, à la fin du néolithique, qu'apparaissent les centres urbains, décisifs pour l'histoire des civilisations. **PAR ALINE TENU**

46 Sheshonq I^{er}, le pharaon qui soumit Israël

Ce souverain d'origine libyenne conquiert le pays de Canaan. Mais pilla-t-il aussi Jérusalem, comme l'affirme la Bible ? **PAR PASCAL VERNUS**

56 La guerre de Sept Ans

De l'Amérique à l'Europe, en passant par l'Inde, cette guerre bouleversa la géopolitique du XVIII^e siècle. **PAR EDMOND DZIEMBOWSKI**

68 Les tyrans d'Athènes

Au VI^e siècle av. J.-C., la dynastie des Pisistratides imposa son pouvoir en jouant le peuple contre les élites. **PAR AURÉLIE DAMET**

78 Les maharajas

Que cache l'opulence de ces princes de l'Inde britannique, qui s'adonnaient à une vie d'oisiveté ? **PAR JORDI CANAL-SOLER**

Rubriques

06 L'ACTUALITÉ

10 L'ÉVÉNEMENT

Cuauhtémoc, dernier empereur aztèque

Il mena la résistance désespérée de son peuple face aux troupes espagnoles de Cortés.

14 LA VIE QUOTIDIENNE

Aux origines du tennis

Le jeu de paume connaît à la Renaissance et au XVII^e siècle un engouement sans précédent.

92 L'ŒUVRE D'ART

Vermeer, peintre historien

L'Art de la peinture est-il une scène de genre ou une allégorie historique ?

94 LES LIVRES ET EXPOSITIONS



PORCELAINE MING
RETROUVÉE DANS L'ÉPAVE
DU GALION CONCEPCIÓN.



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE :
PORTRAIT DE SIR BHUPINDRA SINGH, MAHARAJA
DE PATAIA, PAR VANDYK. PHOTOGRAPHIE, 1911.
NATIONAL PORTRAIT GALLERY, LONDRES.

© NATIONAL PORTRAIT GALLERY, LONDRES

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction artistique : BRUNO HOUDOU
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Correction : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : SYLVIE BRIET, ISABEL BUENO, JORDI CANAL-SOLER, AURÉLIE DAMET, EDMOND DZIEMBOWSKI, VIRGINIE GIROD, CHRISTIAN JOSCHKE, EDUARDO JUÁREZ, PABLO EMILIO PÉREZ-MALLAÍNA BUENO, ALINE TENU, PASCAL VERNUS

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NATHALIE LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

Coordination éditoriale *Le Monde* : MICHEL LEFEBVRE

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistante : ODILE TESSIER
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA

Fabrication : ÉRIC CARLE (directeur industriel), NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : VINCENT VIALA (directeur), FLORENCE MARIN, JULIA GENTY-DROUIN, GALATÉA PEDROCHE, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.
E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

▪ Belgique : Edigroup Belgique. Diffusion Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org

▪ Suisse : diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : CHRISTOPHE CHANTREL (responsable ventes France et international), CAROLE MERCERON (chef de produit) Réassorts : 0 805 05 01 47

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2417-8764
Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 80, bd. Auguste-Blanqui, 75013 Paris
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

Information à l'attention de nos abonnés en prélèvement automatique

Dans le cadre de la réglementation SEPA (Single Euro Payment Area, espace unique de paiement en euros), vous pouvez accéder aux caractéristiques de vos prélèvements en contactant notre service clients par téléphone au 01 48 88 51 04 ou par mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNÈS

Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, où il enseigne l'histoire mésopotamienne, les rapports entre la Bible et la Mésopotamie, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIII^e et le II^e s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.



ROME

CLAIRE SOTINEL

Professeure d'histoire romaine à l'université Paris-Est Créteil Val-de-Marne. Ancien membre de l'École française de Rome. Elle est spécialiste de l'Antiquité tardive.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XX^e siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.



NATIONAL GEOGRAPHIC
SOCIETY

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
est enregistrée à Washington D.C.,
comme organisation scientifique et éducative
à but non lucratif dont la vocation est
« d'augmenter et de diffuser
les connaissances géographiques ».
Depuis 1888, la Society a soutenu plus de
9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL President and CEO

Executive Management

TERRENCE B. ADAMSON, TERRY D. GARCIA,
BETTY HUDSON, CHRIS JOHNS, AMY MANIATIS,
DECLAN MOORE, BROOKE RUNNETTE,
TRACIE A. WINBIGLER, JONATHAN YOUNG

BOARD OF TRUSTEES

JOHN FAHEY Chairman,
WANDA M. AUSTIN, MICHAEL R. BONSIGNORE,
JEAN N. CASE, ALEXANDRA GROSVENOR
ELLER, ROGER A. ENRICO, GILBERT M.
GROSVENOR, WILLIAM R. HARVEY, GARY
E. KNELL, MARIA E. LAGOMASINO, NIGEL
MORRIS, GEORGE MUÑOZ, REG MURPHY,
PATRICK F. NOONAN, PETER H. RAVEN,
EDWARD P. ROSKI, JR., B. FRANCIS SAUL II,
TED WAITT, TRACY R. WOLSTENCROFT

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE Senior Vice President,
ROSS GOLDBERG Vice President, Digital, RACHEL
LOVE, Vice President, Book Publishing, CYNTHIA
COMBS, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER,
DIANA JAKSIC, JENNIFER LIU, RACHELLE PEREZ,
DESIRÉE SULLIVAN

COMMUNICATIONS

BETH FOSTER Vice President

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN Chairman
JOHN M. FRANCIS Vice Chairman
PAUL A. BAKER, KAMALIJIT S. BAWA, COLIN
A. CHAPMAN, KEITH CLARKE, J. EMMETT
DUFFY, PHILIP GINGERICH, CAROL P. HARDEN,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF,
MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH,
WIRT H. WILLS

Histoire & Civilisations est édité par

MALESHERBES PUBLICATIONS

S.A. au capital de 868 050 euros

ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM

PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

ASSISTANTE : Odile Tessier

GROUPE LE MONDE

PRÉSIDENT DU DÉRICTOIRE : Louis Dreyfus

MEMBRE DU DÉRICTOIRE : Jérôme Fenoglio



OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

À l'heure où les élections américaines

battent leur plein, se souvient-on que le premier président des États-Unis, George Washington, participa à l'étincelle qui déclencha dans une clairière de l'Ohio la « **véritable première guerre mondiale** », selon Winston Churchill ? Dans une banale altercation entre Français et Britanniques, qui eut lieu le 28 mai 1754, un Amérindien fracassa d'un coup de tomahawk le crâne du capitaine Joseph Coulon de Villiers de Jumonville. Les Français rendirent responsable cet officier anglais du nom de Washington qui, comme le héros du *Candide* de Voltaire, n'était qu'un jeune homme gauche.

Mais se souvient-on même de cette longue et sanglante **guerre de Sept Ans**, que nous présentons dans ce numéro ?

Dans les programmes scolaires, elle n'existe quasiment pas, comme un angle mort. Commencée sous les meilleurs auspices, elle s'est transformée en une suite de revers cuisants pour se conclure, en 1763, sur une paix humiliante.

La France perdit l'Inde et l'Amérique. La Prusse, sur le théâtre européen, surgit du néant. L'hégémonie bascula du côté anglais, et plus largement en faveur de la civilisation anglo-saxonne.

Échauffé par la rivalité entre les nations, le mot magique de « patrie » commença à hanter discours, chansons et pièces de théâtre. La France, ne se considérant plus comme simple sujette du Bien-Aimé, commença de s'émanciper. Au moins autant que l'esprit des Lumières, la guerre de Sept Ans engendra la Révolution française.

Un visage par-delà la mort

Grâce à la technique de la reconstitution faciale, les traits d'un adolescent anglais décédé en 1636 ont pu être restitués à partir de son crâne exhumé.

Dans ce cercueil repose Thomas Craven, très noble jeune Anglais [...]. Il est mort à 18 ans et quelques mois, à Paris, à l'académie de M. de Benjamin, le vingtième jour du mois de novembre de l'an 1636. » Le corps a été retrouvé en 1986 dans le Val-de-Marne, dans le sous-sol du conservatoire de musique de Saint-Maurice, à l'emplacement d'un ancien cimetière protestant. Une plaque de métal avait été clouée sur le sarcophage avec cette épitaphe écrite en latin.

Couleur des cheveux

Trente ans après cette découverte, Thomas Craven possède de nouveau un visage, recréé par Philippe Froesch, artiste plasticien. Avec sa société, Visual Forensic, celui-ci s'est spécialisé dans la reconstitution faciale en 3D de personnages historiques. Après Robespierre, Henri IV, Agnès Sorel et avant beaucoup d'autres, voici donc Thomas Craven, fils de lord Craven, maire de Londres à l'époque, qui était venu faire des études à Paris. C'est à la demande de Djillali Hadjouis, archéologue au service du conseil départemental du Val-de-Marne, que Philippe Froesch a travaillé : à partir d'un scanner du crâne, il a positionné les limites des épaisseurs de



PHILIPPE FROESCH - VISUAL FORENSIC - ÉQUIPE D'ANTHROPOLOGIE MÉDICALE ET MÉDICO-LÉGALE UFR DVSQ

chair, déterminé les origines et l'insertion des paupières, calculé les mesures du nez. La hauteur de l'email des incisives a permis de mesurer l'épaisseur des lèvres. La couleur des cheveux a été déduite de celle des sourcils et des poils pubiens.

Depuis 1986, Thomas Craven a fait l'objet de

nombreuses études : les chercheurs ont ainsi découvert que son corps avait été embaumé à l'aide de plantes comme l'armoise-absinthe ou la marjolaine, puis enveloppé d'un linceul. Sa boîte crânienne avait été sciée pour extraire le cerveau, signe qu'il y avait eu une autopsie. Des prélèvements

de la pulpe dentaire, dans laquelle les chercheurs ont identifié le bacille *Yersinia pestis*, ont permis de déterminer qu'il avait été victime de la peste. Aucun descendant n'ayant réclamé sa dépouille, Thomas Craven pourra faire l'objet d'une nouvelle inhumation et enfin reposer en paix ! ■



BRYAN DENTON / THE NEW YORK TIMES/REDUX/REA

ANTIQUITÉ ROMAINE

Palmyre : mesurer l'ampleur du désastre

Le 27 mars 2016, les forces de l'armée syrienne ont officiellement repris l'antique cité à l'État islamique. L'occasion de dresser le bilan des destructions qui y ont été pratiquées.

Au lendemain de sa libération, que reste-t-il de Palmyre, la cité caravanière du Proche-Orient qui connut son âge d'or au début de notre ère ? Les premiers scientifiques syriens se sont rendus sur place le 5 avril dernier, mais la ville antique est en cours de déminage. Ce sont donc les photos prises par des drones qui permettent de voir les monuments encore en place. Selon le gouverneur de la province de Homs, 30 % de la cité antique aurait été détruite.

Vu du ciel, le temple de Bêl, le plus grand sanctuaire

du site, construit au début du I^{er} siècle apr. J.-C., offre un triste spectacle : la *cella*, partie close du temple, n'est plus qu'un amas de pierres et de tronçons de colonnes, à l'exception de la porte monumentale. En revanche, l'enceinte et les cours du sanctuaire n'ont pas été touchées.

Statues mutilées

Le temple de Baalshamin a également été détruit, hormis quatre colonnes. Il ne subsiste que deux piliers de l'arc de triomphe datant de l'empereur romain Septime Sévère, au début du III^e siècle apr. J.-C. Le théâtre romain,

est indemne mais, en mai 2015, l'État islamique y a décapité 20 hommes. L'un des murs est criblé de balles.

Quant au musée, il a été mis à sac, même si plus de 400 sculptures avaient été évacuées avant l'arrivée des combattants de l'EI. Les plus grandes, toujours sur place, ont été renversées et fracassées, les portraits ont été mutilés, les visages, brisés ou martelés. Pourtant, Maamoun Abdulkarim, directeur des Antiquités syriennes, se veut optimiste et assure que « le paysage général est en bon état ». De nombreux vestiges, comme

ceux de l'Agora, de la colonnade, des bains de l'empereur Dioclétien, des temples de Nébo et d'Allat (déesse des Arabes nomades), des murailles de la cité, sont presque intacts ou n'ont été que peu endommagés. Maamoun Abdulkarim mise aussi sur la restauration et pense pouvoir remonter un tiers de la *cella* du temple de Bêl, l'arc de triomphe et peut-être aussi le monumental lion de Palmyre, qui ornait l'entrée du musée. Il compte sur l'aide de l'Unesco qui, les 7 et 8 avril dernier, a décidé d'envoyer une mission pour évaluer les dommages. ■



CONSEIL RÉGIONAL DE BASSE-NORMANDIE / ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

▼PORTE-CARTES
et tickets de rationnement.

MÉMORIAL DE CAEN

XX^e SIÈCLE

Les civils dans la tourmente de la guerre

À Falaise, l'ouverture d'un mémorial permet enfin la reconnaissance à leur juste mesure des drames humains vécus par les civils durant la Seconde Guerre mondiale.

Si les civils ont payé un lourd tribut à la Seconde Guerre mondiale, aucun musée ne leur avait été jusqu'alors consacré. Cette injustice est réparée avec l'ouverture début mai du Mémorial des civils dans la guerre, qui leur est entièrement dédié : une excellente idée, pilotée par le Mémorial de Caen, portée par le pays de Falaise et accueillie par cette petite ville normande surtout connue pour son château médiéval. Falaise fut elle-même détruite à 80 %, principalement par les bombardements alliés.

C'est donc dans l'ancien tribunal, un bâtiment datant de la reconstruction, que le nouveau musée a pris place. La visite commence au deuxième étage et présente le quotidien de la population sous l'Occupation : des objets de tous les jours, des bureaux d'écoliers, des tickets de rationnement, des postes de radio, tandis que l'on peut écouter des témoignages de Falaisiens qui ont connu cette période. L'étage du dessous, plus spacieux, est consacré à la Libération et s'ouvre sur l'exode des civils fuyant vers le sud : pendant 50 ans, les Normands ont

eu des difficultés à parler de ces bombardements menés par les alliés. Il était difficile d'attribuer autant de morts – 20 000 rien qu'en Normandie – à ceux qui les avaient libérés. Au milieu de tant de décombres, l'après-guerre se révèle tout aussi éprouvant pour les civils, avec les tickets de rationnement qui durent jusqu'en 1949, les demandes d'indemnisations, les logements temporaires, la reconstruction...

Au rez-de-chaussée, lors des travaux d'aménagement, les archéologues de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques

préventives) ont mis au jour sous le tribunal les restes d'une maison bombardée en 1944 et en ont gardé la cave *in situ*. Les visiteurs la découvrent en marchant sur un sol en verre transparent, tandis qu'un film évoque les bombardements, avec des images d'archives et une reconstitution sonore. Cette incursion dans le quotidien des civils montre que la bataille de Normandie est loin de se résumer au débarquement. ■

SITE INTERNET
www.memorial-falaise.fr

ABONNEZ-VOUS

ET VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !



OFFRE EXCEPTIONNELLE

2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement, soit 10 numéros gratuits

à compléter et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre d'*Histoire & Civilisations* à :
HISTOIRE & CIVILISATIONS – Service abonnements – 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf – 75212 PARIS CEDEX 13

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*.

Je choisis :

L'abonnement pour 2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement au lieu de ~~130,90€*~~ soit 47 % d'économie ou 10 numéros gratuits.

L'abonnement pour 1 an (11 n°s) pour **39€** seulement au lieu de ~~65,45€*~~ soit 40 % de réduction ou 4 numéros gratuits.

M. Mme

Nom/Prénom.....

Adresse

Code postal

Ville.....

Tél.

96E07

E-mail

J'accepte de recevoir les offres d'*Histoire & Civilisations* oui non
des partenaires d'*Histoire & Civilisations* oui non

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 30/11/2016, réservée à la France métropolitaine.

Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch

Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter au 33 1 48 88 51 04

Conformément à la loi Informatique & Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C.Paris B 323 118 315

VERS 1495

Naissance de Cuauhtémoc. En 1502, son cousin Moctezuma monte sur le trône.

1519

Cortés et ses hommes arrivent à Tenochtitlán. Cuauhtémoc se méfie de leur présence.

1520

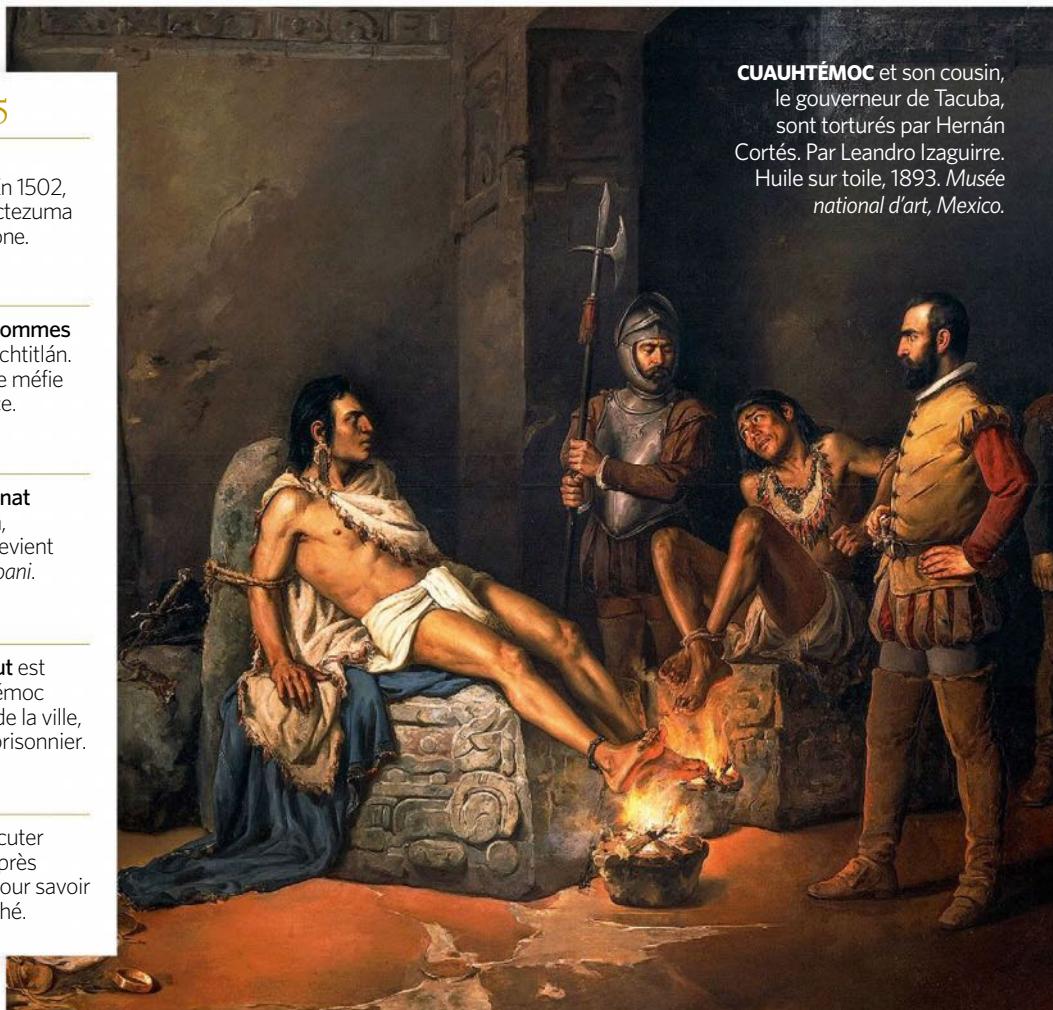
Après l'assassinat de Moctezuma, Cuauhtémoc devient le nouveau *tlatohani*.

1521

Voyant que tout est perdu, Cuauhtémoc tente de sortir de la ville, mais il est fait prisonnier.

1525

Cortés fait exécuter Cuauhtémoc après l'avoir torturé pour savoir où l'or était caché.



DEA / SCALA, FLORENCE

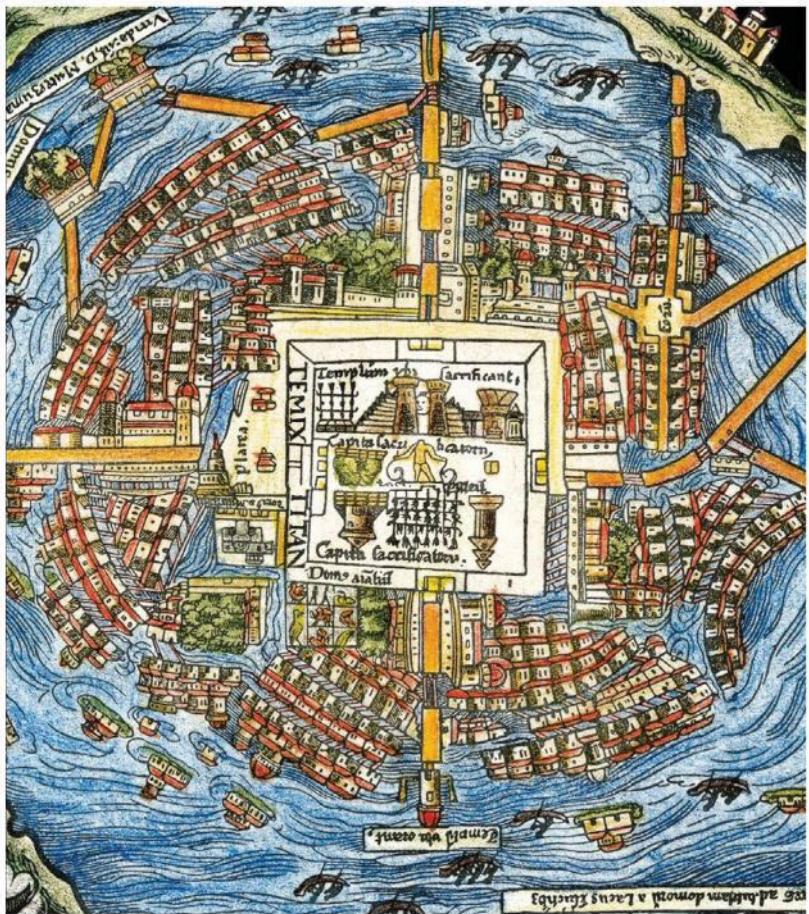
Cuauhtémoc, le dernier empereur aztèque

Après la mort de Moctezuma en 1520, Cuauhtémoc mena la résistance désespérée de la ville de Tenochtitlán face aux Espagnols de Cortés, avant de connaître une fin tragique.

Lorsque les troupes espagnoles d'Hernán Cortés lancèrent l'assaut final sur Tenochtitlán, la capitale de l'Empire aztèque, en 1521, elles savaient que son souverain leur livrerait une bataille bien plus acharnée que Moctezuma, le *tlatohani* qui les avaient reçus à bras ouverts deux années auparavant. Décédé un an plus tôt, il avait été remplacé par son

cousin Cuauhtémoc, un jeune homme d'à peine 25 ans, que tous trouvaient impressionnant parce que « [ses] traits et toute [sa] personne respiraient l'élégance », mais surtout parce qu'il « imposait de telle manière à ses sujets que tous en avaient peur », comme l'écrivit Bernal Díaz del Castillo dans son *Histoire vérifique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*.

L'existence de Cuauhtémoc, fils et petit-fils de monarques, fut courte et tumultueuse. Sa naissance à la fin du xv^e siècle, à Tenochtitlán, coïncida avec une éclipse solaire, prélude d'un destin funeste que les prêtres corroborèrent en lui donnant le nom de Cuauhtémoc, « aigle qui tombe ». Le jeune prince fréquenta le *calmecac*, l'établissement réservé à l'instruction des nobles, et



TENOCHTITLÁN. Les dimensions monumentales de la capitale aztèque susciterent l'étonnement des Espagnols. Carte de la ville datée de 1524.

il s'est livré à eux, se mettant ainsi à l'abri et nous jetant dans un pareil calvaire ? Nous refusons de lui obéir, car il n'est plus notre roi ; il n'est qu'une canaille et mérite en tant que tel d'être châtié et puni. » Une source affirme même que sa main lança l'une des pierres qui tuèrent l'empereur. Le prince joua par ailleurs un rôle de premier plan dans l'expulsion des Espagnols de Tenochtitlán, lors de la *Noche Triste*, la « Nuit triste ».

À la mort de Moctezuma, son frère Cuitláhuac fut couronné empereur par la noblesse aztèque, mais il succomba dix jours plus tard de la variole. En quête d'un dirigeant fort et résolu, les Aztèques décidèrent en 1520 que Cuauhtémoc lui succéderait. Le nouveau *tlatoani* se prépara alors à repousser la contre-offensive que Cortés, à la tête d'une armée de 900 Espagnols et de 150 000 alliés, s'apprétait à lancer sur sa capitale. Il ordonna de creuser davantage les canaux, de rehausser les ponts qui reliaient la ville à la terre ferme et de rassembler suffisamment d'armes et de vivres pour remplir les silos. Il se réunit avec les Tarasques et les Tlaxcaltèques, ses éternels ennemis, pour en appeler à l'unité autochtone face à l'invasion étrangère, et offrit à ses contribuables d'importants avantages fiscaux en échange de leur loyauté. Lorsque Cortés arriva à proximité de la ville, il proposa plusieurs fois à Cuauhtémoc de se rendre, mais il essuya un refus catégorique de la part du souverain, qui fit même exécuter les deux fils de Moctezuma, favorables à l'ouverture de négociations.

termina à l'âge de 15 ans son éducation au *telpochcalli*, l'école où tous les hommes aztèques recevaient une formation militaire obligatoire. Il se fit bientôt remarquer pour ses compétences guerrières. Devenu général, il dirigea les armées de Moctezuma lors de différentes campagnes, ce qui lui valut le commandement de Tlatelolco, la ville jumelle de Tenochtitlán.

La ville en état de siège

Cuauhtémoc, du fait de son rang élevé, joua un rôle de premier plan dans les événements qui suivirent l'arrivée de Cortés

au Mexique. Il fut probablement l'un des premiers à s'inquiéter de la présence espagnole à Tenochtitlán à partir de novembre 1519. Après le massacre perpétré par Pedro de Alvarado le 20 mai 1520 au Templo Mayor (le « Grand Temple »), le prince rejoint la rébellion contre les envahisseurs. Le 30 juin, quand Moctezuma se présenta sur une terrasse de son palais pour essayer de calmer les esprits de ses compatriotes, Cuauhtémoc le mit violemment en garde : « Que dit ce scélérat de Moctezuma, maîtresse des Espagnols, qui mérite ce titre puisque telle une femme et mû par la seule peur

Une fois sur le trône, Cuauhtémoc se disposa à défendre sa capitale contre l'offensive de Cortés.

HERNÁN CORTÉS. PAR JOHANN NEPOMUK GEIGER. 1868.

DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

Une défense acharnée

Malgré tous ces préparatifs, les Espagnols parvinrent à assiéger la ville et à en bloquer l'accès au moyen de brigantins qu'ils avaient construits pour naviguer sur la lagune. Cuauhtémoc et les siens furent ainsi contraints de se réfugier à Tlatelolco, où « ils mourraient



de faim et de soif, n'ayant plus à boire que l'eau salée de la lagune ». La situation devint vite désespérée, comme le fit savoir Cuauhtémoc à ses généraux. Mais le *tlatoani* les mit en garde : « Que personne n'ose plus me demander la paix, ou je le tuerai. »

À la fin du mois de juillet 1521, le sort de Tenochtitlán était jeté. Les temples

étaient dévorés par les flammes, les cadavres jonchaient les rues, et les autochtones qui combattaient aux côtés de Cortés massacraient les Mexicas, leurs ennemis jurés. Cuauhtémoc s'opposa cependant à toute idée de capitulation jusqu'au 13 août : alors que les Espagnols et leurs alliés lançaient un assaut final sur Tlatelolco, il tenta

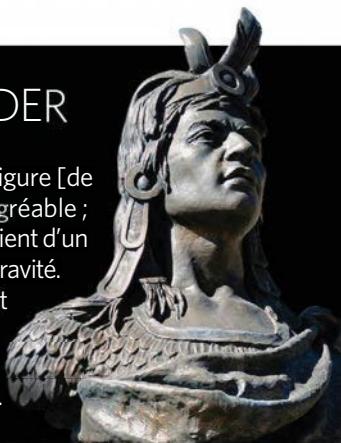
de s'échapper en canot avec sa famille et quelques hauts dignitaires pour poursuivre le combat ailleurs. Mais les Espagnols repérèrent l'embarcation et barrèrent la route à l'empereur : « face à l'ampleur de la force ennemie, qui pointait vers lui ses arbalètes et ses fusils, [il] décida de se rendre », relate l'historien Miguel León-Portilla.

Cuauhtémoc fut conduit auprès de Cortés, qui avait assisté à la bataille depuis une terrasse. Le *tlatoani* s'exclama devant le conquistador : « Ah, capitaine ! J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour défendre mon royaume et le libérer de vos mains, mais la fortune en a voulu autrement. Ôtez-moi la vie, ce sera fort juste, et vous en finirez ainsi avec le royaume mexicain. » Pour le rassurer, Cortés lui proposa de reconnaître son statut d'empereur s'il acceptait de lui remettre un tribut ; les Aztèques pourraient ainsi reconstruire la ville, et la vie reprendrait son cours, mais

LE VISAGE D'UN LEADER

SELON BERNAL DÍAZ DEL CASTILLO, « [la] figure [de Cuauhtémoc] était [...] d'un aspect agréable ; quand il regardait, ses yeux [...] s'animaient d'un éclat doux et caressant, avec un fond de gravité. Il avait alors 23 ou 24 ans ; son teint était plus blanc qu'il ne l'est chez les autres Indiens, naturellement bronzés ».

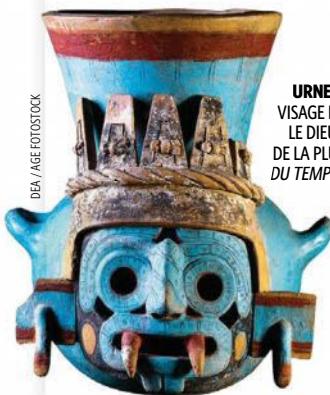
BUSTE DE CUAUHTÉMOC SUR LA PLACE DU ZÓCALO. MEXICO.



ARCO / AGE FOTOSTOCK

LA FIN DES MEXICAS

LA PLANCHE DU *Codex de Tlaxcala* reproduit ci-contre montre Cortés assis et coiffé d'une couronne de plumes. Derrière lui se tient Marina, sa maîtresse et traductrice ; Cuauhtémoc s'incline devant lui. Sur la partie supérieure de l'image est inscrite une phrase en langue nahuatl : *yc paliuhque mexica*, « Ainsi s'éteignirent les Mexicas ».



URNE ORNÉE DU VISAGE DE TLALOC, LE DIEU AZTÈQUE DE LA PLUIE. MUSÉE DU TEMPLO MAYOR, MEXICO.



CUAUHTÉMOC SE SOUMET À HERNÁN CORTÉS. DESSIN TIRÉ DE LA PLANCHE 48 DU CODEX DE TLAXCALA.

BRITISH LIBRARY / AGE FOTOSTOCK

les faits ne tardèrent pas à démentir ces paroles. Si Cuauhtémoc conserva en théorie le titre de gouverneur de Tenochtitlán, ses pouvoirs furent transférés à son cousin Tlacotzin, un homme plus docile. Cortés se méfiait, dit-il dans une lettre, du « caractère inquiet » du dernier *tlatoani* et craignait qu'il ne fomente un soulèvement. C'est pourquoi il ordonna de le maintenir dans une prison de Coyoacán, non loin de Tenochtitlán, où se trouvait sa propre résidence.

Où se trouve l'or ?

L'esprit des conquistadors était rivé sur le trésor laissé derrière eux à Tenochtitlán après leur fuite lors de la *Noche Triste*. Au lendemain de la chute de la capitale, Cortés s'entretint à nouveau avec Cuauhtémoc pour lui demander où il l'avait caché. Plus tard, le conquistador décida de soumettre l'empereur déchu à un nouvel interrogatoire, bien

résolu à recourir à la torture pour le faire parler. Cuauhtémoc fut ligoté à un poteau, et ses pieds furent plongés dans de l'huile bouillante. Voyant que son cousin, le seigneur de l'État allié de Tacuba, le suppliait des yeux pour qu'il parle, Cuauhtémoc « le regarda avec colère et lui demanda : «Et moi, suis-je donc dans le délice d'un bain ?» Il finit par expliquer que, peu avant la chute de la ville, les dieux lui avaient révélé la fin inéluctable de Tenochtitlán, après quoi il avait fait jeter tout l'or dans un puits de la lagune. Les plongeurs espagnols n'y retrouvèrent aucun objet de valeur.

En octobre 1524, Cortés quitta Tenochtitlán et fit route vers le Honduras pour réprimer la rébellion à laquelle se trouvait confronté un autre conquistador, Cristóbal de Olid. Il emmena avec lui le *tlatoani* et ses hommes afin d'éviter qu'une insurrection n'éclate au Mexique. Pendant le voyage, un noble de Tlatelolco raconta à Cortés

que Cuauhtémoc se plaignait du fait « qu'ils avaient été dépossédés de leurs terres et seigneuries, [qu'ils] étaient maintenant les esclaves des Espagnols, et [...] [qu'ils] n'avaient pas trouvé de meilleur moyen que de [tuer Cortés] ». Le 28 février 1525, le conquistador fit interroger séparément Cuauhtémoc et son cousin, et, « sans autres preuves, Cortés donna l'ordre de pendre Guatémuz [Cuauhtémoc] et le seigneur de Tacuba [...]. Ces supplices furent très injustes et ils passèrent pour tels aux yeux de [tous] », conclut le chroniqueur Bernal Díaz del Castillo. ■

ISABEL BUENO
DOCTEUR EN HISTOIRE

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
Le Destin brisé de l'Empire
aztèque
S. Grujinski, Gallimard, 2010.

Jeu, set et match dans toutes les cours d'Europe

Bien avant Roland-Garros, le jeu de paume, ancêtre du tennis, fit fureur durant toute la Renaissance et le XVII^e siècle.

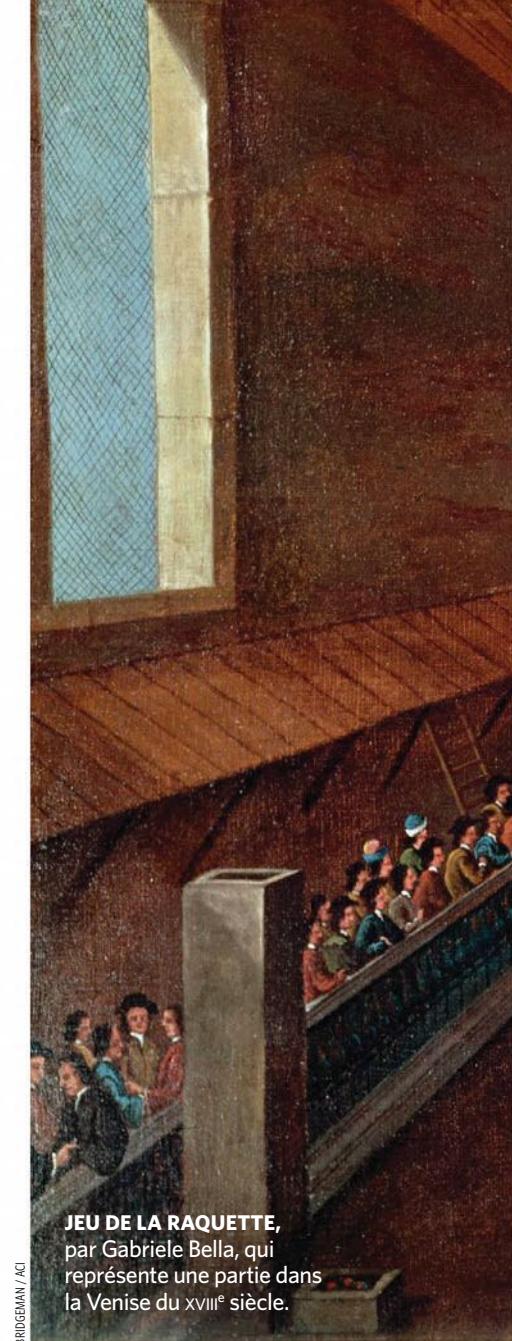
De nos jours, l'origine du tennis est associée aux terrains de gazon anglais parfaitement délimités et à l'aristocratie britannique qui, depuis la fin du XIX^e siècle, a fait de ce sport l'un de ses divertissements favoris. De fait, le tennis tel que nous le connaissons est né en 1874, avec la publication du premier règlement, rédigé par le Gallois Walter Clopton Wingfield. Mais ce tennis moderne n'est que l'avatar d'un sport à l'histoire plus ancienne, qui remonte à la France des XII^e et XIII^e siècles. Le terme de « tennis » est d'ailleurs d'origine française : il vient de « tenez », mot que disait le joueur à son partenaire lorsqu'il lançait le service.

Au Moyen Âge, les caractéristiques du jeu de paume étaient bien différentes de celles du tennis actuel. On y jouait directement avec la main – d'où

l'expression « jeu de paume » – ou bien en utilisant des gants. Les parties se disputaient en plein air, avec comme terrain un pré, une rue, une place, la cour d'un palais ou encore le fossé d'un château. Les deux camps étaient séparés par une simple ligne (on n'utilisait pas encore de filet), de part et d'autre de laquelle les joueurs s'affrontaient en simple, ou, plus communément, en double ou en équipe. Ce genre de jeu long, appelé « longue paume », a subsisté jusqu'à aujourd'hui, bien que de façon minoritaire. Le jeu de balle prenait parfois des formes plus simples, comme celle consistant à lancer la balle sur le toit d'une maison, à la manière de certains styles de pelote valencienne.

Les prêtres jouent en chemise

Le jeu de paume était très populaire. Ainsi, en 1397, les autorités de Paris durent interdire aux artisans d'y jouer les jours de travail ; ils ne pouvaient s'y adonner que le dimanche. En 1485,



JEU DE LA RACKETTE, par Gabriele Bella, qui représente une partie dans la Venise du XVII^e siècle.

BRIDGEMAN / ACI

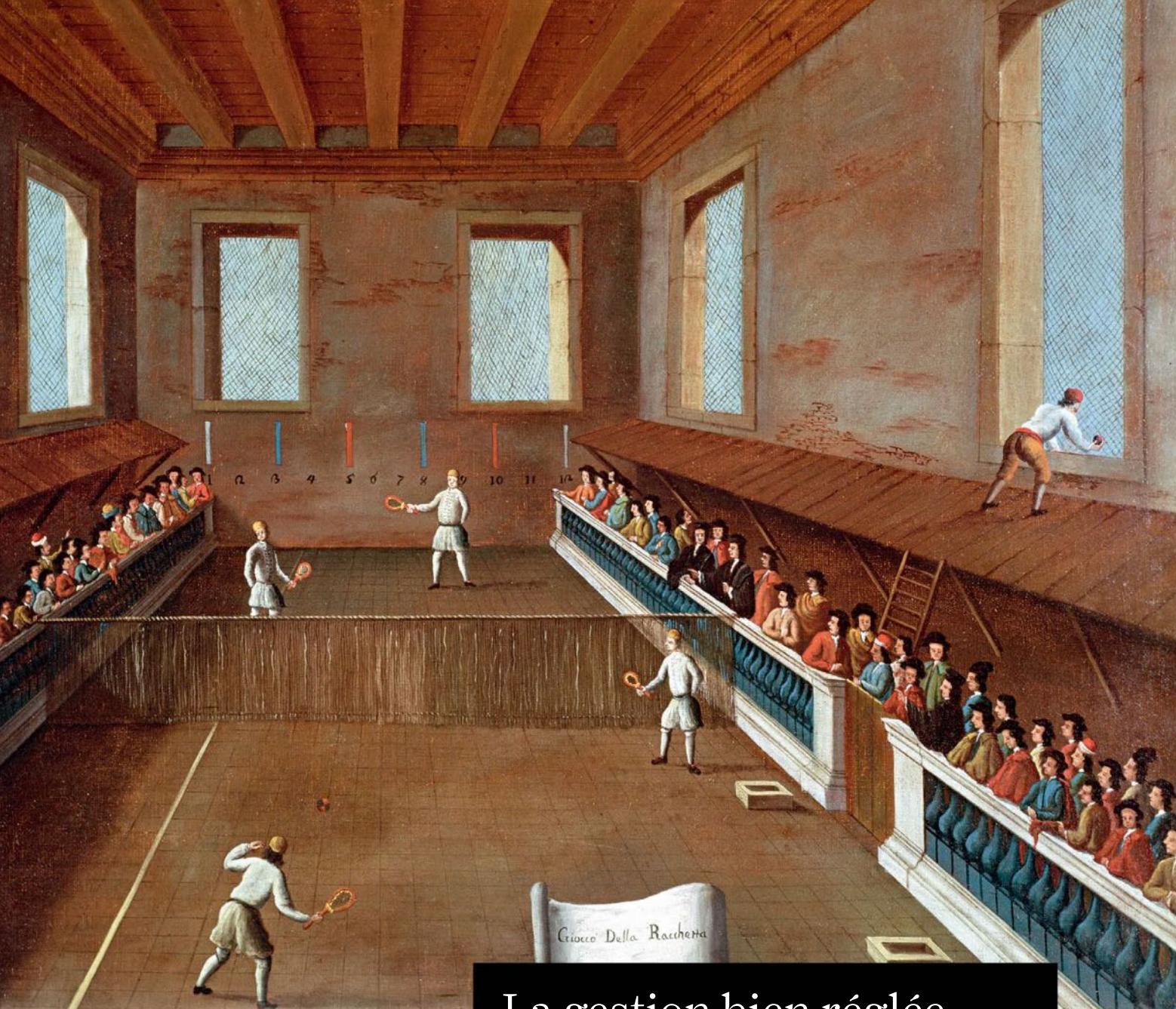
un concile ecclésiastique interdit aux prêtres de jouer à la paume, « surtout en chemise et en public », pour ne pas heurter la dignité qu'exige leur état. Seuls les aristocrates et les rois pouvaient le pratiquer en toute liberté, avec, parfois, des conséquences fatales. En 1316, après avoir disputé avec ardeur une partie au bois de Vincennes, le roi de France Louis X but un verre d'eau glacée ; pris de malaise, il mourut peu après. Le même drame arriva aussi à Philippe le Beau de Castille, qui mourut brutalement en 1506 après avoir bu un verre d'eau, alors qu'il jouait à la pelote à Burgos.

GRAVES BLESSURES

AU XVI^e SIÈCLE, les aristocrates ont abandonné le jeu à la main au profit de la raquette afin, notamment, d'éviter les blessures causées par les coups de la balle. Au Pays basque, où s'est conservée la tradition de la pelote à main, un auteur disait en 1754 que les balles « cassent les ongles et les doigts, elles estropient les bras et même les déboîtent, et comme le sang coule, il faut mettre fin à la partie ».



JOUEUR PORTANT UN GANT. MINIATURE DU XV^e SIÈCLE. BRITISH LIBRARY, LONDRES.



Entre le xv^e et le xvi^e siècle, le jeu connaît une profonde transformation. Si le jeu à la main ne disparaît pas, l'utilisation de raquettes se répand. Vers 1530, Juan Luis Vives imagine un dialogue dans lequel un Espagnol qui revient de Paris explique à un compatriote que les Français « jouent rarement avec la paume ». « Mais alors, comment frappent-ils la balle ? Avec le poing ? », demande l'autre, à quoi le premier répond : « Non, avec une raquette. » Certaines raquettes étaient faites en parchemin, mais les plus courantes étaient élaborées avec des cordes de chanvre ou de boyaux.

La gestion bien réglée d'un tripot de Ferrare

EN ITALIE, LE JEU DE PAUME s'appelait « jeu de la raquette » ou « de balle » et il se disputait dans des salles couvertes qui avaient une structure semblable à celles apparues en France. Un document de la fin du xvi^e siècle montre comment le propriétaire de l'une de

ces pistes à Ferrare l'avait louée à un autre particulier afin qu'il l'exploite commercialement. Dans le contrat figuraient les obligations du loueur : ouvrir la salle tous les jours, maintenir tout le matériel (filets, clés, etc.) en bon état, rendre au bout d'un an les 800 balles usées et 200 neuves

que le propriétaire lui remettait, et ne pas faire de banquets ou de paris dans la salle (ce qui entraînerait immédiatement la rupture du contrat). Le propriétaire pensait aussi à son propre divertissement et se réservait l'accès gratuit à la salle pour lui et son neveu.

AVANT LE BADMINTON

AUX XVII^E ET XVIII^E SIÈCLES, une variante du tennis, que l'on peut considérer comme l'ancêtre direct de l'actuel badminton, a eu un grand succès : le jeu de volant. On y jouait avec des raquettes légères. La balle était une demi-sphère en liège pourvue de plumes de huit centimètres de long qui y étaient attachées par de fines lanières de cuir. Le volant se pratiquait dans une salle couverte, entre des équipes dont chacune comptait deux à quatre joueurs, ou alors en plein air, de façon plus détentue. C'était le jeu préféré des jeunes filles, sans doute parce qu'il leur évitait de ramasser les balles perdues.

JEUNE FILLE AVEC RAQUETTE ET BALLE.
PAR CHARDIN. HUILE SUR TOILE, 1737.



AKG / ALBUM

À la même époque, on codifie les règles du jeu, qui ont survécu avec certaines variations dans le tennis moderne. Les points pour gagner un jeu étaient comptés par 15, 30, 45, puis on obtenait un « avantage », on égalisait « à deux » (expression française d'où vient le terme anglais actuel *deuce*), chaque manche comptait six jeux, etc. La balle devait passer au-dessus d'une corde qui séparait les deux camps. On y accrochait des clochettes, qui sonnaient quand la balle passait

dessous, jusqu'à ce que soit utilisé un filet qui retenait la balle, comme dans le tennis d'aujourd'hui.

Le terrain de jeu a lui aussi changé. Aulieu du champ ouvert typique du jeu long, il se composait de surfaces délimitées par des murs, de façon à pouvoir tirer profit du rebond de la balle. Ainsi est né ce que l'on appelle le jeu court. On a en outre aménagé une zone pour les spectateurs, la galerie, et couvert l'espace d'un toit. Ces pistes couvertes, de dimensions variables — elles pouvaient atteindre 30 mètres de long —, sont devenues courantes dans toutes les villes européennes. En France, on

les appelait « jeu de paume » (comme la salle de Versailles où, pendant la Révolution française, fut prononcé le fameux serment) ou « tripot » (du verbe « triper », rebondir) ; dans les royaumes de la péninsule Ibérique, on les appelait *trinquette*.

Premières célébrités

Aux XVI^E et XVII^E siècles, le jeu de paume connaît un âge d'or, surtout en France. Les étrangers s'étonnaient du goût de ce pays pour ce sport. « Les Français aiment beaucoup ce jeu et ils s'y exercent avec une grâce et une légèreté merveilleuses », disait l'un. Un autre affirmait que les Français naissent « avec une raquette à la main », et que même les femmes et les enfants y jouaient. D'après un autre, on comptait à Paris 250 pistes, nombre qu'un ambassadeur italien portait à 1 800 dans tout le royaume. En revanche, en 1614, il n'y en avait que 14 à Londres.



BRIDGEMAN / ACI

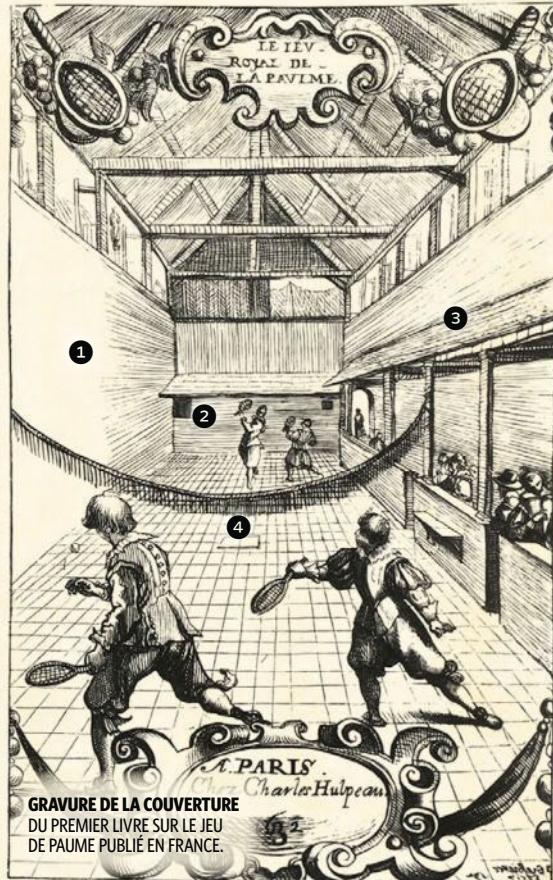
La raquette, apparue au XVI^E siècle, avait une armature en bois, avec des cordes de chanvre ou de boyaux.

ANCIENNE RAQUETTE FABRIQUÉE EN FRANCE. 1825. COLLECTION PRIVÉE.

Les règles du jeu

EN 1524, Érasme de Rotterdam décrit une partie entre deux équipes de trois joueurs chacune :

- Venez, que chacun se mette à sa place. Toi, mets-toi derrière pour attraper la balle si elle me dépasse, et toi, mets-toi là pour la renvoyer.
- Pas une mouche ne passera par ici.
- Venez, allez-y. Sers sur le toit... Bien, nous avons gagné la première chasse ; ça fait 15. Venez, mes amis, courage ! Nous aurions également gagné celle-ci si vous étiez restés à votre place. 15. Nous sommes à égalité.
- Pas pour longtemps... 30 en notre faveur, et maintenant 45 !
- Vous chantez trop tôt victoire. Prends, 30, et maintenant à égalité.
- Déesse Fortune, fais-nous gagner... Elle a dû m'écouter, car nous avons gagné le jeu.



1 Les murs.
La balle pouvait rebondir dessus sans qu'elle soit considérée comme hors champ.

2 Les grilles.
On pouvait y mettre la balle et obtenir un point dans la modalité du jeu carré.

3 Le service.
On faisait rebondir la balle sur le toit incliné des galeries, dressé à 2 mètres au-dessus du sol.

4 Le filet. Des clochettes étaient parfois accrochées aux fils qui pendaient tout le long de la corde.

BRIDGEMAN / ACI

Le jeu de paume était recommandé pour ses bénéfices sur la santé. D'après un livre publié en 1668, « une partie de jeu de paume réchauffe le corps et les extrémités, elle purge les états d'âme superflus, fortifie les facultés naturelles, allège et souhaite la bienvenue à l'esprit ; si bien que l'homme qui sait choisir un jeu d'exercice honnête et en use sagement améliorera sa santé physique aussi bien que la vivacité de son esprit ». Mais c'était également une compétition dans laquelle il était important de gagner, aussi les joueurs s'exaltaient-ils plus que de raison. Le livre précédemment cité avertissait : « Toutes les personnes qui voudront jouer seront honnêtement admises, à condition de s'engager à ne pas jurer ni blasphémer le nom de Dieu. »

L'argent entrait souvent en compte, car il était courant que les spectateurs et les joueurs fassent des paris (on déposait l'argent sous le filet). Les jeux de

cartes et de dés étaient fréquents dans les « triports », raison pour laquelle ce sport avait mauvaise réputation parmi les moralistes. Pour les propriétaires des salles, c'était un excellent négoci : non seulement ils louaient les pistes, les balles et les raquettes, mais ils fournissaient aussi le vin et le repas pour les banquets qui, en général, avaient lieu après la partie.

Étant donné l'enthousiasme pour le jeu de paume, certains joueurs devinrent de véritables vedettes. Au xvi^e siècle, le duc de Nemours, grand aristocrate, militaire brillant et excellent danseur, était aussi un joueur de tennis réputé, en particulier pour son revers. Bel homme à la réputation de don Juan, il obtenait des dames qu'elles quittent l'église à la moitié de la messe pour venir le voir jouer à la pelote, si l'on en croit l'écrivain Brantôme. Plus tard sont apparus des joueurs de tennis quasiment professionnels, comme

le marquis de Rivarole, qui, à la fin du xvii^e siècle, était capable de battre les joueurs français les plus renommés malgré sa jambe de bois, conséquence d'une blessure de guerre.

À partir du xviii^e siècle, le tennis en salle fermée est entré en relative décadence, particulièrement en France, avant de connaître un nouveau regain au xx^e siècle. En Angleterre, au contraire, il s'est maintenu — et se maintient encore — sous la dénomination de tennis royal. Il a inspiré le *lawn-tennis*, le tennis sur gazon qui, depuis l'époque de Wingfield, a conquis des millions d'amateurs dans le monde entier. ■

EDUARDO JUÁREZ
HISTORIEN

Pour en savoir plus
ESSAI
De la paume au tennis
G. Bonhomme, Gallimard, 1991.

TRAGÉDIE AU LARGE DE LA FLORIDE

En 1715, dix navires de la flotte des Indes sombrent au large de la Floride à cause d'un ouragan. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, le temps fut le plus redoutable ennemi des navires suivant la route des Indes.

Illustration de Tom Lovell.

TOM LOVELL / NGS

PÉRILLEUSE ROUTE DES INDES GALIONS NAUFRAGÉS



L'Atlantique emporta dans ses flots quelques centaines de galions chargés de précieuses cargaisons. De ces naufrages souvent spectaculaires naquit le mirage de trésors engloutis, recherchés par les archéologues et convoités par les chercheurs d'épaves.

PABLO EMILIO PÉREZ-MALLAÍNA BUENO
PROFESSEUR D'HISTOIRE AMÉRICAINE, UNIVERSITÉ DE SÉVILLE

REMPARTS DE LA HAVANE

Avec le fort El Morro et le château de la Real Fuerza, San Salvador de la Punta est l'une des principales fortifications de La Havane. Construite au XVI^e siècle, elle protège la baie où sombraient parfois les galions chargés de richesses.

LEE FROST / AGE FOTOSTOCK



A

u début de l'été 1502, une grande flottille appareille de l'île d'Hispaniola, dans les Caraïbes, pour faire route vers la Castille. Commandée par Antonio de Torres, vétéran des voyages de Christophe Colomb, la flotte se compose de 28 navires chargés de biens précieux. Bien qu'il ne soit plus gouverneur des Indes, Christophe Colomb, qui vient d'effectuer son quatrième voyage,

se trouve alors sur l'île ; fort de sa longue expérience de ces contrées, il note l'imminence d'un terrible ouragan et avertit immédiatement le gouverneur Ovando. En vain. La tempête s'abat sur la flottille dans le passage de Mona, entre Hispaniola et Porto Rico. C'est la première des grandes catastrophes de la route des Indes : seuls trois ou quatre navires en réchappent, et des trésors d'une valeur inestimable coulent avec les autres, dont une grande pépite d'or pesant entre 15 et 20 kilos, pertes consignées par le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo. La fabuleuse pépite gît désormais au fond de la mer des Caraïbes. Avec d'autres trésors engloutis, elle charme irrésistiblement, comme le chant des sirènes, ceux qui rêvent de découvrir l'Eldorado, non dans l'épaisseur de la jungle, mais dans les profondeurs sous-marines. Mêlant le rêve à la réalité, le mirage des galions naufragés fascine aussi bien les aventureux que les historiens et les archéologues.

Bien que le nom de galion ait été donné de manière générique aux milliers de navires qui sillonnaient la route maritime des Indes, seule une petite centaine étaient de véritables galions ; les autres étaient des nef,

des caravelles, des pinasses, des zabres, des baleiniers ou encore des hourques. Leur prestige reposait sur le fait qu'il s'agissait de navires puissants, fiables et parfaitement protégés, raison pour laquelle le roi d'Espagne expédiait toujours l'argent de ses colonies sur ces galions, qui escortaient les flottilles et les navires marchands privés. Les passagers aussi préféraient leur confier leurs biens et leur vie et, s'ils le pouvaient, embarquaient à bord de ces navires de l'Armada qui, bien souvent, étaient des galions loués à de riches armateurs. Lorsqu'un galion coulait, on pouvait donc supposer qu'il transportait quelque précieux chargement, constitué non seulement de la cargaison officielle inscrite sur les registres, mais aussi de biens de contrebande. Cela explique pourquoi les découvertes les plus spectaculaires et les plus lucratives des chasseurs d'épaves concernent des galions.

Quatre mois de traversée

Car, malgré leur solide charpente, ces embarcations devaient affronter des risques considérables, et beaucoup sombraient. Le danger que représentaient ces traversées est encore présent dans la langue populaire, et si un



▲ LINGOTS ET BARRES D'OR

En 1622, le *Nuestra Señora de Atocha* sombre en Floride avec son précieux chargement d'or et d'argent, dont 125 barres et disques d'or identiques à ceux ci-dessus.

SCALA, FLORENCE



CHRONOLOGIE ENTRE DEUX MONDES

1520

La piraterie dans l'océan Atlantique pousse l'Espagne à organiser des convois.

1628

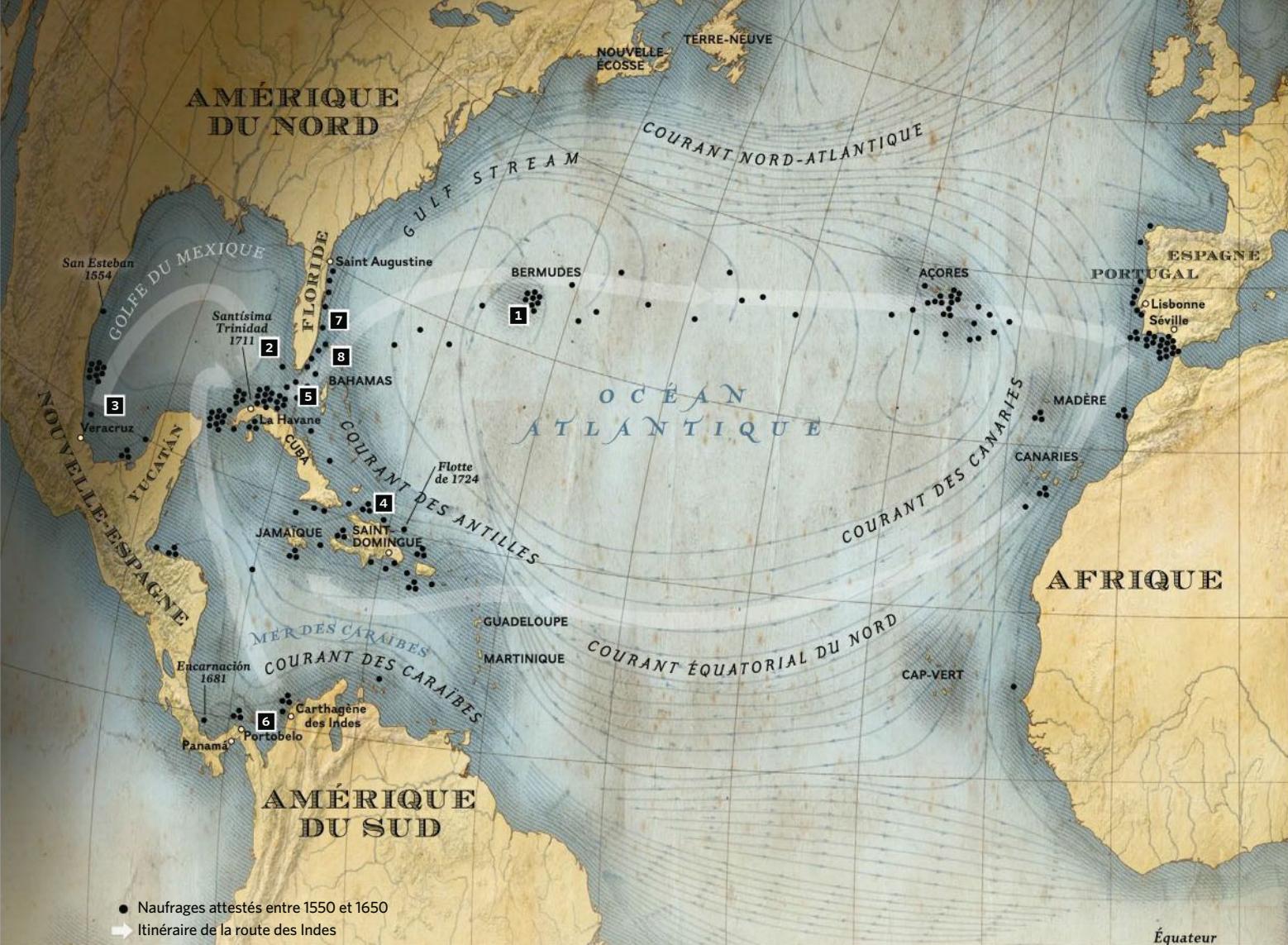
Le Hollandais Piet Hein s'empare de la flotte des Indes dans la baie de Matanzas.

1656-1657

Les officiers britanniques Richard Stayner et Robert Blake détruisent la flotte des Indes.

1789

La libéralisation du trafic entre l'Amérique et l'Espagne met fin au système du convoyage.



PÉRIL DANS LES CARAÏBES

La flotte des Indes chargeait l'or à Carthagène et à Veracruz, puis se rassemblait à La Havane avant de retourner vers l'Espagne. Le canal des Bahamas, la Floride, les Bermudes et les Açores constituaient les endroits les plus dangereux de cet itinéraire.

1 San Pedro, 1595

Ce navire s'échoue sur un récif et coule à cause d'une tempête. Le chasseur de trésors **Teddy Tucker** le localise en 1951, et l'on y retrouve une barre d'or, 2 000 pièces, des bijoux et des instruments nautiques.

2 Atocha, 1622

Naufrage de 8 navires dû à une tempête. **550 personnes** meurent, dont la moitié sur le galion *Atocha*. Celui-ci est chargé de 24 tonnes d'argent. Il est découvert en 1985 par le chasseur de trésors **Mel Fisher**.

3 Funchal, 1631

Naufrage de 3 navires dû à une tempête. Chargement : **1 million de pesos**. Mort de 260 des 300 passagers. Le Mexique et l'Espagne sont en train d'élaborer un projet de fouilles.

4 Concepción, 1641

Naufrage de 2 galions et de 30 navires marchands, dû à un ouragan. Chargement : **25 tonnes d'or et d'argent**. Décès de 300 passagers. Il est découvert par le chasseur de trésors **Burt Webber** en 1978.

5 Maravillas, 1656

Il coule après une collision avec un autre navire. Mort de **600** des 645 passagers. Chargement : **12 millions de pesos**. Il est découvert en 1972 par le chasseur de trésors **Robert Marx**.

6 San José, 1708

Il coule lors d'un combat naval contre la flotte anglaise. Chargement : **12 millions de pesos**. Mort de **600** passagers. Il est découvert en 2015 par des archéologues colombiens.

7 Flotte de 1715

Naufrage de 11 navires dû à un ouragan. Mort de **1 000** des 2 500 passagers. Chargement : **14 millions de pesos**. La flotte a été partiellement fouillée par des chasseurs de trésors en 1960.

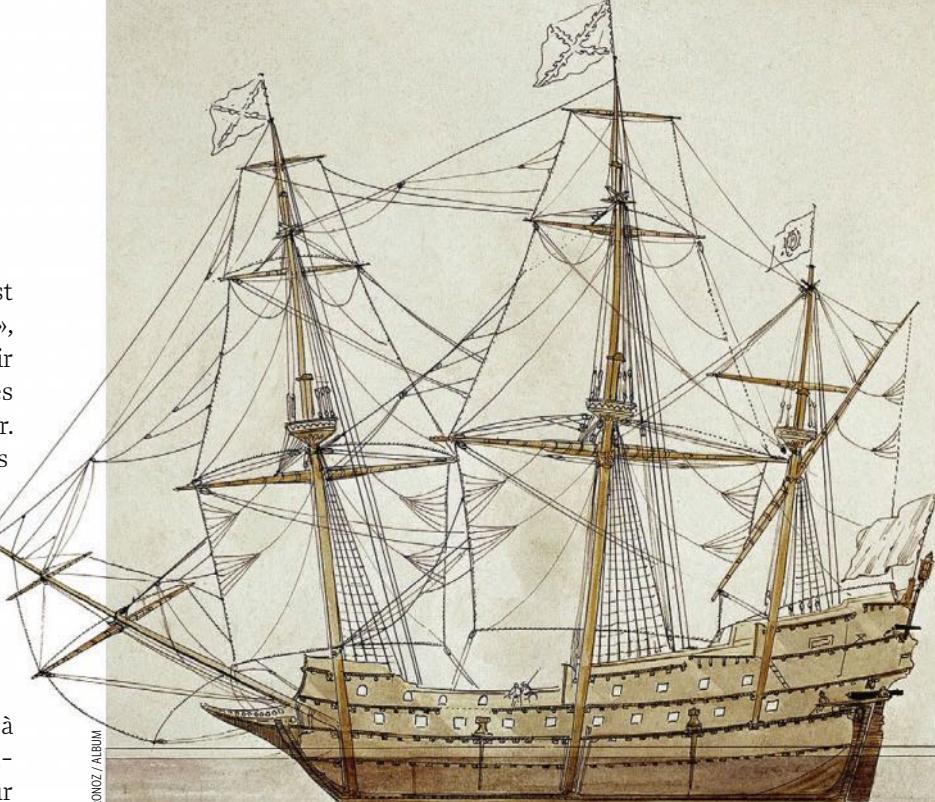
8 Flotte de 1733

Naufrage de 15 des 20 navires dû à un ouragan. Plusieurs centaines de victimes sont dénombrées. Chargement : **20 millions de pesos**. Flotte en partie fouillée par des chasseurs de trésors depuis 1960.

dicton du xvi^e siècle affirmait : « La mer est plaisante à voir, mais dangereuse à parcourir », un autre renchérissait : « Si vous voulez savoir prier, apprenez à naviguer. » L’immensité des océans était en effet le premier défi à relever. Traverser l’Atlantique signifiait un parcours de 5 000 kilomètres, et celui-ci était de 20 000 kilomètres si l’on voulait traverser le Pacifique. Les bateaux à voile ne reliaient jamais directement un port à un autre, mais suivaient de véritables autoroutes maritimes déterminées par les courants et les vents, et qui donnaient lieu à d’interminables traversées mettant à rude épreuve les équipages et les embarcations. Dans l’Atlantique, le voyage de retour vers l’Espagne pouvait durer deux mois sans que les navires accostent ; dans le Pacifique, le voyage reliant les Philippines à Acapulco durait quatre mois dans le meilleur des cas, parfois six ou sept mois. La durée du voyage, les tempêtes et les éventuelles attaques de navires ennemis faisaient de ces traversées des aventures à haut risque.

Les galions voyagent en convoi

Malgré tout, il se produisit moins de naufrages sur la route maritime des Indes que l’on pourrait le penser. L’historien Pierre Chaunu, qui a procédé à un calcul précis – mais probablement incomplet – de la navigation transatlantique entre l’Espagne et les Indes occidentales de 1504 à 1650, a découvert que, sur les 18 000 embarcations qui traversèrent l’océan dans les deux sens, un peu plus de 500 navires ont sombré. La perte de 412 navires est due aux tempêtes et à d’autres causes accidentelles, et seul le naufrage de 107 navires est imputable aux corsaires, aux pirates et aux flottes ennemis. Ces chiffres entraînent deux constats. Le premier est que ces routes maritimes étaient malgré tout relativement sûres, puisque, finalement, un peu moins de 3 % des embarcations n’arrivèrent pas à destination ; le second est que les forces naturelles étaient bien plus redoutables que les canons de la plus puissante des marines. Les navires de la route des Indes prirent l’habitude de voguer en convoi, escortés par des



LES SEIGNEURS DE L’OCÉAN

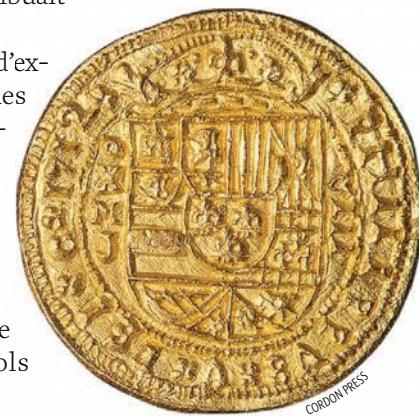
LES GALIONS furent couramment utilisés pour les traversées atlantiques jusqu’au milieu du xvi^e siècle, avant d’être remplacés au xviii^e siècle par des navires de ligne ou des frégates. Un galion de taille moyenne mesurait entre 35 et 40 mètres de long, avec une jauge de 500 à 1 000 tonneaux, et était équipé de batteries de 30 à 40 canons. En raison de leur coût de construction élevé, la Couronne espagnole n’en fit fabriquer que soixante entre 1550 et 1600.

vaisseaux de guerre, afin de se protéger de leurs ennemis. En dépit d’une littérature abondante et de nombreux films narrant des attaques subies par les navires espagnols, il faut bien reconnaître qu’un taux de 0,6 % de naufrages dus à l’action ennemie est assez faible. Pourtant, aucune artillerie ne pouvait protéger les embarcations en cas de forte tempête, et la navigation en convoi contribuait donc à couler des flottilles entières...

La situation géographique des zones d’extraction de l’or et de l’argent, principales marchandises transportées vers l’Europe, contraint à effectuer le voyage de retour par la mer des Caraïbes, le golfe du Mexique, le détroit de Floride, et le redoutable triangle des Bermudes. Or, dans ces régions, à la fin de l’été et au début de l’automne, se forment de terribles ouragans que les Espagnols

▼ DOUBLONS D’OR

Les chasseurs de trésors ont récupéré cette pièce de monnaie dans l’un des navires de la flotte de la Plata, qui sombra au large de la Floride en 1715.



DES CALES BIEN REMPLIES

Le *Nuestra Señora de Atocha* et le *Santa Margarita* chargent l'or, les marchandises et

NUESTRA SEÑORA DE ATOCHA

Construit à La Havane en 1620, il avait une jauge de 550 tonneaux, mesurait 34 mètres de long et 10 m de large. Il était armé de 30 canons en bronze et transportait 265 passagers et hommes d'équipage.

Tonneaux de poudre,
de vin et d'eau

Lingots de cuivre portés
par des esclaves

Coffres d'or et d'argent
surveillés par un soldat

Jarres d'huile
et de vin



des provisions à La Havane avant leur départ, le 4 septembre 1622.

SANTA MARGARITA

Commandé par le capitaine Bernardino de Lugo, ce galion de 600 tonneaux transportait 194 passagers et un million et demi de pesos.

Légumes

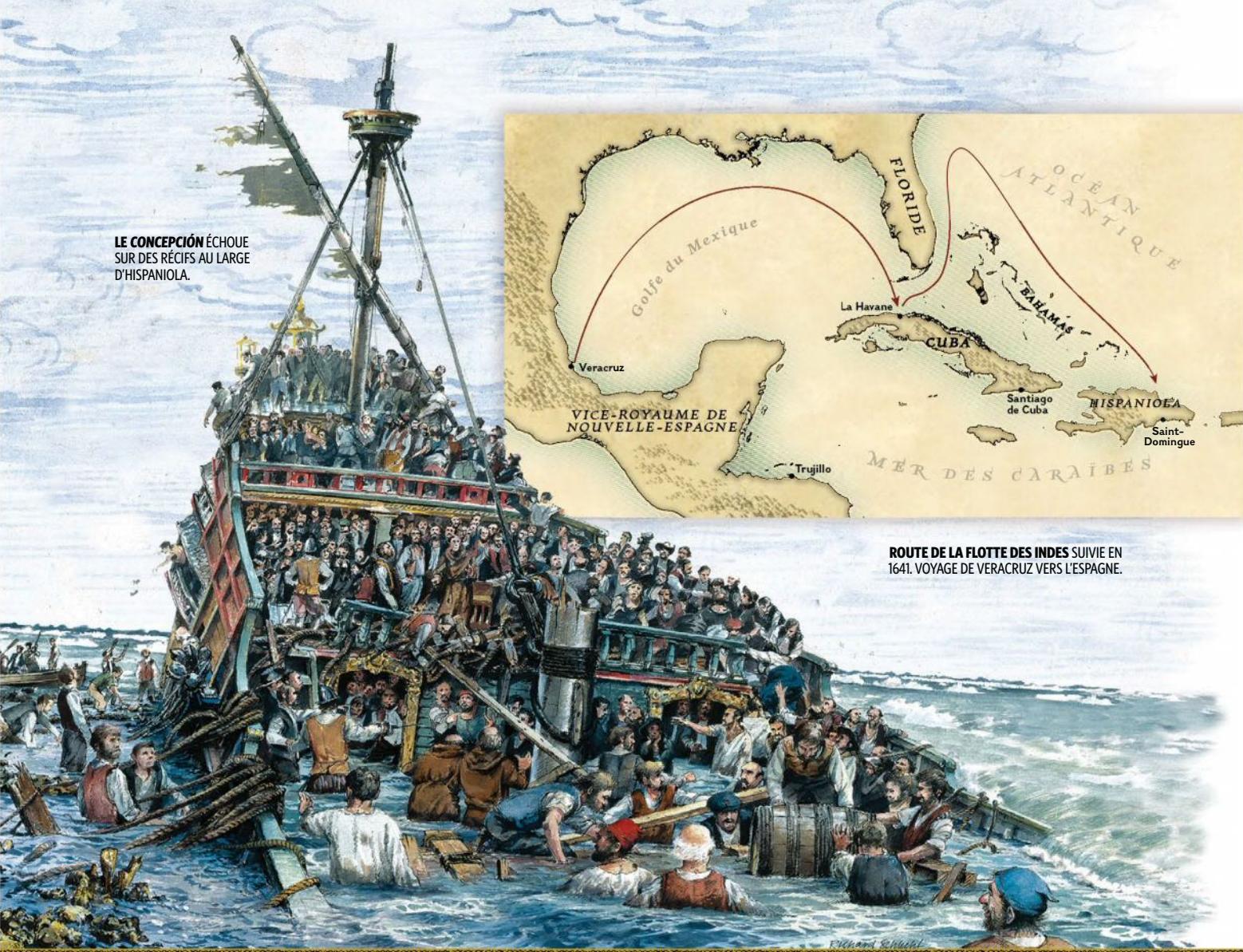
Tortues

Malles des passagers fortunés

Poules et poulets

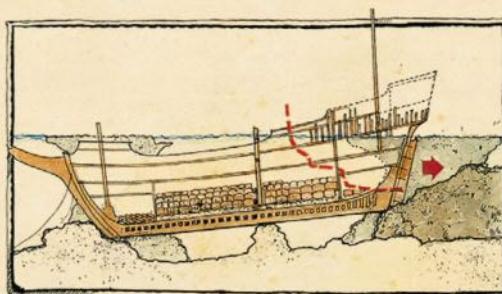
Fardes de tabac

Coffres d'indigo

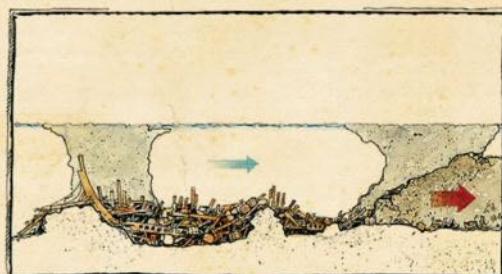


PRISONNIER DU CORAIL

EN JUILLET 1641, la flotte de la Nouvelle-Espagne quitte Veracruz pour la péninsule Ibérique. Elle se compose de 30 navires, dont le *Nuestra Señora de la Pura y Limpia Concepción*, un galion de 600 tonneaux commandé par l'amiral Villavicencio. Les navires font escale à La Havane pour réparer des avaries, puis reprennent le voyage. Mais ils sont surpris à l'est de la Floride par un ouragan, et la plupart des navires coulent. Le Concepción en réchappe, mais il démate et dérive ; il s'échoue le 30 octobre sur des récifs de corail au nord de l'île d'Hispaniola. Les rescapés tentent de repêcher la cargaison et fabriquent des radeaux pour rejoindre la côte. 300 des 500 passagers et hommes d'équipage trouvent la mort.



L'IMPACT
Le 30 octobre vers 20 h, le galion s'encastre dans les récifs de corail. Quelques heures plus tard, le courant le projette sur un autre récif.



LE NAUFRAGE
En dépit des efforts de l'équipage pour remettre le navire à flots, le *Concepción* sombre le 11 novembre, à 15 mètres de profondeur.

CI-DESSOUS, LES DERNIERS NAUFRAGÉS S'ÉLOIGNANT EN RADEAU DU CONCEPCIÓN VERS LES CÔTES D'HISPANIOLA.

apprirent bien vite à redouter. Les autorités américaines connaissaient assez bien le rythme de ces catastrophes naturelles, mais il pouvait arriver que les navires prennent du retard, ce qui leur coûtait parfois très cher. Les négligences, la corruption et l'incompétence de l'équipage constituaient un autre risque pour les navires : des amiraux ayant acheté leur fonction, des pilotes peu instruits, des navires mal lestés ou une cargaison mal arrivée pouvaient faire sombrer un galion avec tous ceux qui se trouvaient à bord.

Certains naufrages, parmi les centaines survenus sur la route des Indes, sont devenus célèbres car la flotte entière, ou un grand nombre des navires la composant, furent engloutis. Le premier désastre eut lieu en 1502 et se solda par la perte, déjà mentionnée, d'une flottille de 28 navires dans le passage de Mona ; le dernier fut le naufrage de la malheureuse flotte de Nouvelle-Espagne commandée par le général Juan de UILLA, qui sombra en 1715 dans les Keys de Floride. Un seul des 11 navires échappa au naufrage ; les autres s'échouèrent ou coulèrent. Le général et un millier d'hommes trouvèrent la mort, tandis que des dizaines de millions de pesos disparaissaient au fond de la mer. Par la suite, si les légendaires galions ne sombrèrent plus, c'est qu'ils furent remplacés par d'autres navires comme les frégates. Ainsi la célèbre *Nuestra Señora de las Mercedes*, qui coula en 1804 au sud des côtes du Portugal au cours d'un combat contre les Anglais, et dont la cargaison a fait l'objet d'un litige entre l'entreprise Odyssee, spécialisée dans la recherche de trésors, et le gouvernement espagnol.

Découverte au large de Carthagène

D'autres galions perdus sont devenus célèbres grâce aux recherches effectuées par les chasseurs de trésors. Le *Nuestra Señora de Atocha* et le *Santa Margarita*, qui faisaient tous deux partie de la flotte du marquis de Cadereyta, ont sombré en 1622 non loin de la Floride. Connus dans le monde entier depuis que leurs épaves ont été retrouvées par Mel Fisher et son équipe entre 1969 et 1985, ils contenaient des trésors qui comptent parmi



JONATHAN BLAIR / NGC

MONNAIE ET PORCELAINE CHINOISE

LE *NUESTRA SEÑORA DE LA CONCEPCIÓN* transportait une précieuse cargaison de porcelaine chinoise de la dynastie Ming. Toutes les pièces ont été brisées, sauf un vase et son couvercle, retrouvés intacts. 60 000 pièces de monnaie ont également été repêchées des entrailles du navire, dont 3 000 éparses dans le récif après la désintégration du bois du coffre qui les contenait, comme le montre la photographie ci-dessus.

les plus précieux retrouvés sur la route des Indes. Autre navire fameux pour la richesse de sa cargaison, le galion *Nuestra Señora de las Maravillas*, qui faisait partie de la flotte de don Matías de Orellana et qui sombra en 1656 à Los Mimbres, aux Bahamas, a fait la renommée du chasseur de trésors Robert Marx.

D'autres galions, en revanche, gardent jalousement leurs précieuses cargaisons au fond des océans, alimentant les rêves et les frustrations des chercheurs d'épaves. Parmi eux figurent deux bateaux qui sombrèrent avec des cargaisons fabuleuses : leurs cales contenaient un trésor d'une valeur exceptionnelle, qui s'était accumulé en raison du départ constamment reporté des navires. Le premier, le *Nuestra Señora del Juncal*, navire amiral de la flotte du général Miguel de Echazarreta qui rentrait en Espagne, sombra peu après sa sortie du port de Veracruz en 1631. Le second,

▼PORCELAINE PRÉCIEUSE

Les porcelaines Ming chargées sur le *Concepción* portent le nom de l'empereur Chenghua, qui régna de 1465 à 1487.

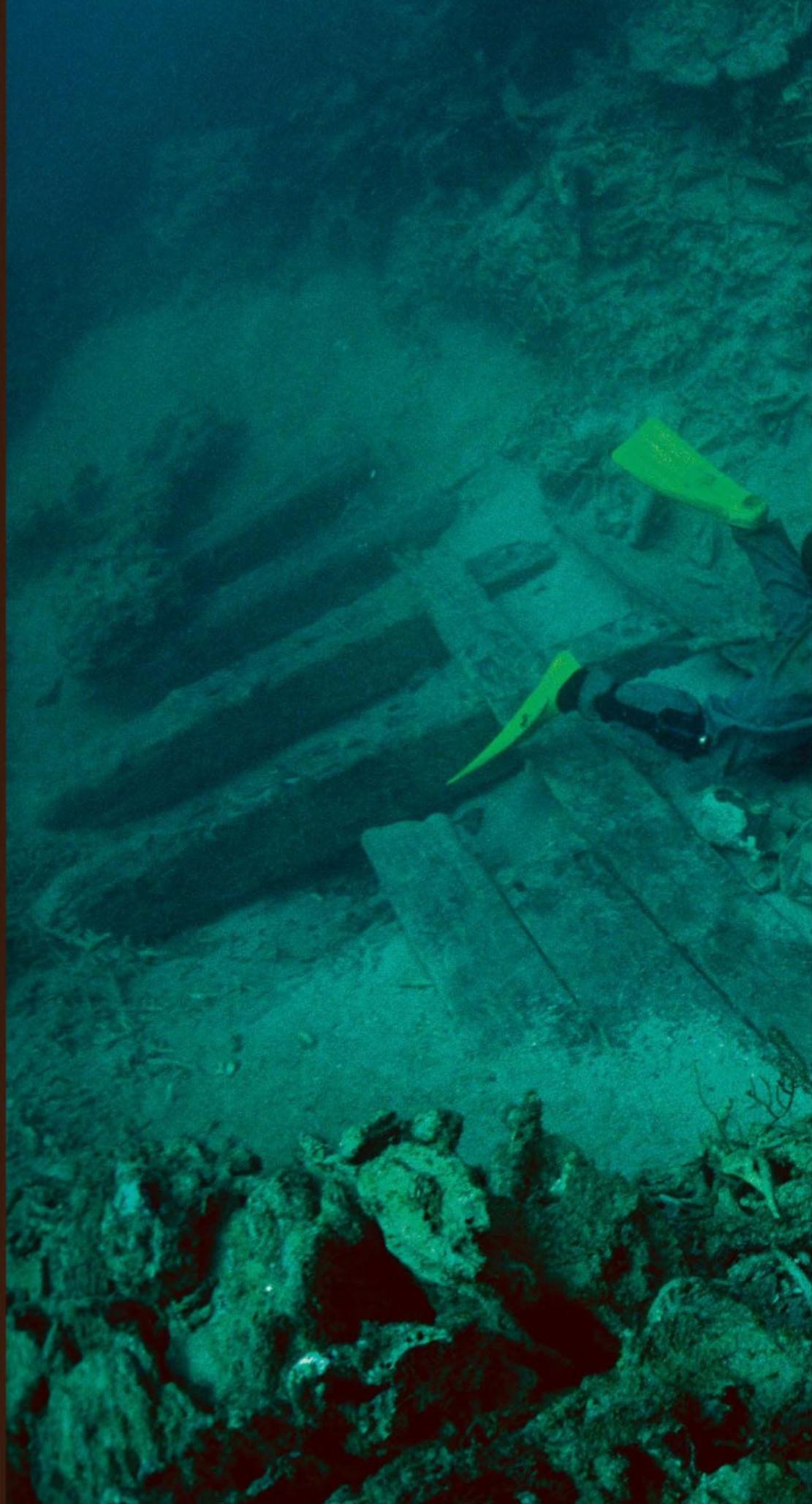


JONATHAN BLAIR / NGC

L'ÉPAVE D'UN GALION DE 1724

En juin 1977, à 12 mètres de profondeur, au large de la côte nord-est de la République dominicaine, le chasseur de trésors Tracy Bowden et son équipe trouvent l'épave du *Tolosa*, appartenant à la flotte espagnole coulée en 1724. Les plongeurs récupèrent des centaines de récipients qui étaient initialement remplis d'eau, de vin, d'huile et de résine de pin, identiques à ceux photographiés ici.

JONATHAN BLAIR / NGS





NAVIRE équipé d'un système de repêchage constitué de deux poulies qu'actionnaient des hommes installés à l'intérieur du bateau.

LES PLONGEURS accrochent le navire à des grappins placés à l'extrémité de gros câbles pour le remonter à la surface.

PREMIÈRES FOUILLES

QUAND UN GALION sombrait, les gouvernements tentaient par tous les moyens de repêcher la cargaison, tant celle rejetée sur la côte par les vagues que celle engloutie par la mer, si les eaux n'étaient pas trop profondes. Ce dessin de Pedro de Ledesma, officier de Philippe III, représente les mécanismes que celui-ci conçut en 1623. Ils étaient destinés à remonter à la surface les embarcations coulées, à les dégager d'un récif, ou à récupérer les objets les plus précieux. Les plongeurs devaient pour cela s'immerger en apnée, même s'il existait de rudimentaires combinaisons de plongée.

Pedro de Ledesma

le galion *San José*, principal navire de la flotte du comte de Casa Alegre, fut détruit par une explosion au large de la presqu'île de Barú, près de Carthagène, au cours d'un combat naval avec la flotte anglaise. C'est d'ailleurs le seul des galions mentionnés dont la perte est due à l'ennemi, et non aux tempêtes. Le 5 décembre 2015, le gouvernement colombien annonçait avoir localisé l'épave dans les eaux caribéennes au large de Carthagène.

Il faut souhaiter que ces navires, et bien d'autres, soient rapidement découverts par des archéologues spécialisés en fouilles sous-marines. Outre leurs compétences scientifiques et leur éthique, ceux-ci disposent d'instruments sophistiqués tels que sonars et magnétromètres capables de détecter des épaves à de grandes profondeurs, et de matériel de plongée, notamment de sous-marins modernes permettant de descendre très loin sous la surface. De nos jours, les archéologues du monde sous-marin accordent une même valeur à la découverte d'un lingot d'argent qu'à celle d'armes, de vaisselle et d'objets religieux, qui restituent le quotidien de la société de jadis et permettent de mieux la comprendre.

Un équipage face à la mort

Cependant, les objets retrouvés ne constituent pas la seule source de renseignements fournis par un naufrage. Les archives espagnoles, notamment les Archives générales des Indes, à Séville, renferment des milliers de pages décrivant les grandes catastrophes maritimes survenues sur la route des Indes. On sait ainsi qu'un certain nombre d'aristocrates, de hauts dignitaires militaires et de chevaliers voyageaient sur le *Nuestra Señora del Juncal*, galion qui sombra en 1631. Alors qu'ils luttaient pour leur vie, ces nobles renoncèrent à tirer sur les câbles et les pouilles qui tenaient la barque en mesure de les sauver. Face à la difficulté, ils préférèrent ne pas perdre leurs derniers instants à trimer comme de simples matelots et se retirèrent dans leurs cabines pour mourir honorablement en priant, comme tout bon chevalier. Les marins, jugeant quant à eux que leurs



AP IMAGES / GETTY

LA DÉCOUVERTE DU SAN JOSÉ

DES DOCUMENTS indiquent que la cargaison du *San José*, galion récemment localisé, était de grande valeur. L'amiral rescapé de la bataille de 1708 déclara aux autorités espagnoles que le *San José* et le *San Joaquín*, l'autre navire coulé, transportaient 3 millions de pesos d'argent et 4 millions de pesos d'or. Cependant, si l'on inclut la cargaison non déclarée, le montant pourrait atteindre 12 millions de pesos.

vies avaient plus de valeur que les conventions sociales, s'acharnèrent et réussirent à mettre l'esquif à la mer, puis à rejoindre la côte. Si l'emplacement du *Nuestra Señora del Juncal* est un jour localisé, on découvrira assurément un trésor d'une grande valeur. Mais les recherches effectuées après ce naufrage ont permis de jeter un éclairage sur les différentes façons dont les hommes de l'époque affrontaient la mort, ce qui, pour un scientifique, vaut tout l'or du monde. ■

▲ LES CANONS DU SAN JOSÉ

Les photos prises lors de la découverte de l'épave montrent les canons dont les anses de manutention sont gravées de dauphins, spécificité de la Couronne espagnole.

Pour
en
savoir
plus

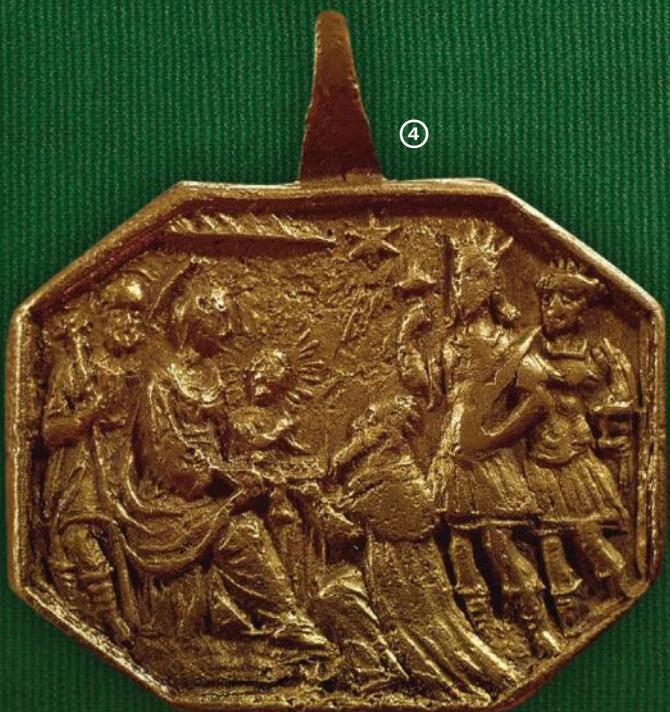
RÉCITS
Les Naufragés. Témoignages vécus.
xvii^e siècle - xx^e siècle
D. Le Brun (dir.), Omnibus, 2014.

DES GALIONS CHARGÉS DE MERCURE

En 1724, deux galions espagnols, le *Conde de Tolosa* et le *Nuestra Señora de Guadalupe*, coulent au nord-est de l'île d'Hispaniola, à cause d'un ouragan. 700 personnes, la moitié des passagers et hommes d'équipage, trouvent la mort. Les galions transportaient du mercure qu'ils avaient chargé à Cadix et qui était destiné aux mines américaines, où on l'utilisait comme dissolvant pour obtenir de l'or pur. Les épaves, fouillées en 1977 par un chasseur de trésors nord-américain et en 1994 par trois archéologues espagnols, ont livré un trésor d'une valeur archéologique remarquable.



Un plongeur montre à la caméra deux verres en cristal intacts qui faisaient partie de la cargaison du *Conde de Tolosa*, galion qui sombra en 1724 près des côtes de l'actuelle République dominicaine en raison d'un ouragan.





Détails de la vie à bord d'un galion

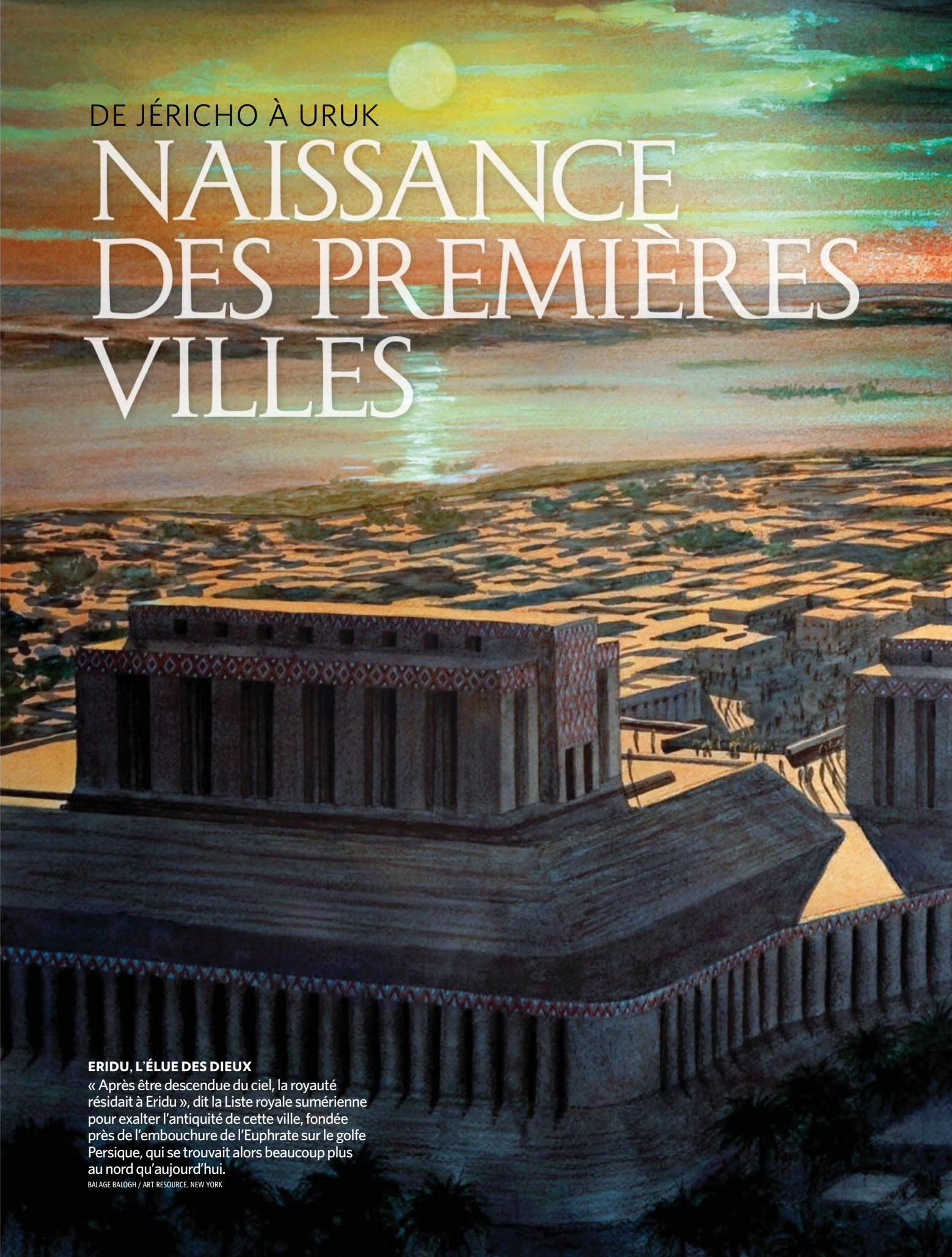
① CLOCHE
Découverte dans l'épave du *Conde de Tolosa*, elle a été fabriquée en 1710 à Amsterdam. Peut-être s'agissait-il de la cloche d'un navire ou de celle d'une église du Nouveau Monde.

② CARAFE À DÉCANTER LE VIN
Elle est l'une des cinq carafes découvertes dans l'épave du *Nuestra Señora de Guadalupe*, et témoigne d'un florissant commerce d'articles de luxe.

③ MÉDAILLE
On a découvert dans le *Nuestra Señora de Guadalupe* cette splendide médaille en or filigranée à l'effigie de la Vierge Marie, portant en latin l'inscription « Mère du Sauveur ».

④ AMULETTE
Le *Conde de Tolosa* contenait des objets religieux, comme cette médaille représentant l'Adoration. 400 autres médailles en bronze et en cuivre ont été repêchées à l'intérieur des deux épaves.

⑤ CRUCIFIX
Cette croix en or découverte dans l'épave du *Nuestra Señora de Guadalupe* porte, dans la partie inférieure, un compartiment permettant de l'utiliser comme reliquaire.



DE JÉRICO À URUK

NAISSANCE DES PREMIÈRES VILLES

ERIDU, L'ÉLUE DES DIEUX

« Après être descendue du ciel, la royauté résidait à Eridu », dit la Liste royale sumérienne pour exalter l'antiquité de cette ville, fondée près de l'embouchure de l'Euphrate sur le golfe Persique, qui se trouvait alors beaucoup plus au nord qu'aujourd'hui.

BALÁZS BÁLOGH / ART RESOURCE, NEW YORK

DANS LE PROCHE-ORIENT DE LA FIN DU NÉOLITHIQUE APPARAÎT
UN PHÉNOMÈNE COMPLEXE, QUI N'A CESSÉ D'INTRIGUER
LES ARCHÉOLOGUES : LES PREMIERS CENTRES URBAINS.
RETOUR SUR CE QUI FUT, AVEC L'ÉCRITURE, UN PAS DÉCISIF
DANS L'APPARITION DES GRANDES CIVILISATIONS.

ALINE TENU

CHERCHEUSE AU CNRS (LABORATOIRE ARCHÉOLOGIES ET SCIENCES DE L'ANTIQUITÉ UMR 7041)



Origines des centres urbains

● Vers 10000 av. J.-C.

Au Proche-Orient, la révolution néolithique donne lieu à l'apparition de petites bourgades s'adonnant à l'agriculture.

● Vers 9000 av. J.-C.

Sur des terres de l'actuelle Palestine prospère Jéricho, une agglomération aux dimensions importantes, comptant peut-être déjà 2 000 habitants.

● 7500-6500 av. J.-C.

Les régions qui s'étendent du Levant à l'Iran se couvrent de villages. En Anatolie apparaît l'établissement de Çatal Höyük.

● 6500-5700 av. J.-C.

En Mésopotamie se succèdent les cultures de Hassuna et de Samarra. Le site le plus remarquable est celui de Tell es-Sawwan.

● 6000-5100 av. J.-C.

Au nord de la Mésopotamie et en Syrie se développe la culture de Halaf, caractérisée par sa belle céramique peinte et ses édifices circulaires.

● 6500-4100 av. J.-C.

La culture d'Obeïd, d'abord attestée dans le sud de la Mésopotamie, se répand progressivement vers le nord, jusqu'en Syrie.

● 4200-3100 av. J.-C.

Pendant la période d'Uruk se constituent des villes de plus de 50 000 habitants, comme Uruk elle-même.



▲ LE SITE DE TELL ES-SULTAN

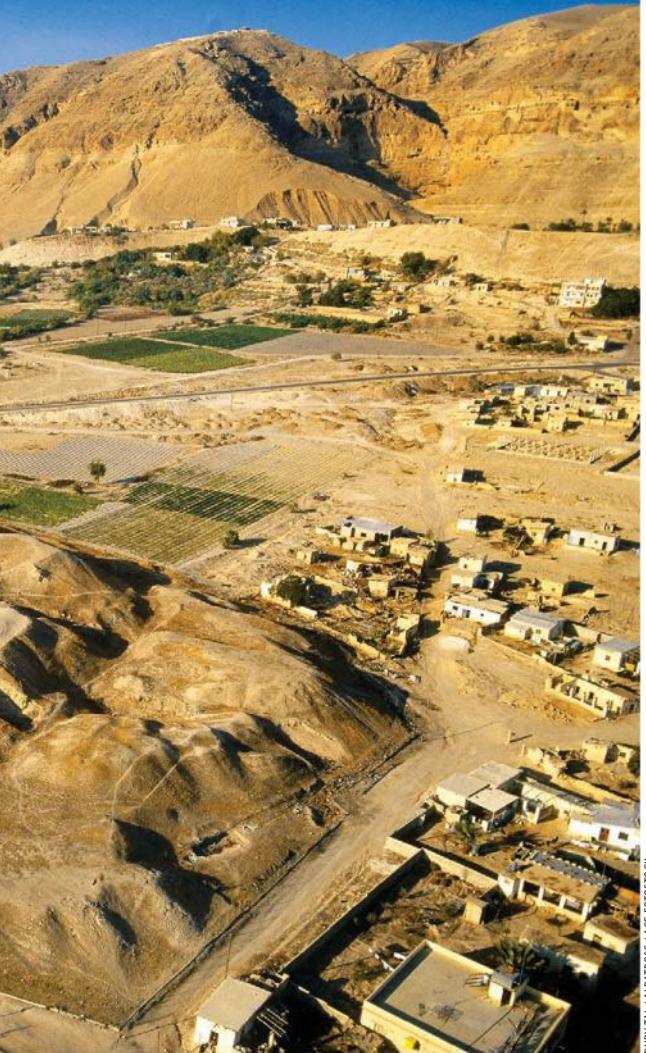
C'est sur ce site que, dans les années 1950, Kathleen Kenyon a découvert les restes de la localité néolithique de Jéricho, remontant au X^e millénaire av. J.-C.



MAQUETTE DE MAISON PROVENANT DE MARI (SYRIE). MUSÉE NATIONAL, DAMAS.

Au VI^e siècle av. J.-C., Babylone, la capitale du roi Nabuchodonosor, atteignit plus de 900 hectares, une superficie que Paris ne dépassa pas avant le règne d'Henri IV, plus de deux millénaires plus tard ! Babylone comme Ninive, en Assyrie, étaient des villes immenses, aboutissements d'une longue tradition urbaine dont les origines remontent aux premières communautés qui se sédentarisèrent vers 12000 av. J.-C.

Entre ces premières installations très modestes, signalées par quelques cercles de pierre ou des trous de poteaux, et les mégapoles du I^{er} millénaire, l'histoire est longue, et les archéologues cherchent depuis les premières fouilles à identifier le moment où, du simple village, naquit la ville. Cette question de la différence entre le village et la ville reçoit aujourd'hui une réponse très simple : c'est le nombre d'habitants qui permet de les distinguer. Pour l'Antiquité, cette donnée nous échappe.



DUBYTAL / ALBATROSS / AGE PHOTOSTOCK

Aussi nous faut-il trouver d'autres critères. La superficie est naturellement le premier auquel on pense, mais l'existence de bâtiments collectifs différents des maisons individuelles, la structuration de l'espace habité par l'aménagement d'axes de circulation contraignants ou d'un rempart apparaissent comme des marqueurs plus précis et plus pertinents. Ils permettraient ainsi de remonter le fil de l'histoire urbaine du Proche-Orient ancien jusqu'au célèbre site de Jéricho.

Des murs et une tour à Jéricho

L'épisode de la conquête de Canaan par les Israélites sous la conduite de Josué a rendu célèbres les murs de Jéricho, qui s'étaient effondrés au son des cornes. Quelle ne fut pas la surprise de Kathleen Kenyon quand, au cours des fouilles qu'elle menait sur le site dans les années 1950, elle découvrit les restes d'une tour et ceux d'un mur épais de près 3 mètres, qui précédaient de plus de six siècles l'épisode biblique ! Dans son esprit,



LA RÉVOLUTION NÉOLITHIQUE

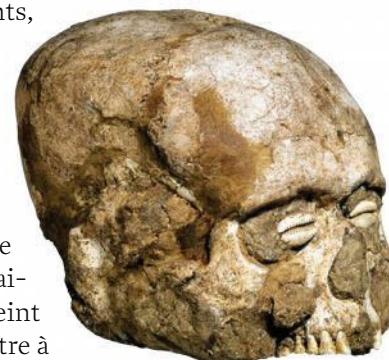
LA PREMIÈRE ÉCONOMIE AGRICOLE dans l'histoire de l'humanité s'est développée sur le vaste territoire que nous nommons Croissant fertile, une demi-lune couvrant la Palestine, le sud-est de la Turquie et l'ouest de l'Iran. Les archéologues ont localisé de nombreux sites pour chacune des trois grandes périodes antérieures à l'apparition de la céramique, mentionnés sur cette carte.

la présence de ces constructions traduisait nécessairement que Jéricho était, dès cette époque, une ville, et donc la plus ancienne ville du monde.

Depuis les travaux de Kathleen Kenyon, le travail s'est poursuivi à Jéricho, et nous disposons aujourd'hui de davantage d'éléments pour interpréter ses découvertes. Entre 9500 et 8500 av. J.-C., Jéricho couvrait 4 hectares et comprenait plus d'une soixantaine d'habitations circulaires, semi-enterrées et faites de briques crues moulées. Aucune ne se distinguait des autres et elles n'étaient pas organisées le long de rues. Les habitants, dont le nombre atteignait peut-être 2 000 (même si, pour plusieurs chercheurs, ce chiffre est surestimé), pratiquaient la culture du blé, de l'orge et des légumineuses, mais pas encore l'élevage. La tour que Kathleen Kenyon a découverte tranche complètement avec les maisons : elle est bâtie en pierre, atteint 7,75 mètres de haut, et son diamètre à

▼ LES CRÂNES DE JÉRICO

Les archéologues ont trouvé à Jéricho des crânes humains surmodelés avec de l'argile et portant des coquillages à la place des yeux, qu'ils ont associés à un culte réservé aux morts. Vers 7500-7000 av. J.-C. Ashmolean Museum, Oxford.



BRIDGEMAN / ACI

PREMIERS VILLAGES

Apartir du VIII^e millénaire av. J.-C., au Levant et dans les monts Zagros, des groupes de chasseurs-cueilleurs, poussés par un réchauffement du climat, abandonnent les grottes pour s'installer dans de petits villages. Après une période de refroidissement de 1200 ans, vers 9600 av. J.-C., les villages réapparaissent. Peu à peu se développent des techniques agricoles et de stockage des aliments.

DEUX PERSONNAGES DANSENT AVEC UN ANIMAL. RELIEF D'UN RÉCIPIENT TROUVÉ DANS LE VILLAGE DE NEVALI ÇORI (TURQUIE).



VINCENT J. MUSI / SCALA, FLORENCE

la base est de 9 mètres. On accédait au sommet par un escalier de 22 marches. Kathleen Kenyon avait supposé que le mur auquel elle était accolée entourait la totalité du site. Cette hypothèse n'a pas pu être confirmée, même si le mur a été repéré à d'autres endroits du site. Ce mur n'avait vraisemblablement pas été bâti à des fins militaires, mais plutôt pour lutter contre les possibles crues du Jourdain tout proche. La fonction de la tour, elle, nous échappe encore. Faute de meilleure explication, on lui prête un rôle dans les rituels qui se déroulaient dans le village. Le mur pourrait, dans ce cas, avoir revêtu la fonction symbolique de délimitation d'un espace sacré. Pour l'instant, aucune interprétation ne fait l'unanimité entre les spécialistes.

Quoiqu'il en soit, la construction de ces deux ouvrages nécessita le travail de plusieurs dizaines d'hommes, ce qui démontre une véritable organisation sociale et collective. Jéricho, cependant, n'est

1. NATOUIFEN

12500-10000 AV. J.-C.

Ce nom est celui du lieu où a été mis au jour le premier village de cette période, Wadi el-Natouf, dans l'actuelle Cisjordanie. Ce village était petit, formé de groupes de maisons rondes en pierre et en bois, probablement recouvertes de peaux en guise de toit. Mureybet est autre un site natoufien connu.



2. PRÉCÉRAMIQUE A

10000-8500 AV. J.-C.

Pendant cette période, les établissements se multiplient et augmentent de taille. Sur le site de Nahal Oren (Israël) ont été trouvés les vestiges de 14 maisons circulaires ou ovales, d'une superficie de 9 à 14 mètres carrés. Ses habitants étaient encore des chasseurs, mais ils cultivaient déjà des céréales rustiques.



Magasin de nourriture communautaire

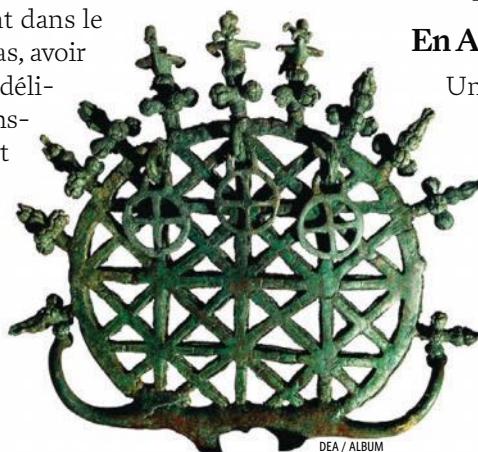
▼ LES TOMBES D'ALACA HÖYÜK

Cet autre site d'Anatolie a livré des niveaux d'occupation qui remontent au néolithique. On y a trouvé 14 tombes datées de la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C., avec de riches objets en bronze, comme cet étendard.

pas exceptionnel sur ce plan. En effet, une mission franco-syrienne a exhumé en Syrie, à Jerf el-Ahmar, deux bâtiments circulaires semi-enterrés qui servaient probablement de salles de réunion pour la communauté et qui dataient vers 9000 av. J.-C. À cette très haute époque, parler de ville est impropre, mais les villages de Jéricho et de Jerf el-Ahmar montrent, parmi d'autres, que l'espace habité était déjà organisé et que des programmes de travaux collectifs étaient menés par tout ou partie du groupe.

En Anatolie, un village... sans rues

Un autre site célèbre est également souvent qualifié de plus ancienne ville : Çatal Höyük, en Turquie actuelle, que James Mellaart fouilla entre 1961 et 1965. Il y mit au jour un établissement de plus de 10 hectares, bâti en un dense réseau de maisons rectangulaires en briques séchées. Elles étaient serrées les unes contre les autres et



Habitations. Elles étaient reliées entre elles par des ouvertures, avec des sorties sur les toits. Il n'y avait pas de rues intérieures.

Sanctuaires. Certaines pièces avaient des plates-formes semblables à des autels, qui étaient décorées de crânes de taureaux.

Matériaux. Les murs étaient faits de briques crues et les toits, de poutres en bois, dont certaines reposaient sur des piliers.

3. PRÉCÉRAMIQUE

8500-6250 AV. J.-C.

Catal Höyük, en Anatolie, est représentatif de cette période. Fondé vers 7400 av. J.-C., ce site couvrait une superficie de 13 hectares et possédait un dense ensemble de maisons accolées, dont certaines étaient décorées de peintures exceptionnelles.

Accès au toit

Intérieur. L'aire centrale comprenait un foyer, un four et des banquettes aménagées pour le repos.

Magasin. Les pièces contenaient des récipients de céramique et des plates-formes où conserver le grain.

FERNANDO G. BAPTISTA / NGS

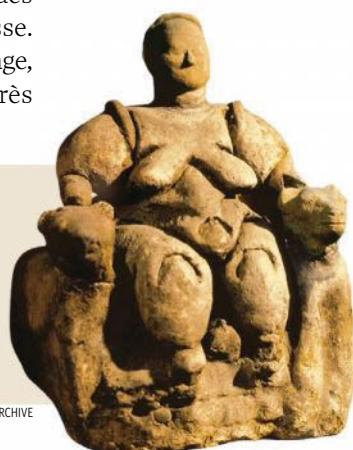
ne disposaient d'aucune ouverture sur l'extérieur. Aucun rempart ne protégeait le site, mais James Mellaart considéra que sa protection était assurée par la ligne ininterrompue des maisons accolées. C'est surtout l'extraordinaire diversité et le nombre des pièces, décorées de peintures ou de reliefs modelés, dont certains avec des crânes d'animaux, qui attirèrent le plus l'attention. Mellaart les interpréta comme des sanctuaires et considéra qu'il avait découvert un quartier réservé au clergé. Les ateliers, dont l'existence était prouvée par la découverte d'objets de qualité, voire de luxe, se trouvaient dans d'autres endroits, encore non fouillés, de la ville. En effet, l'existence de productions artistiques, inutilisables dans la vie quotidienne, la présence de quartiers distincts et réservés – les sanctuaires d'un côté, les ateliers de l'autre – et enfin la répartition du travail entre des spécialistes à plein temps, le clergé et les artisans, sont autant d'arguments qui ont été avancés pour montrer que Catal Höyük présentait les caractères d'une ville.

Ian Hodder, qui a repris la fouille du site depuis 1993, est beaucoup plus mesuré dans l'interprétation des résultats spectaculaires obtenus par son prédécesseur. Les pièces peintes appartiennent toutes à des unités domestiques dont aucune ne se distingue réellement des autres. Par ailleurs, aucun bâtiment public ou collectif n'a été mis au jour. Ainsi, c'était très certainement la cellule familiale qui structurait encore la vie des habitants, qui se nourrissaient alors de l'agriculture, de l'élevage des chèvres et des moutons, et encore beaucoup de la chasse. Catal Höyük n'était donc qu'un grand village, dont la population avait développé de très

Çatal Höyük a livré des statuettes ayant une signification symbolique.

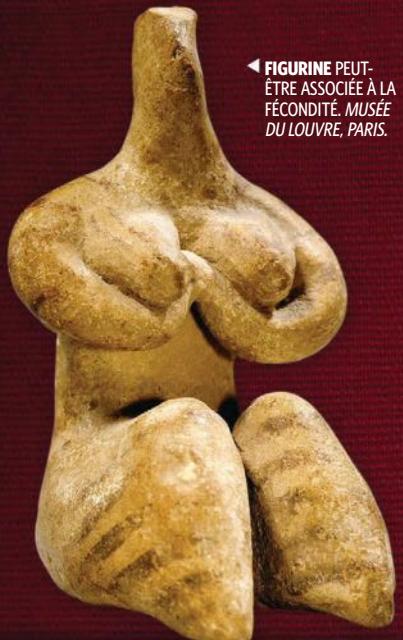
DÉSSE MÈRE PROVENANT DE ÇATAL HÖYÜK.

DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

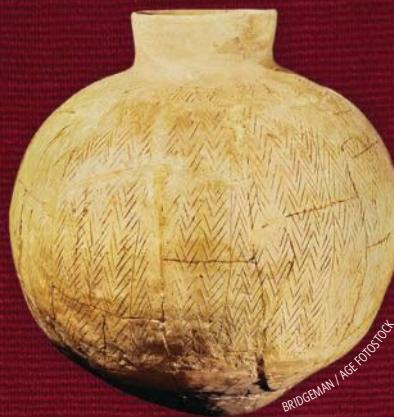


CÉRAMIQUE ET CULTURES

Les cultures qui se sont développées en Mésopotamie entre le VII^e et le V^e millénaire av. J.-C. se distinguent chacune par un type particulier de céramique ornée, qui révèle le degré remarquable de raffinement atteint par les artisans.



◀ FIGURINE PEUT-
ÊTRE ASSOCIÉE À LA
FÉCONDITÉ. MUSÉE
DU LOUVRE, PARIS.



▼ CÉRAMIQUE AVEC
DÉCOR INCISÉ,
DE TELL HASSUNA.
MUSÉE D'IRAK, BAGDAD.

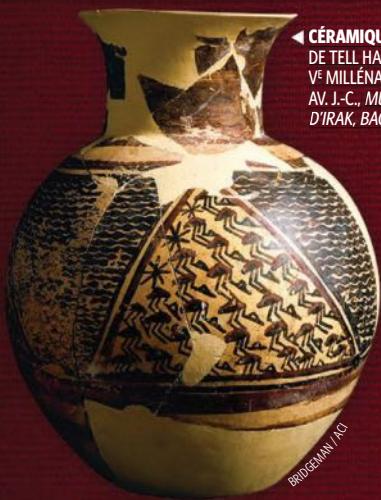


FIGURE FÉMININE ▶
EN ALBÂTRE DE
TELL ES-SAWWAN.
VI^e MILLÉNAIRE
AV. J.-C. MUSÉE
D'IRAK, BAGDAD

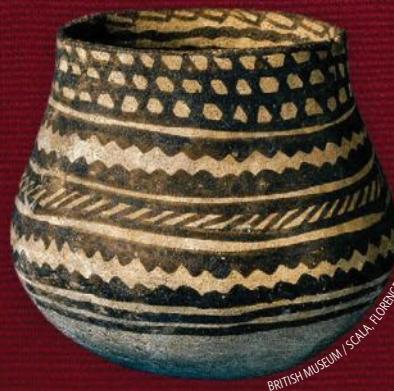
HALAF (vers 6000-5100 av J.-C.)
Les pièces de céramique de la culture de Halaf – terrines aux bords évasés, vases aux bords arrondis, récipients... – se distinguent par leur belle qualité et leurs parois fines. La décoration, qui couvre tout l'extérieur de la pièce, est en général de type géométrique, bien qu'apparaissent aussi des motifs animaux et végétaux. On a également trouvé des statuettes ayant peut-être une fonction rituelle.

HASSUNA (vers 6500-6000 av J.-C.)
Sur le site qui a donné son nom à cette culture ont été trouvés des échantillons de deux variantes de céramique, peinte et incisée. Pour la première, les motifs décoratifs sont principalement des points, des cercles, des franges en forme de serpent, des traits et des lignes diverses. La couleur préférée était l'ocre rouge, auquel la cuisson donnait des tonalités variées.

SAMARRA (vers 6200-5700 av J.-C.)
Sur ce site du centre de la Mésopotamie apparaît un type de céramique peinte de bonne qualité, qui présente des formes nouvelles, comme les assiettes. Sur d'autres sites de cette culture ont été trouvées des statuettes d'albâtre, de pierre ou d'argile cuite, avec des éléments caractéristiques comme les grands yeux en forme de grain de café et les coiffures allongées.



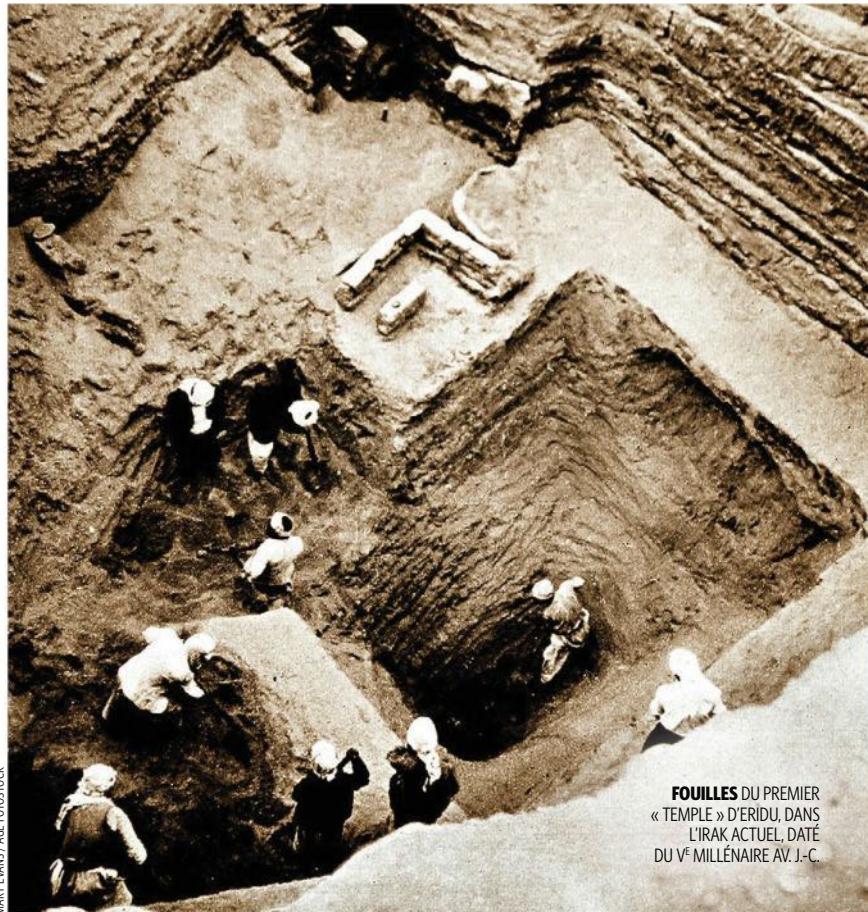
◀ CÉRAMIQUE
DE TELL HASSAN.
VI^e MILLÉNAIRE
AV. J.-C. MUSÉE
D'IRAK, BAGDAD.



▼ CÉRAMIQUE À PAROIS
FINES. BRITISH MUSEUM,
LONDRES.



▼ ASSIETTE PEINTÉE.
VI^e-V^e MILLÉNAIRE AV. J.-C.
PERGAMONMUSEUM, BERLIN.



MARY EVANS / AGE FOTOSTOCK

FOUILLES DU PREMIER « TEMPLE » D'ERIDU, DANS L'IRAK ACTUEL, DATÉ DU V^e MILLÉNAIRE AV. J.-C.

LES ÉDIFICES SUPERPOSÉS D'ERIDU

La documentation la plus importante sur l'architecture et la religion de la fin de la période d'Obeïd provient d'Eridu. Dans les années 1940, cette cité du sud de la Mésopotamie a livré les structures superposées de 16 constructions, alors interprétées comme les prototypes de temples sumériens plus récents. Les édifices plus tardifs montraient des plans de plus en plus complexes, avec des murs renforcés par des contreforts, construits sur des plates-formes élevées. Beaucoup de ces bâtiments livrèrent des dépôts contenant des os de petits animaux ou des arêtes de poisson. La présence de ces derniers fut mise en lien avec un possible culte dédié à Enki, dieu de l'Eau et patron d'Eridu à l'époque historique.

riches pratiques symboliques, révélées par les peintures, par l'utilisation d'ossements animaux ou par les figurines comme la « maîtresse des animaux », mais dont la signification nous échappe encore grandement.

Maisons rondes ou en T

À partir de la fin du VII^e millénaire se multiplièrent les petites communautés villageoises qui pratiquaient l'agriculture céréalière et l'élevage. Certaines d'entre elles, dans le nord de la Mésopotamie, développèrent une nouvelle technologie appelée à un brillant avenir : la poterie, considérée comme la dernière grande invention du néolithique. Les premières formes céramiques, associées à la culture d'Umm Dabaghiyeh (du nom du site où elle a été identifiée pour la première fois), consistent en de grandes jarres et en des bols. Leur décor est composé de motifs géométriques tracés à l'ocre, faits de pastilles ou incisés.

Les villages de la culture de Hassuna, qui lui succède, vivaient d'une agriculture de plus en

plus diversifiée (céréales, lentilles et pois) et de l'élevage des bœufs, des chèvres, des moutons et des porcs. Ils couvraient en moyenne 1 hectare et regroupaient des maisons à plusieurs pièces autour de greniers collectifs, symboles de la communauté. La culture de Samarra est, quant à elle, réputée pour sa production de céramique. Elle développa surtout la brique moulée, qui permettait de rationaliser les constructions, et l'irrigation. Des canaux d'irrigation, de 2 mètres de large en moyenne, ont en effet été identifiés autour du site de Choga Mami, qui livra aussi des greniers collectifs. Celui de Tell es-Sawwan comptait, à cette époque, une dizaine de maisons bâties selon un même plan tripartite en forme de T. Il était entouré d'un épais mur et d'un fossé délimitant un espace d'environ 50 mètres sur 60. Vu l'importance du rempart dans les critères définissant la ville, Tell es-Sawwan a naturellement intrigué les archéologues. La surface réduite du site, ainsi que

▼ FIGURES REPTILIENNES

Sur les sites de la période d'Obeïd ont été trouvées des figurines caractéristiques en argile, dont les têtes évoquent un reptile, et dotées de fentes obliques en guise d'yeux. *British Museum, Londres.*



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



l'absence de bâtiments publics, excluent que l'on ait affaire à une ville. Mais mettre sa maison à l'abri d'un mur ou développer le potentiel agricole de ses champs montrent un rapport nouveau à l'environnement.

Au nord de la Mésopotamie s'épanouit la culture de Halaf, dont l'architecture se reconnaît aux nombreuses habitations rondes appelées *tholoi*. Ces dernières étaient héritées d'une période plus ancienne, exceptionnellement bien documentée, à Tell Sabi Abyad en Syrie, où les archéologues trouvèrent aussi plus de 300 empreintes de sceaux ! Bien souvent, on a associé le fait de sceller à un acte administratif relevant d'une autorité urbaine ou étatique, mais il s'agit ici de la gestion raisonnée des biens individuels conservés dans des structures collectives. Les cultures de Samarra et de Halaf furent toutes deux remplacées par une nouvelle culture, née dans le sud de la Mésopotamie vers 6500 av. J.-C. : la culture d'Obeïd.

▼ANIMAUX DOMESTIQUES

Les premières communautés sédentaires fondent leur économie sur l'agriculture et l'élevage. Ce vase en pierre de la période tardive d'Uruk (3400-3200 av. J.-C.) montre des bœufs et des porcs sculptés. *British Museum, Londres.*



Selon la Liste royale sumérienne, un texte composé vers 2000 av. J.-C., la première ville où « la royauté descendit du ciel » fut Eridu. Les fouilles faites sur le site dans les années 1940 révélèrent une superposition de bâtiments tripartites de plus en plus vastes. D'autres édifices de ce type, appelés aujourd'hui « grandes demeures », furent découverts à Tell Uqair ou à Uruk. Tous témoignent d'une nouvelle organisation du bâti autour d'une grande demeure, sans doute une salle de réunion plus qu'une unité

d'habitation, symbole du pouvoir d'un individu ou d'un clan. Un pas majeur était franchi, mais ce n'est pas Eridu qui est créditée aujourd'hui du titre de « plus ancienne ville » : c'est Uruk.

40 000 habitants à Uruk

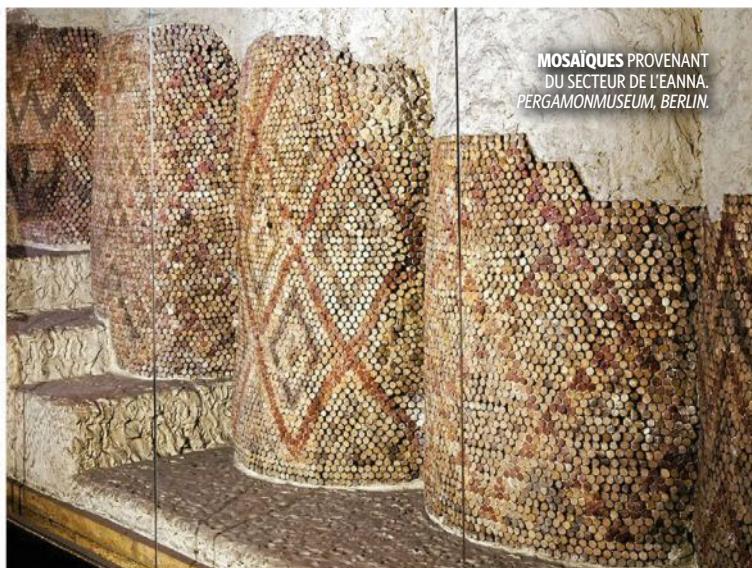
À la fin de la période d'Uruk (4200-3100 av. J.-C.), la ville occupait au moins 250 hectares et abritait un quartier monumental de 9 hectares, appelé l'Eanna. Les bâtiments mis au jour sont immenses : le



URUK, MÈRE DES VILLES

Uruk, la ville la plus anciennement documentée en Mésopotamie, conserva son importance jusqu'à l'époque parthe, ainsi qu'en témoigne la construction de ce temple au II^e siècle av. J.-C.

GEORG GERSTER / AGE FOTOSTOCK



ERICH LESSING / ALBUM

L'ENCEINTE D'INANNA

DANS L'EANNA, quartier sacré de la ville d'Uruk consacré à Inanna, déesse de la Fertilité et de l'Amour, a été mis au jour un curieux édifice pourvu d'un grand patio et d'une antichambre ornée de huit colonnes. L'ensemble était revêtu de mosaïques faîtes de petits cônes de céramique d'une dizaine de centimètres de long et dont la tête était peinte de différentes couleurs, composant de grands motifs géométriques.

bâtiment D mesure ainsi 80 mètres sur 50. Le bâtiment E, de 57 mètres de côté, était organisé autour d'une vaste cour carrée de 780 mètres carrés. À titre de comparaison, l'espace central du plus récent des bâtiments d'Eridu couvrait 80 mètres carrés.

Au milieu du IV^e millénaire fut inventée l'écriture. Même si elle fut développée à partir d'outils de gestion, les scribes comprirent très tôt que les possibilités qu'elle offrait dépassaient de loin son utilisation pour les comptes. Les premiers textes nous renseignent peu sur l'organisation de la société urukéenne. À sa tête semble s'être tenu un homme, appelé le roi-prêtre. On le voit tantôt diriger la bastonnade des vaincus, tantôt nourrir les troupeaux et rendre le culte. Bien que nous ne connaissions pas le titre qu'il portait, il est fort vraisemblable qu'il dirigeait Uruk.

La dimension du site (on estime sa population à 40 000 habitants !) et la complexité du quartier monumental de l'Eanna indiquent sans ambiguïté qu'Uruk est bien une ville.

Mais de son urbanisme, de ses maisons et de son rempart, nous ne savons rien. Pour pallier ce manque, nous disposons de sceaux représentant des bâtiments et sans doute un rempart, et nous pouvons surtout nous fonder sur d'autres sites urukéens. L'un des plus connus, Habuba Kebira, dans la vallée de l'Euphrate en Syrie, occupait une vingtaine d'hectares. Il fut construit sur un site vierge, selon un plan d'urbanisme préconçu avec un rempart régulier, un réseau de voirie, un quartier monumental et des lots d'habitation réguliers. L'histoire urbaine de la Mésopotamie a bel et bien commencé à Uruk, car il ne fait guère de doute que ceux qui édifièrent Habuba Kebira avaient déjà vu une ville, très certainement Uruk même. ■

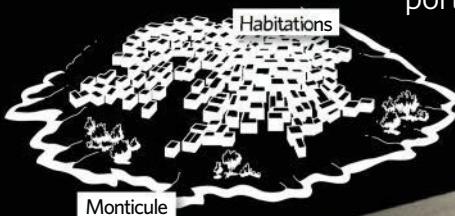
Pour en savoir plus

ESSAI
Les Premiers Villageois de Mésopotamie. Du village à la ville
J.-L. Huot, Armand Colin, 1994.

LA VIE DANS UNE MAISON DE ÇATAL HÖYÜK

La localité de Çatal Höyük a été construite dans la plaine fertile de Konya, dans l'actuelle Turquie. Ses habitants, agriculteurs, cultivaient du blé, des pois, des lentilles et de l'orge dans les alentours de l'établissement. Cette bourgade était composée d'un agglomérat de petites habitations, construites avec des murs de terre et collées les unes aux autres. Leurs

portes d'entrée étaient situées sur les toits.



EMPLACEMENT ET DÉCLIN

Çatal Höyük se dressait sur un monticule d'une vingtaine de mètres de hauteur, entouré d'une vaste plaine. Vers 5700 av. J.-C., la ville a été subitement abandonnée. D'après les archéologues, les conséquences d'un brusque changement climatique pourraient expliquer cette énigme historique.

Terrasses. Comme il n'y avait pas de rues et que les maisons étaient accolées, les habitants se déplaçaient sur les toits. Prises dans leur ensemble, ces terrasses auraient formé un espace ouvert semblable à une place. On pense que, sur celles-ci, étaient aussi construits de grands fours communaux.

DES GROUPES DE PETITES MAISONS

Les habitations étaient réparties en petits quartiers. Chacun d'eux avait un patio central, qui servait de latrines et de décharge. Les déchets étaient brûlés en plein air. Chaque maison, rectangulaire, faisait environ 25 mètres carrés.

La toiture. Une armature de poutres en bois soutenait des joncs et une couche de boue tassée.

Briques. Le principal matériau de construction était la brique d'argile séchée au soleil. La matière première était extraite du fleuve Çarsamba, proche de l'emplacement de la ville.

En plein air. Pendant les grosses chaleurs, les habitants montaient sur les toits pour effectuer leurs activités quotidiennes : tisser, fabriquer des paniers et des outils, ou encore prendre leurs repas.

Peu de lumière. Les ouvertures étaient petites et situées sur les avant-toits. Cette disposition et cette taille permettaient de conserver la chaleur en hiver.

1 LA CUISINE

On utilisait des petits fourneaux ou des fours d'argile pour faire cuire les aliments et chauffer les différentes pièces.

2 DES GRABATS

Aux murs étaient adossées deux banquettes rectangulaires qui servaient pour s'asseoir et pour dormir. Des banquettes semblables étaient aussi employées comme étagère.

3 GARDE-MANGER

Les habitations disposaient d'une petite pièce où étaient entreposés les aliments et les outils.

5 CHAPELLE

Dans les maisons, une pièce semble avoir été réservée à des rituels religieux devant des têtes de taureaux en plâtre.

4 MURS COUVERTS DE STUC

Pour leur préservation, les murs étaient crépis avec du plâtre, à l'intérieur comme à l'extérieur.

6 DÉCORS MURAUX

Certains murs intérieurs étaient décorés de peintures mettant en scène des animaux sauvages et des chasseurs.





TEMPLE D'AMON À KARNAK

À la fin de son règne, Sheshonq I^e entreprit des travaux dans le temple de Karnak. Cette photo illustre la grande salle hypostyle du temple, parachevée longtemps avant lui par Ramsès II.



SHESHONQ I^{ER}

Le pharaon qui soumit Israël

D'origine libyenne, Sheshonq I^{er} lança une grande campagne militaire contre le pays de Canaan au x^e siècle av. J.-C. Mais a-t-il réellement conquis et pillé la ville de Jérusalem, comme l'affirme la Bible ?

PASCAL VERNUS

ÉGYPTOLOGUE, DIRECTEUR D'ÉTUDES À L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



UN LIEU STRATÉGIQUE

Au cours de la campagne en Canaan, l'expédition de Sheshonq passa par Megiddo, une ville que Thoutmosis III avait conquise jadis. Sheshonq érigea là une stèle commémorant sa suprématie.

A

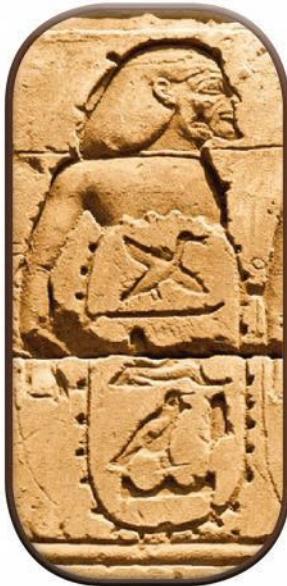
ux XIII^e et XII^e siècles av. J.-C., les pharaons de la dynastie ramesside avaient eu fort à faire avec les peuplades libyennes, les Libou et les Meshouesh, ceux-ci appelés Ma par abréviation. Elles ne cessaient de déferler en masse sur l'Égypte ou de s'y infiltrer par petits groupes. Faute de pouvoir en venir à bout, ils furent contraints de composer et les enrôlèrent comme auxiliaires

militaires, formant des garnisons stationnées dans nombre de forteresses de Moyenne et de Basse-Égypte. Là, ces Libyens, conservant leurs structures tribales, s'érigèrent peu à peu en chefferies puissantes, d'autant plus puissantes que l'État égyptien s'affaiblissait inéluctablement, miné par les guerres civiles et les dissensions entre ceux qui se disputaient le pouvoir suprême, notamment les pontifes d'Amon de Thèbes.

Ce qui devait arriver arriva. Déjà sous la XXI^e dynastie, un Libyen, Osorkon l'Ancien (ou Osochor), fils d'un grand chef des Ma, se fit une petite place parmi les pharaons, vers 990 av. J.-C. Il préfigurait l'avènement d'une nouvelle dynastie d'origine purement libyenne, par l'entremise de son neveu Sheshonq I^{er} – dont le nom est également transcrit Shoshenq, Chechanq et, dans la Bible, Shishak. Sheshonq, général en chef de l'armée, avait été à la tête de l'une de ces chefferies libyennes établie, selon le récit du prêtre Manéthon, à Boubastis, une ville du Delta oriental. Il avait d'étroites connexions avec Memphis et le clergé de Ptah. Qui plus est, son influence était telle qu'il avait pu imposer à Psousennès II, le dernier pharaon de la XXI^e dynastie, de mener une cérémonie

oraculaire par laquelle le dieu Amon entérinait l'érection, à Abydos, d'une statue – avec la fondation cultuelle associée – de Namart (ou Nemlot), le père de Sheshonq, mais aussi garantissait que lui-même et ses descendants y fussent honorés.

Dans des conditions si favorables, Sheshonq n'eut guère de difficulté à monter sur le trône en 945 av. J.-C., devenant le premier pharaon de la XXII^e dynastie. Il prit soin de conforter son pouvoir en promouvant un de ses fils, Osorkon, comme héritier présomptif, et en nommant un autre, Ioupout, grand-prêtre d'Amon, ce qui lui assurait le contrôle de l'immense domaine du dieu en Thébaïde ; il en installa enfin un troisième, Namart, comme commandant de l'armée à Héracléopolis, une grande métropole de Moyenne-Égypte. Le règne de Sheshonq marque indiscutablement une reprise en main du pays. Beaucoup de temples bénéficièrent de son activité monumentale, notamment à Tanis, Boubastis, El-Hiba. À Memphis, il offrit au taureau Apis une nouvelle table d'embaulement. Il s'y fit construire un temple funéraire, appelé « Château-de-millions-d'années », et peut-être sa tombe, encore que l'incertitude demeure sur ce point.



E. LESSING / ALBUM

CITÉS SOUMISES

Sur les murs du temple de Karnak, le nom des cités (ici Pa-hagary) ou peuplades censées avoir été assujetties est inscrit dans des enceintes crénelées et surmontées du buste d'un étranger prisonnier.

LE PHARAON VENU DE LIBYE

CHRONOLOGIE

945 av. J.-C.

Sheshonq I^{er} succède à Psousennès II sur le trône d'Égypte et fonde la XXII^e dynastie.

925 av. J.-C.

En campagne en Canaan, le pharaon s'empare des trésors du temple de Jérusalem.

924 av. J.-C.

Sheshonq fait graver sur les murs de Karnak un bas-relief célébrant ses victoires.

923 av. J.-C.

Sheshonq meurt peu après son expédition. Son fils Osorkon I^{er} lui succède.

BRACELET EN OR AU NOM DE SHESHONQ I^{er}, TROUVÉ SUR LA MOMIE DE SHESHONQ III. MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.



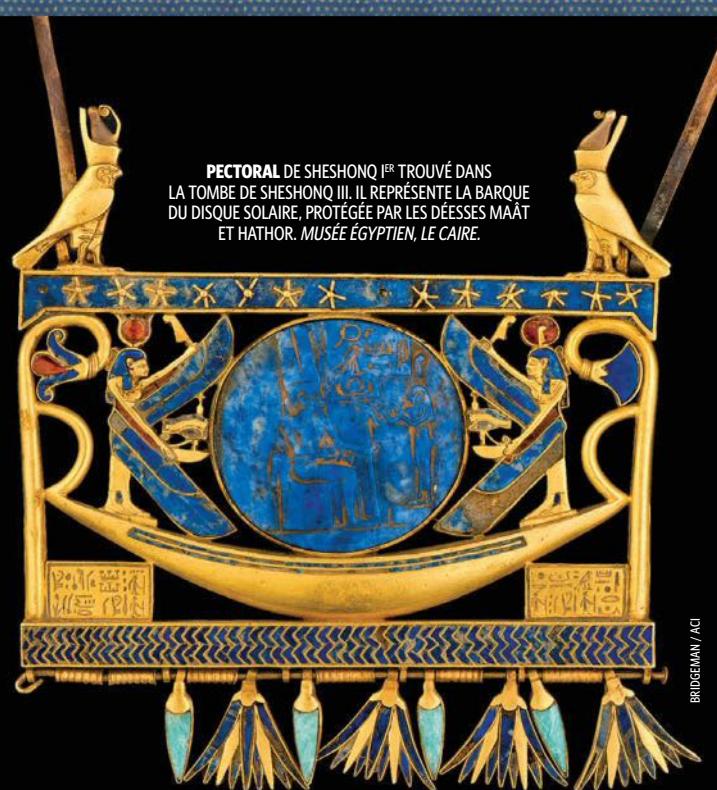
AKG / ALBUM



PORTE MONUMENTALE BÂTIÉ PAR SHESHONQ III DANS LE GRAND TEMPLE D'AMON À TANIS. TANIS ÉTAIT LA CAPITALE DE L'ÉGYPTE SOUS LA XXI^E DYNASTIE.

LA TOMBE PERDUE

À TANIS, PIERRE MONTET découvrit en 1939 une nécropole royale contenant notamment les tombes de Psousennès I^{er}, d'Osorkon I^{er} et de Seshonq III, mais apparemment pas celle de Sheshonq I^{er}. Le seul objet de son mobilier funéraire qui nous soit parvenu est un coffre à canopes de provenance inconnue. Il fut offert au Musée égyptien de Berlin en 1891 par un certain Julius Isaac. Outre Tanis, deux sites pourraient être envisagés comme lieu de sépulture de Sheshonq I^{er}. Soit Boubastis, sa ville d'origine, selon Manéthon, soit Memphis, avec laquelle sa famille entretenait des liens étroits, et où il se fit édifier un temple funéraire, dont on peut supposer, *a priori*, qu'il était proche de sa tombe.



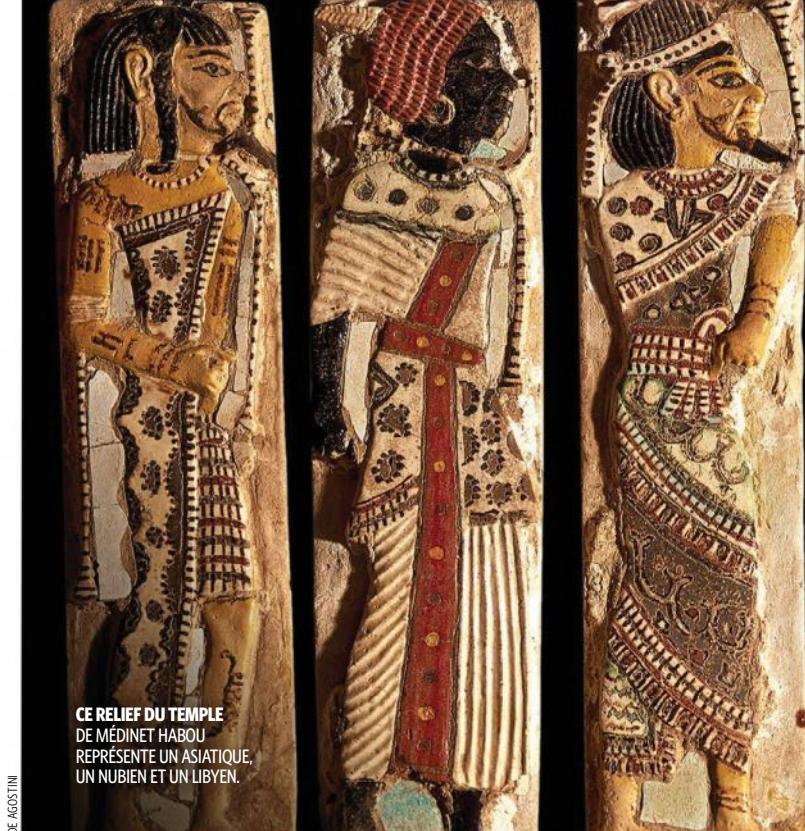
PECTORAL DE SHESHONQ I^{ER} TROUVÉ DANS LA TOMBE DE SHESHONQ III. IL PRÉSENTE LA BARQUE DU DISQUE SOLAIRE, PROTÉGÉE PAR LES DÉESSES MAĀT ET HATHOR. MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.

Mais c'est sa politique extérieure qui lui a conféré une notoriété qui dépasse la seule histoire de l'Égypte. Il entreprit en effet en Canaan des actions militaires dont la Bible s'est fait l'écho. Lui-même les fit évoquer sur plusieurs monuments, dont le plus important est le portique dit « Boubastite », par allusion à sa ville d'origine supposée. C'est une porte à colonnade, ménagée dans l'angle sud-est de la grande cour du temple de Karnak, entre le temple de Ramsès III et le deuxième pylône. Sur la façade extérieure, une gigantesque scène montre à gauche le dieu Amon tenant d'une main un cimenterre et de l'autre des laisses auxquelles sont attachées des cités étrangères, réparties en cinq rangées, et dont le buste surmonte le nom inscrit dans une enceinte crénelée. En dessous, une personnification, Thèbes-la-Victorieuse, tient aussi en laisse cinq autres rangées de cités.

141 cités soumises

À droite de la scène, le pharaon frappe de sa massue les peuples agenouillés, implorant sa grâce. L'acte est ainsi légendé : « Rassembler ces pays étrangers du sud et du nord qu'a frappés Sa Majesté si bien qu'un grand massacre a été fait parmi eux ; on ne peut en connaître le nombre. Leurs dépendants ont été emmenés comme prisonniers pour remplir l'ergastule de son père Amon dans Karnak en sa première occasion de victoires. » Les autres légendes proclament le triomphe du pharaon sur tous les pays étrangers, en utilisant les termes traditionnels pour les désigner, y compris le nom du Mitanni, un État qui avait disparu depuis plusieurs siècles à l'époque de Sheshonq I^{er} !

À première vue, donc, la scène ne serait que la mise en œuvre d'un stéréotype fondamental : le pharaon garant de l'ordre terrestre, imposant sa suprématie sur les peuples extérieurs. En fait, selon un procédé propre à l'idéologie égyptienne, ce stéréotype vise à rendre compte d'un événement particulier en l'insérant dans une vision générale du monde. Et cet événement particulier est bel et bien évoqué dans la scène. En effet, les noms des cités tenues en laisse par le pharaon et par Thèbes-la-Victorieuse désignent, outre les neuf ethnies canoniques (les « neuf arcs »), 141 villes. Beaucoup



DE AGOSTINI

IMMIGRATION LIBYENNE EN ÉGYPTE

LES ANCÈTRES LIBYENS de Sheshonq I^{er}, les Meshouesh, avaient été recrutés comme auxiliaires militaires par les pharaons de l'époque ramesside, pour mettre fin à leurs intrusions. Ramsès III se vante de les avoir établis en garnison dans ses places fortes, de leur avoir fait apprendre la langue d'Égypte pour le servir, et de leur avoir fait perdre leur langue d'origine.

sont aujourd'hui perdues ou sans identification plausible, mais toutes appartenaient à l'ancien territoire de Canaan, qui correspond à peu près à la Palestine jusqu'à la vallée d'Esraelon, et au sud de la Syrie. On reconnaît par exemple les noms de Gezer, Megiddo, le Néguev, Makkedah, Arouna, Réhob, Taanach, Beit-She'an, Sharuhén, Raphia, etc. Mais apparemment pas Jérusalem !

Il est clair que cette énumération, loin de répéter mécaniquement un stéréotype, cherche à refléter un fait réel, en l'occurrence une expédition militaire qui, d'une manière ou d'une autre, de la simple menace au siège, au sac ou à la destruction, avait contraint les cités à faire allégeance à Sheshonq I^{er}. Certains ont tenté, un peu vainement, de retrouver dans l'ordre d'énumération des cités les itinéraires suivis par l'armée égyptienne.

▼ COFFRET À CANOPES

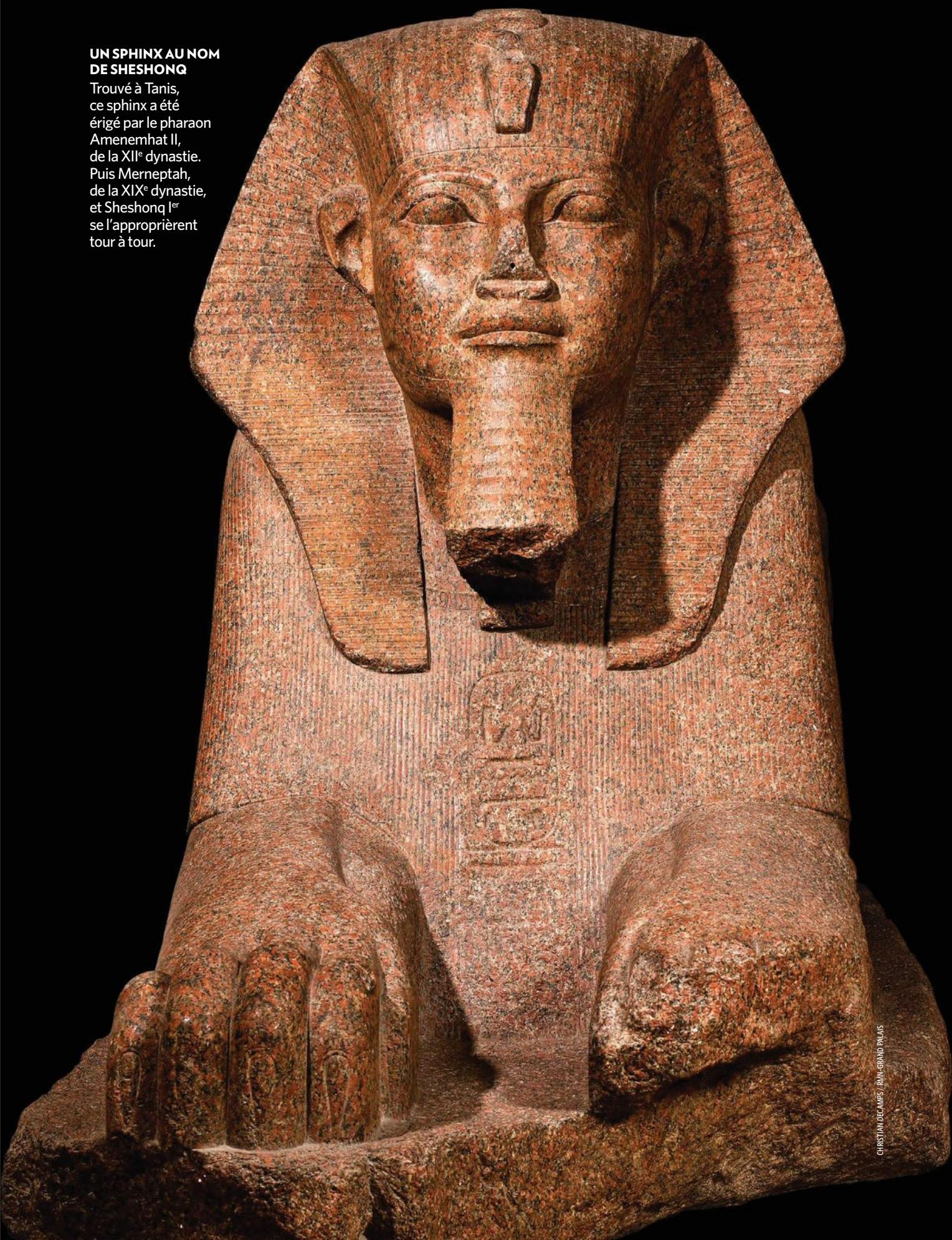
Les viscères de la momie étaient placés dans quatre vases « canopes », souvent eux-mêmes rangés dans un coffret, ici celui de Sheshonq I^{er}.



BP/SCALA, FLORENCE

UN SPHINX AU NOM DE SHESHONQ

Trouvé à Tanis, ce sphinx a été érigé par le pharaon Amenemhat II, de la XII^e dynastie. Puis Merneptah, de la XIX^e dynastie, et Sheshonq I^{er} se l'approprièrent tour à tour.



LE ROI SALOMON DEVANT L'ARCHE D'ALLIANCE. NICOLAS LE SUEUR. HUILE SUR TOILE, 1747, MUSÉE DES BEAUX-ARTS, CAEN.



BRIDGEMAN / ACI

Or, ces données égyptiennes ont un écho dans la Bible. Les livres des Rois rapportent en effet que Jéroboam, menacé par Salomon, vint trouver refuge auprès de Sheshonq. À la mort de Salomon, il revint alors à Sichem, où il fut proclamé roi d'Israël et devint le rival du fils de Salomon, Roboam, roi de Juda, établi à Jérusalem. Ce dernier délaissa Yahvé, qui le punit de la manière suivante, selon les livres des Chroniques : « En l'an cinq de Roboam, [...] Shishak, roi d'Égypte, vint contre Jérusalem avec 1 299 chars et 60 000 cavaliers. D'innombrables personnes vinrent avec lui d'Égypte — Libyens, Sukkims et Éthiopiens. Et ils prirent les cités fortifiées de Juda et arrivèrent jusqu'à Jérusalem. » Roboam comprit alors son erreur et s'humilia devant Yahvé, lequel décida : « Ils se sont humiliés. Je ne les détruirai pas ; mais je leur accorderai une sauvegarde, et ma colère ne se déversera pas sur Jérusalem par l'entremise de Shishak. Toutefois, ils seront pour moi des assujettis, de manière qu'ils se rendent compte de ce que signifie me servir et servir les royaumes des pays. » Selon un autre passage, cet assujettissement se manifesta de la manière suivante : « Alors Shishak enleva les trésors de la maison de Yahvé et les trésors de la maison royale. Il enleva tout. »

L'Égypte réaffirme sa puissance

Comme on l'imagine aisément, des flots de commentaires, pas toujours très raisonnables, ont été écrits pour tenter de concilier la Bible et les sources égyptiennes. Voici ce qui est plausible. Sous la XXI^e dynastie, la Syro-Palestine demeurait sous la forte influence culturelle de l'Égypte. Mais les cités et royaumes prétenaient alors sauvegarder leur indépendance politique et parler d'égal à égal avec ce voisin jadis impressionnant, désormais affaibli. Salomon aurait même épousé la fille d'un pharaon, peut-être Siamon. Fait peu fréquent : les souverains égyptiens se plaisaient à recevoir dans leurs harems des princesses asiatiques, mais rechignaient à la réciproque, qui eût aboli la distance entre eux, fondés de pouvoir auto-proclamés du démiurge et garants de l'ordre universel, et ces étrangers, voués à être perpétuellement matés.

Ayant rétabli un pouvoir fort à l'intérieur, Sheshonq I^{er} entendit redonner à l'Égypte son prestige d'antan à l'extérieur. Pour ce faire, il imposa de nouveau sa sujétion sur Canaan, au prix d'une grande expédition militaire, menée probablement à la fin de son règne, au prétexte de soutenir son protégé Jéroboam. Conquit-il vraiment Jérusalem ? Rien ne le prouve. Il semble plutôt que la ville ait négocié un arrangement, comme il arrivait souvent. Sheshonq renonçait à la prendre d'assaut et à la piller, mais, en contrepartie, elle lui livrait les trésors du temple et du palais. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Dictionnaire des pharaons
P. Vernus et J. Yoyotte, Perrin, 2004.

Tanis. L'or des pharaons
Catalogue d'exposition. Association française d'action artistique, 1987.

UNE VICTOIRE CÉLÉBRÉE SUR

Sur le mur du portique « Boubastite » a été gravé ce bas-relief commémorant

Le dieu Amon,
sous forme humaine et
coiffé du mortier
à deux plumes,
se tient debout,
tourné vers l'extérieur
de son temple.

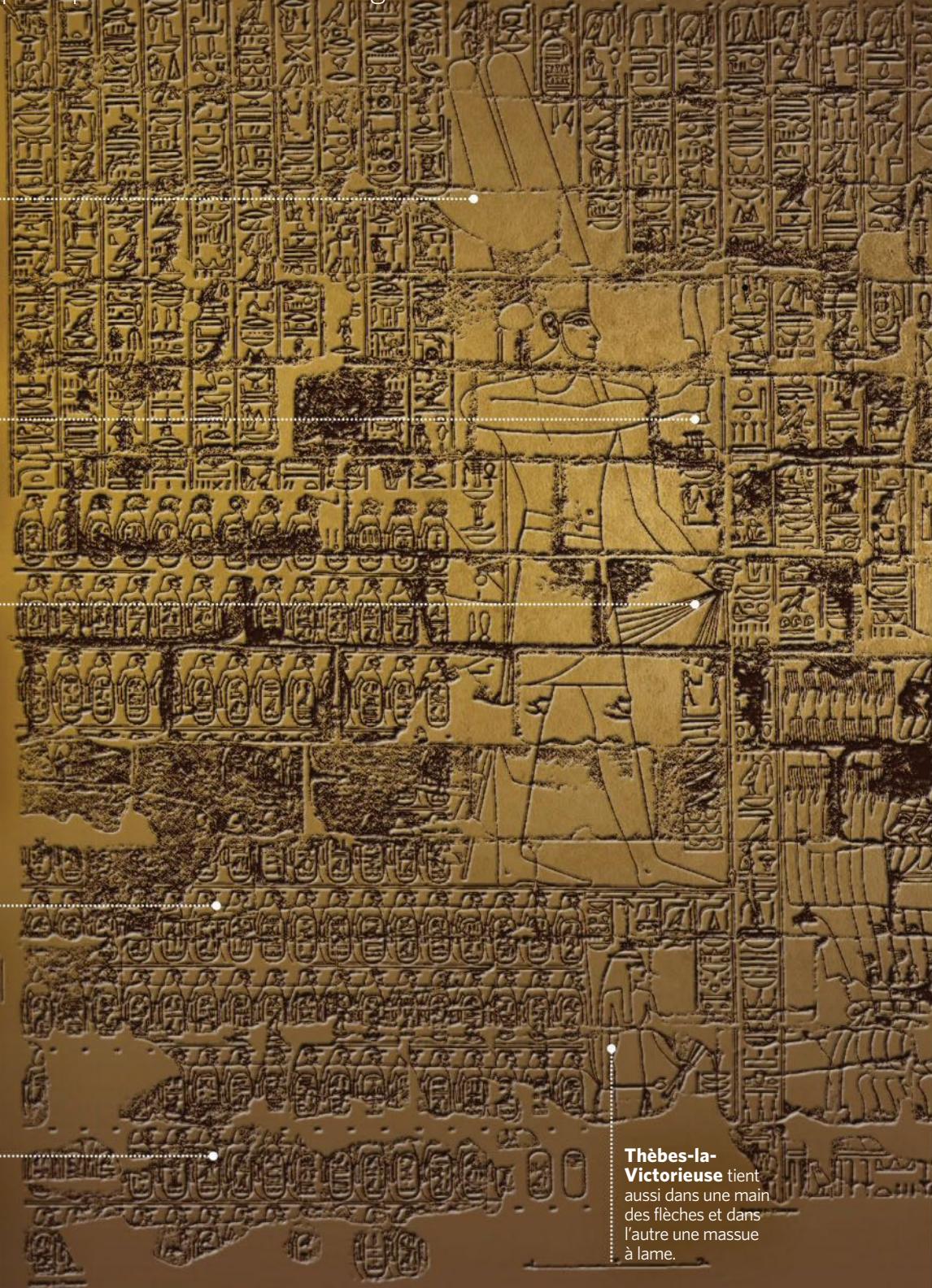
Il tient de la main
droite un cimeterre
et de la main gauche
un sceptre *ouas*,
symbole de prospérité.

De la main gauche,
il tient aussi les cinq
laisses auxquelles sont
attachés les peuples
et cités soumis, dont
les têtes et les bustes
avec les mains liées
surmontent des
enceintes crénelées
enfermant leurs noms.

La déesse Thèbes-
la-Victorieuse,
représentée sous
Amon, tient aussi une
série de cinq laisses.

Les 4^e et 5^e rangées
de cette série sont
très endommagées.

Thèbes-la-
Victorieuse tient
aussi dans une main
des flèches et dans
l'autre une massue
à lame.



UN BAS-RELIEF DE KARNAK

l'expédition triomphale que Sheshong I^{er} mena afin de soumettre Canaan.





BATAILLE DE FORT DUQUESNE

Le 14 septembre 1758, les Français et les Indiens repoussent les Britanniques près de Fort Duquesne. Mais, cernés par l'ennemi, les Français le quittent le 23 novembre. Le général Forbes en prend possession deux jours plus tard.
Par Edwin Willard Deming. Huile sur toile, 1903.
Wisconsin Historical Society, Madison.

Le premier conflit mondial LA GUERRE DE SEPT ANS



Elle devait aboutir à la prépondérance éclatante de la France dans le concert des puissances d'Europe. Elle sonnera comme une immense humiliation. Commencée en Amérique, achevée en Allemagne, la guerre de Sept Ans a fait basculer radicalement l'équilibre international du milieu du XVIII^e siècle.

Un conflit sur terre et sur mer

8 juin 1755

Les troupes britanniques de l'amiral Boscawen prennent en pleine paix deux navires français. Début effectif de la guerre de Sept Ans.

Janvier-mai 1756

La Prusse et l'Angleterre signent la convention de Westminster le 16 janvier ; le traité franco-autrichien de Versailles est signé le 1^{er} mai.

29 août 1756

Le roi de Prusse Frédéric II envahit la Saxe sans déclaration de guerre et menace la Bohême. Début de la guerre d'Allemagne.

Nov.-déc. 1757

Contre toute attente, Frédéric II remporte la victoire à Rossbach sur les Français le 5 novembre, et à Leuthen sur les Autrichiens le 5 décembre.

Août-novembre 1759

La marine française est défaite le 19 août au large de Lagos, au Portugal, et le 20 novembre lors de la bataille des Cardinaux, près de Belle-Île.

8 septembre 1760

Après la capitulation de Montréal, le Canada passe entièrement sous le contrôle des Britanniques. Le conflit cesse en Amérique du Nord.

10-15 février 1763

Les traités de Paris et d'Hubertsbourg entérinent la fin de la guerre de Sept Ans et la défaite française.



GRANGER COL. NY / ALBUMAGES

▲ WILLIAM Pitt À LA MANŒUVRE

La politique énergique de William Pitt l'Ancien (1708-1778), chargé de la guerre et de la diplomatie dans les colonies par le roi George II, permet à la Grande-Bretagne de reprendre le dessus dans le conflit. Par William Hoare. Huile sur toile, vers 1754. National Portrait Gallery, Londres.

Clio n'aime pas les perdants. Aussi ne doit-on pas s'étonner que la guerre de Sept Ans ait été presque gommée de la mémoire nationale. Pourtant, en février 1763, tandis que prend fin ce long conflit, un profond abattement règne en France. Cette guerre qui a opposé la France à sa vieille ennemie, l'Angleterre, s'achève par une paix humiliante. Le Canada est perdu, ainsi que la quasi-totalité de l'Inde. La marine de guerre est presque totalement anéantie. Le choc est rude pour un pays qui, jusqu'à la veille du conflit, se considérait comme la première puissance d'Europe.

Car la guerre de Sept Ans a bouleversé les rapports de force internationaux. Et elle a également accéléré les mutations de la culture politique de la France d'Ancien Régime. Dans son *Histoire des peuples de langue anglaise*, Winston Churchill la présente comme la véritable première guerre mondiale de l'histoire. Considérée à l'aune des conflits d'Ancien Régime, elle est doublement atypique : son



BATAILLE DES CARDINAUX

Le 20 novembre 1759, la marine française est anéantie par les Britanniques au large de Quiberon, une défaite dont elle se remettra difficilement. Par Nicholas Pocock. Huile sur toile, 1812. National Maritime Museum, Londres.

COSTA / LEEMAGE

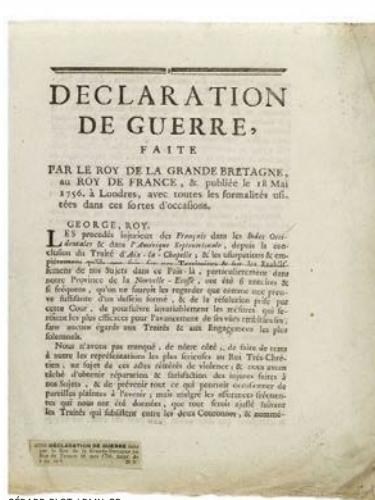
origine est extraeuropéenne, et ses motifs ne sont pas dynastiques. La guerre de Sept Ans éclate en Amérique du Nord sous le choc de deux ambitions impériales antagonistes. Ce n'est que dans un second temps qu'elle se propage au Vieux Continent et au reste du monde. Elle se solde par des pertes considérables : environ un million de victimes.

Piraterie antifrançaise

L'appellation « guerre de Sept Ans » est d'ailleurs critiquable. Lorsque la France déclare la guerre à l'Angleterre, le 9 juin 1756, les hostilités sont ouvertes depuis déjà une année en Amérique du Nord. Le pays de l'Ohio en est le déclencheur principal. Les Français entendent contrôler la vallée de cet affluent du Mississippi, vitale pour les relations entre le Canada et la Louisiane. Cette même vallée est l'objet de la convoitise des colons britanniques, qui veulent la mettre en valeur. Le 28 mai 1754, un détachement sous les ordres du capitaine de Jumonville y rencontre une

▼ SUR LE PIED DE GUERRE

Le 18 mai 1756, le roi de Grande-Bretagne déclare officiellement la guerre à la France, comme l'annonce ce document.

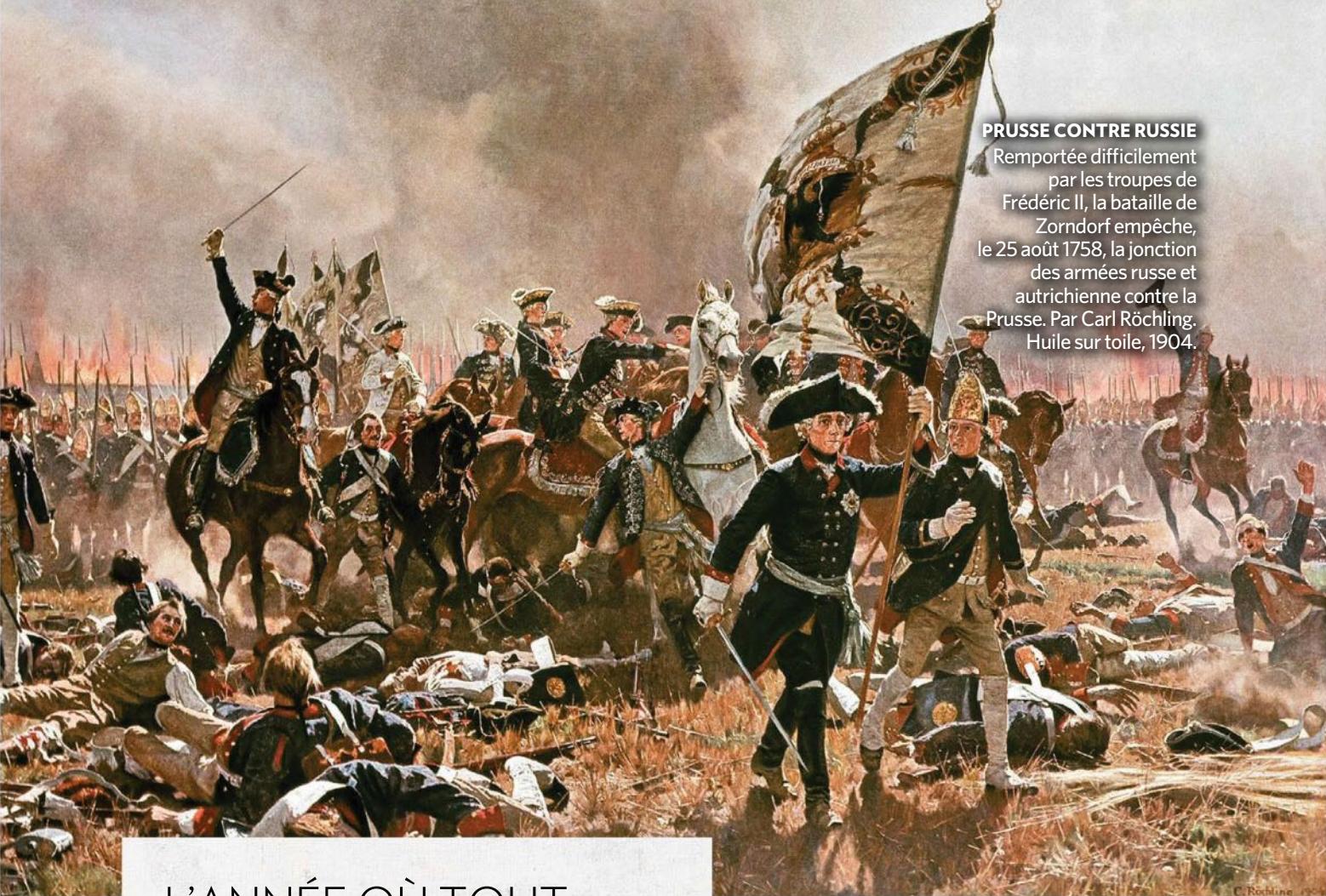


GÉRARD BLOT / RMN-GP

troupe de miliciens virginiens commandée par un jeune lieutenant-colonel nommé George Washington. C'est le drame : Washington ne parvient pas à contenir les Indiens qui l'accompagnent. Jumonville et plusieurs de ses compagnons sont massacrés.

En 1755, l'engrenage menant aux hostilités s'est mis en marche. La Royal Navy a ordre de s'emparer en pleine paix des renforts que

Louis XV envoie en Amérique. L'opération fait en partie long feu : le 8 juin 1755, seuls deux navires qui s'étaient perdus dans la brume sont saisis par l'amiral Boscawen. Il n'empêche : cette opération de piraterie scandalise les Français, qui dénoncent le despotisme de la Carthage des temps modernes. Les poètes s'en donnent à cœur joie, comme cet auteur, Claude-Rigobert Lefebvre de Beauvray, qui rêve de voir Londres rayée de la carte : « Va, pour t'entredétruire, armer tes bataillons, / Et de ton sang impur abreuver tes sil-lons. » En vérité, le « sang impur »



PRUSSE CONTRE RUSSIE

Remportée difficilement par les troupes de Frédéric II, la bataille de Zorndorf empêche, le 25 août 1758, la jonction des armées russe et autrichienne contre la Prusse. Par Carl Röchling. Huile sur toile, 1904.

AKG-IMAGES

L'ANNÉE OÙ TOUT A BASCULÉ

En 1755, la perspective d'une guerre en Amérique met en branle la diplomatie de Londres et de Versailles. George II, qui est aussi électeur de Hanovre, craint pour sa principauté allemande, menacée par Frédéric II de Prusse, alors allié de la France. Mais le 16 janvier 1756, la convention de Westminster assure la neutralité de

la Prusse ; le Hanovre est en sécurité. Au même moment se tiennent des négociations entre les deux vieilles ennemis, la France et l'Autriche. Louis XV pense qu'avec l'appui de l'Autriche, la paix sera assurée en Europe. Marie-Thérèse d'Autriche a pour sa part des arrière-pensées plus belliqueuses : l'alliance française lui permettrait de mener avec succès une guerre pour récupérer la Silésie, conquise par Frédéric II en 1740. Par

le traité de Versailles du 1^{er} mai 1756, la France devient l'alliée de l'Autriche et s'engage à la défendre en cas d'agression. Du côté britannique comme du côté français, ces grandes manœuvres diplomatiques ont pour but d'éviter l'embrasement de l'Europe. C'est compter sans Frédéric II, qui, se croyant menacé, attaque le 29 août 1756 la Saxe et la Bohême, et ouvre ainsi un second front à la guerre de Sept Ans.

coule déjà en abondance en Amérique. Le 9 juillet 1755, les troupes du général Braddock, fraîchement arrivées d'Angleterre, sont mises en pièces par les Amérindiens qui combattent aux côtés des Français.

En 1755, la Nouvelle-France (le Canada et la Louisiane) ne compte au mieux que 90 000 habitants ; les colonies britanniques sont quinze fois plus peuplées. Le gouverneur général de la Nouvelle-France, le marquis de Vaudreuil, est pleinement conscient de ce déséquilibre démographique. Sa solution ? Faire largement appel aux autochtones. Courageux, excellents connaisseurs du terrain et fins tireurs, ils sont capables de provoquer de lourds dégâts chez l'ennemi. Sous l'impulsion de Vaudreuil, la « petite guerre », faite d'actions violentes des Indiens contre les colons anglais, devient systématique. L'Amérique anglaise vit dans la terreur.

Jusqu'en 1757, les Français consolident leurs positions en Amérique. Le 14 août 1756, les soldats du marquis de Montcalm s'emparent de Fort Oswego, un point stratégique majeur



JEAN-MARC MANAÏ / RUE DES MUSEES

► LOUIS XV, ROI D'UN PAYS DÉFAIT

Quelques années après la défaite française, François-Hubert Drouais a peint le portrait d'un souverain mélancolique, à la tête d'un royaume où grandit la contestation. Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon.

sur le lac Ontario. Le 9 août 1757, ils prennent Fort William Henry et menacent la colonie de New York. Les succès français ne se limitent d'ailleurs pas au Nouveau Monde. Le 28 juin 1756, les troupes du maréchal de Richelieu conquièrent Minorque, île sous contrôle britannique depuis le début du siècle. En Angleterre, ces revers en cascade et leur corollaire, le mécontentement populaire, mènent au pouvoir William Pitt l'Ancien, l'avocat d'un peuple d'Amérique « trop longtemps insulté, trop longtemps négligé, trop longtemps oublié ». Le 27 juin 1757, Pitt entre au ministère. Il promet de renverser le cours des hostilités.

Victoire surprise de la Prusse

Commencée sous de bons auspices pour la France, la guerre de Sept Ans tourne alors au désastre. Le premier coup de semonce vient d'Allemagne. Alors que la guerre est d'abord restée confinée aux colonies, le renversement des alliances modifie brutalement la donne. Le 29 août

▼ L'IMPÉRATRICE MARIE-THÉRÈSE

Ce buste imposant de la souveraine autrichienne a été exécuté par Franz Xaver Messerschmidt vers 1760. Galerie du Belvédère, Vienne.



1756, s'attendant à une attaque imminente de l'Autriche, Frédéric II de Prusse envahit la Saxe et menace la Bohême. Son action entraîne la formation d'une puissante coalition rassemblant l'Autriche, la France, la Russie, la Suède et plusieurs principautés allemandes. En 1757, pris en tenaille par les coalisés, le roi de Prusse paraît sur le point de succomber. Mais soudain, par deux coups d'éclat, il pétrifie ses ennemis. Le 5 novembre 1757, à Rossbach, il inflige une cuisante défaite aux forces françaises du prince de Soubise. Un mois plus tard, Frédéric II écrase les Autrichiens à Leuthen. La guerre d'Allemagne, que les chancelleries croyaient courte, est appelée à durer jusqu'aux pourparlers de paix de 1762.

Devant honorer les clauses de son alliance avec l'Autriche, la France se trouve prise dans le bourbier germanique. Louis XV est contraint d'envoyer chaque année plus de 100 000 hommes combattre en Westphalie, sans résultats



▲ LA BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

Le 13 septembre 1759, après avoir remonté le Saint-Laurent et gravi la pente menant au champ de bataille, les Britanniques (en rouge) commandés par Wolfe vainquent les Français de Montcalm. La ville de Québec se rend le 17 septembre. Gravure de 1797. National Army Museum, Londres.

notables. Ce faisant, Versailles se détourne du conflit maritime et colonial. L'abbé de Bernis, qui occupe en 1758 le poste de secrétaire d'État aux Affaires étrangères, se montre pessimiste : « Si nous voulons suivre notre affaire de terre [la guerre d'Allemagne], il faut renoncer à celle de mer. »

L'Angleterre raisonne tout autrement. Tandis que Versailles néglige le conflit nord-américain, Pitt en fait sa priorité. Le ministre britannique limite sa participation à la guerre d'Allemagne à l'octroi de subsides à la Prusse et à l'envoi d'un petit détachement en Westphalie. Au sortir de la guerre de Sept Ans, Pitt résumera sa politique par une formule abrupte : « L'Amérique a été conquise en Allemagne. » Il n'a pas tort.

En 1758, Albion commence à récolter ses premiers lauriers. Le 26 juillet, au Canada, les forces du général Amherst s'emparent de la forteresse de Louisbourg, qui garde l'entrée du Saint-Laurent. Au même moment, la guerre s'étend aux Antilles, où les Britanniques prennent la Guadeloupe, et à l'Afrique, où ils

mettent la main sur l'île de Gorée, base française du trafic d'esclaves. En Inde, Robert Clive et ses hommes commencent au même moment à grignoter les conquêtes effectuées quelques années plus tôt par le gouverneur Dupleix.

Annus mirabilis pour les uns, *annus horribilis* pour les autres, 1759 est l'année où se joue le sort de l'Amérique. Privée de marine à la suite de la bataille des Cardinaux, la France n'est plus en état d'aider le Canada. L'étau britannique s'est resserré sur les possessions de Louis XV. Le 13 septembre, la bataille des Plaines d'Abraham ouvre aux Britanniques les portes de Québec. Un an plus tard, le 8 septembre 1760, la reddition de Montréal marque la fin des hostilités en Amérique du Nord.

L'humiliation du traité de Paris

La guerre se prolonge encore deux ans. Le duc de Choiseul, successeur de Bernis, joue en effet une dernière carte : l'entrée en guerre de l'Espagne aux côtés de la France. Mais le résultat n'est pas à la hauteur des espérances. Les derniers mois du conflit se révèlent



NATIONAL ARMY MUSEUM / COLLECTIF ORT



VUE DU PARC PROVINCIAL ALGONQUIN,
AU CANADA, DANS LA PROVINCE DE L'ONTARIO.

LE CANADA, CADEAU EMPOISONNÉ ?

Le duc de Choiseul a déclaré avoir joué « un bon tour » aux Britanniques en leur cédant le Canada. Car si ce territoire était resté français, il aurait servi à garder les colonies anglaises « dans une dépendance dont elles ne manqueront pas de s'affranchir le jour où le Canada sera cédé ». Choiseul se donne cependant un rôle qu'il ne pouvait tenir lors des négociations. C'est William Pitt l'Ancien, qui, dès 1761, a exigé la totalité du Canada. L'analyse n'en reste pas moins lucide : la présence française au nord de l'Amérique anglaise a contraint les colons à faire preuve de retenue envers Londres. Ainsi, en 1763, sont-ils fiers d'avoir contribué au triomphe de George III. Accepteront-ils pour autant de se soumettre aux ordres de la métropole ? La réponse ne tarde pas : en 1765, la révolte du *Stamp Act* (l'impopulaire loi sur le droit de timbre) ouvre l'acte I de la révolution d'Amérique.

catastrophiques pour la nouvelle puissance belligérante, les Britanniques s'emparant sans coup férir de La Havane et de Manille.

Le 10 février 1763, le traité de Paris règle la partie coloniale et maritime du conflit. La Nouvelle-France est rayée de la carte. Louis XV cède à George III la totalité du Canada. Il offre la Louisiane à l'Espagne en compensation de la Floride, passée aux mains des Britanniques. En Inde, la politique d'expansion lancée par Dupleix au début des années 1750 est réduite à néant, la France ne conservant que cinq comptoirs, dont Pondichéry et Chandernagor. L'avenir du sous-continent indien appartient désormais aux Britanniques. La France conserve certes ses précieuses îles sucrières des Antilles, mais ce lot de consolation ne doit pas faire illusion : les clauses du traité de Paris marquent une dégradation sensible de la France dans l'échelle des puissances. Elle qui entendait jusqu'ici rivaliser avec l'Angleterre sur les plans maritime et colonial se trouve réduite à son influence continentale.

Même dans ce domaine, la prépondérance française n'est plus assurée. Conclu le 15 février, le traité d'Hubertsbourg pacifie l'Allemagne sur la base du *statu quo ante bellum*. L'on aurait cependant tort de croire que l'Europe centrale et orientale retourne à la case de départ. La guerre de Sept Ans a vu s'affirmer le poids de la Maison d'Autriche, de la Prusse et de la Russie. Un nouvel ordre international s'est mis en place, incarné par une pentarchie (France, Grande-Bretagne, Autriche, Prusse, Russie) appelée à donner le ton à la diplomatie mondiale jusqu'en 1914.

« Nous ne sommes plus une nation faite pour la guerre », remarque, en 1762, un officier qui combat en Allemagne. Les défaites en cascade ont eu raison de l'optimisme initial, quand les Français fêtaient dans l'allégresse la conquête de l'île de Minorque. Dès la défaite de Rossbach, le ton monte contre le ministère et contre la marquise de Pompadour, accusée d'avoir placé des incapables à la tête de l'armée. Inévitablement, la colère

▼MONNAIE COLONIALE

Cette pièce d'argent à l'effigie de Louis XV a été frappée en 1754 au Canada, alors que la province était encore une colonie française.



UN CAMP INDIEN PRÈS
DES CHUTES DU NIAGARA,
VU PAR LE PEINTRE AMÉRICAIN
GEORGE CATLIN VERS 1847-1848.
NATIONAL GALLERY OF ART,
WASHINGTON.



LES RAISONS D'UN EFFONDREMENT

Outre la guerre d'Allemagne, qui a dispersé les forces de la France, et l'effort de guerre du ministre britannique William Pitt l'Ancien en faveur des colonies d'Amérique, l'effondrement français au Nouveau Monde est dû à trois causes principales. Les relations entre le gouverneur général de Vaudreuil et le marquis de Montcalm, qui commande les troupes françaises, sont exécrables. Montcalm reproche notamment à Vaudreuil le recours aux Indiens. En 1759, cette mésentente porte préjudice aux opérations militaires. Au même moment, sir William Johnson, un colon britannique de la province de New York, lance une offensive diplomatique auprès des tribus indiennes pour les détacher de l'alliance française. Dans les derniers mois de la guerre, les défections indiennes se multiplient. Mais, surtout, le sort de l'Amérique se joue sur mer. Le 19 août 1759, la flotte française de La Clue-Sabran est vaincue près de Lagos, au Portugal. Et le 20 novembre, l'escadre de l'amiral de Conflans subit le même sort aux rochers des Cardinaux, non loin de Belle-Île. Privée de la majeure partie de sa marine, la France est incapable d'envoyer des renforts au Canada. La chute de la Nouvelle-France est dès lors inéluctable.

rejaillit sur le roi. Le règne du Bien-Aimé a pris fin. S'impose la figure sinistre d'un Louis XV, roi fainéant et roi satyre, qui hantera les écrits polémiques de la fin du règne. Elle est déjà bien présente dans ces *Vers pour mettre au pied de la statue équestre de Louis XV*, écrits au plus fort des défaites : « Passant, arrête ici et considère / Ce grand incestueux, cet ivrogne adultère, / Qui fut pendant vingt ans valet d'un prêtre / Et qui mériterait aujourd'hui d'être / Non de l'Europe le potentat, / Mais de Frédéric le goujat. »

Nouvelles idées en marche

La parole frondeuse va parfois jusqu'à se teinter de républicanisme, comme chez Claude Guétard, un Parisien bien connu de la police pour ses paroles subversives : « De tout temps, les Princes n'ont travaillé qu'à satisfaire leurs ambitions et leurs intérêts et n'ont jamais cherché le bonheur de leurs peuples. Nous en voyons l'exemple aujourd'hui : notre Roi a-t-il cherché à faire notre bonheur dans cette guerre ? Non. » La France se lamente et



crie sa colère. Simultanément, le pays a soif de régénération. En 1756, un Havrais appelle ses compatriotes à combattre, d'une manière ou d'une autre, « la guerre injuste » que les Anglais font à la France : « Il y a des guerres où la nation ne prend intérêt que par la soumission pour son Prince. Celle-ci est d'une autre nature. » Ce que cet auteur propose n'est autre qu'une petite révolution : que les sujets passifs deviennent des citoyens actifs.

Les mots attestent de cette révolution en marche : « patrie », « patriote », « patriotisme », « citoyen », « nation », « national » envahissent les écrits du temps. En témoigne le poème, cité plus haut, vouant aux gémoines le « sang impur » de l'ennemi. Son titre constitue un résumé saisissant de la phraséologie patriotique : *Adresse à la nation anglaise. Poème patriotique par un citoyen sur la guerre présente*. Tout se passe comme si une *Marseillaise* en fragments voyait le jour sous la plume des poètes de l'époque. En 1762, Ponce Denis Écouchard Lebrun exhorte ses compatriotes à redoubler d'efforts contre l'Angleterre :

« Français, ressaisissez le char de la victoire ; / Aux armes, citoyens ! il faut tenter le sort. / Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire : / Le triomphe ou la mort. »

Lorsque Lebrun compose ces vers, les Français, toutes conditions confondues, offrent leur argent pour reconstruire la flotte de guerre anéantie par les Anglais. Ce sont 14 vaisseaux qui sont mis en chantier grâce à ces dons patriotiques. Leur nom claque comme un étendard des temps nouveaux. Jamais l'on avait vu des navires de guerre porter des noms comme *L'Utile* ou *Le Citoyen*. La guerre de Sept Ans, avec son cortège de désastres, a donc changé la France et les Français. En 1756, ces derniers se regardaient toujours sujets du roi. En 1763, ils se sont proclamés citoyens. ■

▲ PATRIOTISME ET RÉVOLUTION

Le texte de la *Marseillaise*, chantée par ces sans-culottes dans une gravure d'époque des frères Lesueur, est le résultat d'un lent murissement des idées patriotiques pendant les trente années qui précédèrent la Révolution. Musée Carnavalet, Paris.

Pour
en
savoir
plus

ESSAI
La Guerre de Sept Ans. 1756-1763
E. Dziembowski, Perrin, 2015.

UN CONFLIT À L'ÉCHELLE DE

Pour la première fois dans l'histoire, une guerre aux intérêts européens embrase présente les principales batailles de ce conflit atypique pour l'époque.

① BATAILLE DE LA MONONGAHELA (OU DE LA MAL-ENGUEULÉE)

Les Indiens, alliés des Français, mettent en pièces l'armée britannique du général Braddock. Les Français deviennent maîtres de la région de l'Ohio.

② BATAILLE DE FORT WILLIAM HENRY

La prise de ce fort marque l'apogée de la puissance française en Amérique. Le massacre des Britanniques par les Indiens a été immortalisé dans *Le Dernier des Mohicans*.

③ BATAILLE DES PLAINES D'ABRAHAM

Cette bataille d'une trentaine de minutes sous les murs de Québec se solde par la déroute totale des Français. Québec se rend aux Britanniques le 17 septembre.

1755 La Monongahela

1757 Fort William Henry

1759 Les Plaines d'Abraham

Territoire anglais

Territoire français

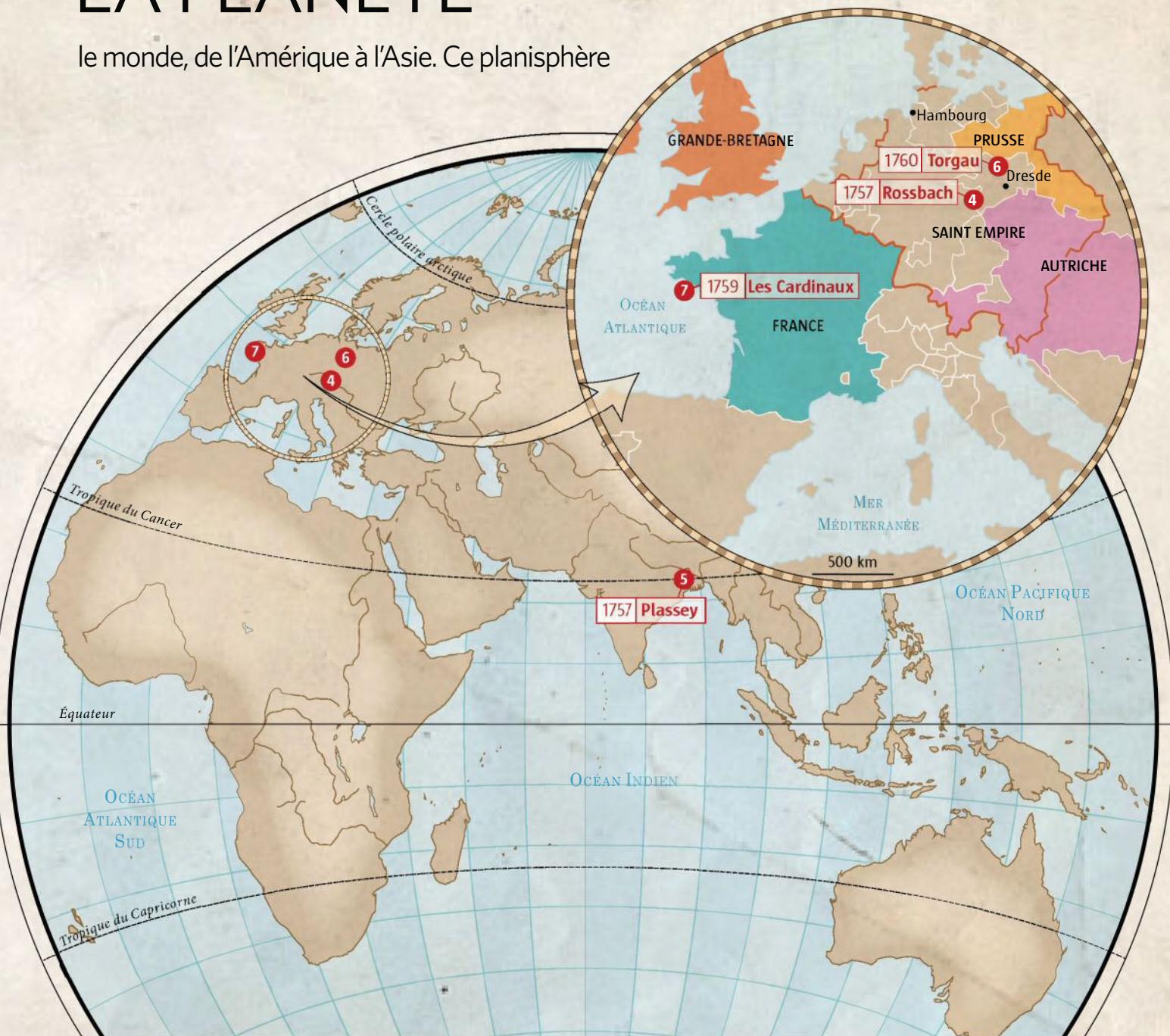
Frontière des États-Unis en 1783

Territoires perdus par la France après le traité de Paris



LA PLANÈTE

le monde, de l'Amérique à l'Asie. Ce planisphère



④ BATAILLE DE ROSSBACH

La victoire de Frédéric II sur l'armée du prince de Soubise confirme la montée en puissance de la Prusse. La guerre d'Allemagne, que l'on croyait courte, est appelée à durer.

⑤ BATAILLE DE PLASSEY

Cette victoire de Robert Clive sur le nabab du Bengale, Siraj ud-Daula, assure aux Britanniques le contrôle du Bengale. C'est le début de l'expansion britannique en Inde.

⑥ BATAILLE DE TORGAU

Cette bataille acharnée est l'une des plus meurtrières du siècle : Frédéric II y vainc les Autrichiens de Daun au prix de la mort de 24 000 hommes, soit la moitié de ses forces militaires.

⑦ BATAILLE DES CARDINAUX

La flotte de l'amiral de Conflans est mise en déroute au large de Quiberon par l'escadre britannique de l'amiral Hawke. Ce désastre sonne le glas de la puissance navale française.



TYRANS D'ATHÈNES

LES PREMIERS DÉMAGOGUES

Avant de devenir la démocratie que l'on connaît, la cité d'Athènes connut au VI^e siècle av. J.-C. la tyrannie des Pisistratides, qui, contre toute attente, favorisèrent le peuple face aux élites.

AURÉLIE DAMET

MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE GRECQUE, PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

« Pisistrate ayant pris le pouvoir, il gouverna plutôt en bon citoyen qu'en tyran. » Présenté ainsi par Aristote, le premier tyran d'Athènes s'éloigne de la tradition classique qui a façonné une image particulièrement négative de cette forme de pouvoir personnel qu'est la tyrannie. À côté d'un Périandre de Corinthe nécrophile et assassin, les Pisistratides, soit Pisistrate et ses fils, Hippocrate et Hippias, ont singulièrement marqué la cité d'Athènes au VI^e siècle av. J.-C. et laissé un souvenir nuancé de leur règne. Si la tyrannie est bien devenue un régime honni par la démocratie nouvelle du V^e siècle av. J.-C., l'œuvre des Pisistratides a bénéficié d'une certaine reconnaissance. Cependant, pour en reconstituer la teneur, il faut faire confiance à des auteurs bien postérieurs, tels Hérodote, Thucydide et l'école d'Aristote.



LE TEMPLE D'HÉPHAÏSTOS

Près d'un siècle après la mort de Pisistrate, ce temple est édifié sur l'Agora d'Athènes, là où le tyran a obtenu pour la première fois l'appui du peuple.

GEORGE KAVALLERAKIS / AGE FOTOSTOCK

LA CHOUETTE DE PISISTRATE

La prospérité d'Athènes sous le tyran se manifeste par la frappe des premières drachmes à la chouette, symbole d'Athènes (page de gauche).

ORONZO / ALBUM

Un tyran trois fois au pouvoir

594 av. J.-C.

Solon, l'un des Sept Sages de la Grèce, gouverne Athènes et établit des lois réduisant le pouvoir de l'aristocratie terrienne de la ville.

561 av. J.-C.

Pisistrate, parent de Solon, instaure une tyrannie soutenue par la plèbe et opposée à l'aristocratie et les grands marchands.

556 av. J.-C.

L'union des factions opposées au régime de Pisistrate permet la première expulsion du tyran, qui prépare son retour à Athènes.

550 av. J.-C.

L'alliance matrimoniale avec le clan des Alcméonides permet à Pisistrate de reprendre le pouvoir, mais il est de nouveau expulsé en 549 av. J.-C.

539 av. J.-C.

Pisistrate revient à Athènes grâce aux armes et à l'appui de nombreux Athéniens. Son fils Hipparque lui succède à sa mort en 527 av. J.-C.

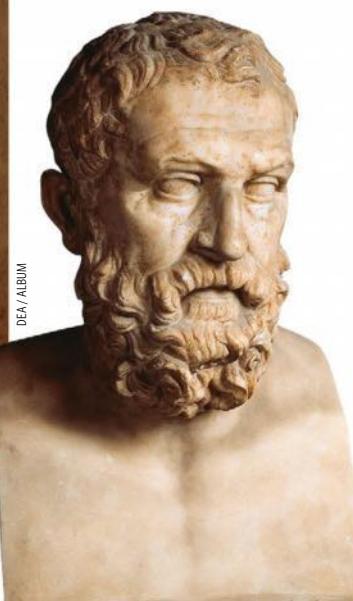
514 av. J.-C.

Deux nobles, Harmodios et Aristogiton, assassinent Hipparque. Son frère Hippias maintient le pouvoir et affirme son autorité.

510 av. J.-C.

Hippias est expulsé d'Athènes. En 490 av. J.-C., il participe au débarquement perse à Marathon, mais il meurt lors de la bataille contre les Grecs.

DEA / ALBUM



▲ L'ACROPOLE D'ATHÈNES

La procession des grandes Panathénées, une fête instaurée par Pisistrate, passait par l'ancien temple d'Athéna, détruit par les Perses en 480 av. J.-C.



Trois tentatives ont été nécessaires pour que Pisistrate impose définitivement sa tyrannie entre 560 et 527 av. J.-C. Après les réformes du législateur Solon, archonte (magistrat) en 594-593 av. J.-C., les Athéniens sont désormais protégés de l'esclavage pour dettes, qui menaçait les paysans appauvris de l'Attique. Mais, très vite, les tensions politiques resurgissent, déchirant les grandes familles aristocratiques en quête de la magistrature suprême, l'archontat. Signes de ces temps troublés, certaines années sont sans archonte : c'est l'« anarchie ». Face à deux compétiteurs de renom, Lycurgue et Mégaclès, Pisistrate apparaît alors comme le troisième homme, soutien du petit peuple face aux ambitions des *aristoi*, « les meilleurs ». Stéréotype du tyran « démagogue », Pisistrate tente une première prise de pouvoir qui se solde par un exil de dix ans, selon Aristote.

Un premier retour, mis en scène avec la complicité d'un Mégaclès opportuniste qui lui offre sa fille en mariage, lui permet de se présenter aux Athéniens sous des atours héroïques : accompagné d'une jeune femme

SOLON. BUSTE EN MARBRE, IV^e SIÈCLE AV. J.-C.
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL, NAPLES.



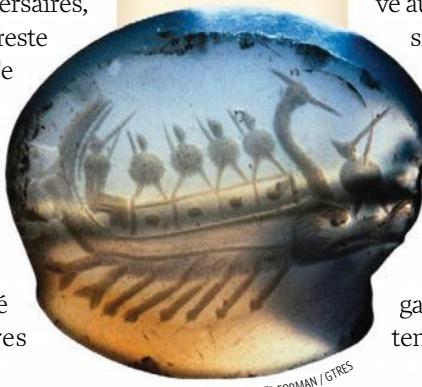
MICHELE FALZONE / AWL IMAGES

déguisée en Athéna guerrière et montée sur un char, Pisistrate est le nouvel Héraclès grimant les cimes de l'Olympe. Ce deuxième règne, peut-être de six ans, tourne vite court. Mégaclès lui retire son soutien, excédé par le désintérêt du tyran pour sa fille : déjà père de deux fils, il est possible qu'il n'ait pas voulu diviser leur héritage. Plus globalement, afin d'asseoir son autorité, Pisistrate a pu vouloir rogner les priviléges des grandes familles et a cristallisé contre lui une opposition assez forte pour l'obliger de nouveau à quitter Athènes. Ce n'est qu'après avoir rassemblé des troupes sur l'île d'Eubée et remporté une victoire contre ses adversaires, près du temple d'Athéna Pallénis, qu'il reste tyran jusqu'à sa mort, en 527 av. J.-C. Ce sont ensuite ses deux fils, Hipparche et Hippias, qui reprennent le flambeau jusqu'en 510 av. J.-C.

Si les Pisistratides bénéficient d'une assez bonne réputation dans les sources classiques, c'est notamment parce qu'ils n'ont pas éliminé systématiquement leurs adversaires

PIUSSANCE EN DEVENIR

La tyrannie marque les prémisses du rayonnement de la ville à l'époque de Périclès, au siècle suivant. Ci-dessous, un sceau orné d'une trière grecque. v^e siècle av. J.-C. British Museum, Londres.



politiques, comme les familles prestigieuses des Alcméonides ou des Philaïdes. On sait que ces dernières, entre deux exils, ont eu accès à l'archontat, signe d'une cohabitation relative. Grâce à sa richesse tirée des mines d'or et d'argent du mont Pangée et de la colonisation de la région de Rhaikélos, en Macédoine, Pisistrate a pu aussi financer une armée personnelle, utile face à des rebelles potentiels. Hérodote rappelle aussi qu'il n'a pas touché aux institutions de Solon, tels le conseil aristocratique de l'Aréopage, le conseil des Quatre-Cents, l'archontat et l'assemblée. Mais, en tant que tyran arrivé au pouvoir illégalement et par la force, Pisistrate s'écarte bien de l'autre modèle de gouvernance en solo qu'est la monarchie, acquise légitimement par héritéité et en général entérinée par le peuple. Il est acquis que ce dernier a bénéficié des largesses financières du tyran. D'après Aristote, « il avançait de l'argent aux pauvres pour leurs travaux, si bien qu'ils gagnaient leur vie en cultivant la terre ». Le temps des Pisistratides est ainsi marqué du



UNE PROPAGANDE PAR LA CULTURE

HOMÈRE SUR MESURE

Une tradition antique attribue aux Pisistratides la mise par écrit et la réorganisation des œuvres homériques. Ainsi, pour Cicéron, Pisistrate fut le premier à « disposer dans l'ordre que nous avons les livres d'Homère [...] auparavant en désordre ». Dans son dialogue *Hipparque*, Platon précise déjà que le fils de Pisistrate « a introduit à

Athènes les poèmes homériques et a forcé les rhapsodes lors des Panathénées à les réciter de manière continue ». Le rapport des Pisistratides à l'épopée homérique ne relève pas que du travail d'édition, mais aussi de la propagande politique : Hérodote rapporte que les tyrans prétendaient descendre de Nestor, le souverain sage et vertueux et l'un des héros principaux de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, et que c'est du fils de ce roi, nommé Pisistrate, que le premier tyran

tirait son nom. Des hellénistes contemporains ont analysé la mise en scène du retour de Pisistrate, accompagné d'Athéna juchée sur le même char, comme un jeu d'échos homériques : protectrice des héros, Athéna prend la place du cocher de Diomède dans *L'Iliade*, afin de lui permettre de triompher d'Arès. Dans *L'Odyssée*, le jeune Pisistrate offre un sacrifice remarqué à la déesse puis, sur ses conseils, escorte Télémaque, à la recherche d'Ulysse.

sceau de la prospérité ; signes tangibles de cet « âge d'or » économique, les premières pièces à l'effigie de l'animal d'Athéna, la chouette, sont frappées à cette époque. La céramique attique à figures noires connaît un essor inédit : le Céramique, quartier des potiers situé dans le nord d'Athènes, produit à l'exportation des milliers de vases. Selon l'helléniste Thomas B. L. Webster, 200 peintres et 50 potiers travaillent dans les ateliers à la fin du VI^e siècle av. J.-C. La politique internationale de Pisistrate permet enfin de nouer des rapports privilégiés avec des régions qui seront, un siècle plus tard, des bases de l'Empire athénien. Pisistrate soutient ainsi la tyrannie de son ami Lygdamis sur l'île égéenne de Naxos ; il s'empare de Sigée, ville de l'Hellespont sur la « route du blé », et favorise les aventures de l'aristocrate Miltiade en Chersonèse de Thrace.

Des fontaines pour toute la cité

Pisistrate et ses fils remodèlent aussi les contours de la ville d'Athènes. Malgré le « vent hypercritique » — expression de l'archéologue



THÉÂTRE DE DIONYSOS

En 543 av. J.-C., Pisistrate institue les premiers concours dramatiques en l'honneur de Dionysos, le dieu préféré du peuple.



MICHELE FAZZONE / AWL IMAGES

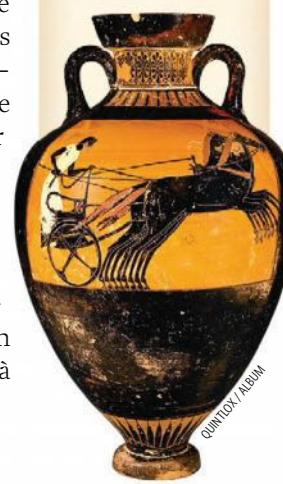
LOOK AND LEARN / BRIDGEMAN / ACI

Roland Étienne – qui souffle sur les réalisations des tyrans d'Athènes, trois domaines ont été assurément touchés par leurs initiatives. Tout d'abord est mis en place un nouveau système d'adduction d'eau, avec sa « fontaine aux neuf bouches », l'*ennea krounos* de l'Agora, et son réseau de canalisations en terre cuite qui draine les eaux du mont Hymette. Ce faisant, Pisistrate suit la tradition édilitaire des tyrans, comme à Mégare avec la fontaine de Théagène, ou à Samos avec l'aqueduc souterrain d'Eupalinos édifié sous la tyrannie de Polycrate.

Ensuite, les tyrans remodèlent le lien entre ville et campagne : désormais, un autel des 12 dieux, sur l'Agora, sert de point de référence pour exprimer les distances entre le centre urbain et les bourgades rurales. Sur les routes attiques sont dressés des piliers dits *hermaïques*, arborant une tête d'Hermès et un *phallos* en érection, et dispensant au voyageur des informations topographiques agrémentées de maximes à portée moralisante. Platon, dans son dialogue *Hippocrate*, en livre deux exemples, destinés, selon Socrate, à

LE PRIX DE LA VICTOIRE

Les vainqueurs des jeux des grandes Panathénées recevaient comme récompense des amphores dites « panathénaïques », comme celle ci-dessous, qui étaient remplies d'huile d'olive.



QUINNOX / ALBUM

« faire l'éducation des campagnards » : « marche dans des sentiments de justice » et « ne trompe pas ton ami ». Enfin, les Pisistratides sont à l'origine de plusieurs édifices religieux, un programme de construction valorisant surtout Zeus et Athéna. Signe de la compétition culturelle entre tyrans, l'immense chantier inachevé du temple de Zeus Olympien est lancé sur l'Agora par Hippias.

Mais, dès le règne de Pisistrate, c'est l'Acropole qui connaît un remodelage. Après la création de la fête des grandes Panathénées en 566 av. J.-C., Athéna est honorée dans deux nouveaux édifices richement sculptés, mais à l'emplacement aujourd'hui incertain. Dans l'*« ancien temple »*, la statue en bois d'Athéna, le *xoanon*, reçoit tous les quatre ans une nouvelle tunique lors des Panathénées, à l'issue d'une somptueuse procession traversant la cité par la Voie sacrée. Pisistrate est d'ailleurs à l'origine de l'organisation des concours « panathénaïques », en hommage à Athéna. L'Acropole se couvre d'offrandes et de statues, comme ces *korai*, innovations sculpturales de l'époque



HIPPIAS, DERNIER TYRAN D'ATHÈNES

L'AMI DES PERSES

La tyrannie athénienne ne prend pas fin avec l'assassinat d'Hipparque. Elle s'achève quatre ans plus tard, lorsque le clan des Alcméonides, opposé à Hippias, le frère d'Hipparque, obtient le soutien de Sparte. En 510 av. J.-C., après l'échec d'une expédition maritime, les Spartiates envahissent l'Attique par la terre. Le siège de l'Acropole

aurait échoué si la Fortune ne leur avait pas souri : alors qu'Hippias tente de faire sortir sa famille d'Athènes, cette dernière est interceptée. Le tyran n'a pas d'autre choix que de quitter le pouvoir en abandonnant la ville. Il se réfugie à la cour du roi de Perse, qui, désireux de conquérir la Grèce, déclenche la

première guerre médique. Le débarquement des Perses en 490 av. J.-C. à Marathon, où Pisistrate avait pris le pouvoir un demi-siècle plus tôt, n'a rien d'un hasard. Les Athéniens affrontent, lors de la fameuse bataille, les armées d'un souverain bien plus terrible que les Pisistratides, mais ils sortent vainqueur du combat. Le vieux tyran Hippias, l'un des premiers à tomber, est compté parmi les pertes perses.



HOPLITE, COMBATTANT DE L'INFANERIE LOURDE GRECQUE.

ALBUM

archaïque représentant des jeunes filles vêtues d'une tunique. La cour des tyrans, surtout celle d'Hipparque, est fréquentée par moult musiciens, poètes, architectes et sculpteurs. C'est encore sous les tyrans qu'éclôt l'une des plus belles inventions athénienes, en l'honneur de Dionysos : la tragédie. D'Edipe à Créon, le tyran devient un personnage clé des scénarios dramaturgiques : odieux avec les siens et bientôt seul à en mourir, c'est ainsi que la tradition du siècle suivant dépeint celui qui gouverne sans n'écouter plus personne. Est-ce ainsi que finirent les Pisistratides ?

Tyrannicide en pleine procession

Au mois de juillet 514 av. J.-C., deux amants du nom d'Harmodios et Aristogiton assassinent Hipparque lors des Panathénées. Selon Hérodote, le matin de sa mort, le tyran voit en songe un homme qui l'interpelle ainsi : « Endure, lion, d'un cœur endurant, les maux inendurables qui te frappent ; il n'est pas un homme qui, commettant l'injustice, échappe au châtiment. » En refusant d'écouter les



TEMPLE DE ZEUS OLYMPIEN

Pisistrate lance les travaux de cet édifice, interrompus par l'expulsion d'Hippias. Sa construction ne sera achevée que par l'intervention de l'empereur Hadrien, vers 131 apr. J.-C.



PRISMA / ALBUM

interprètes l'avertissant du danger, Hipparque fait montre d'un orgueil coupable, défaut traditionnel des tyrans fantasmés de l'âge classique. Il succombe alors sous les coups des deux « tyrannoctones », vite maîtrisés et mis à mort. Thucydide relaie une autre version du meurtre d'Hipparque : Harmodios et Aristogiton auraient été mus moins par la volonté de libérer Athènes du joug tyramlique que par une histoire de cœur contrariée. Harmodios aurait décliné les avances d'Hipparque qui, furieux d'avoir été éconduit, aurait humilié sa soeur lors d'une procession religieuse. Par vengeance, Aristogiton et Harmodios décident d'en finir avec le tyran. Pour l'historien athénien, cet assassinat n'est pas un acte héroïque : l'épisode est une impiété en pleine fête qui a conduit Hippias, frère du tyran assassiné, à durcir la tyrannie. Il faut en effet attendre 510 av. J.-C. pour que les Spartiates prêtent main-forte aux aristocrates athéniens décidés à chasser le dernier tyran. Hippias trouve alors refuge auprès du Grand Roi Darius I^{er}, qu'il conseille lors des guerres médiques opposant Grecs et Perses.

Après l'exil d'Hippias, les luttes entre factions aristocratiques reprennent. Mais, cette fois-ci, l'homme qui met fin à ces dissensions en 507 av. J.-C., un certain Clisthène, jette les bases d'un nouveau régime, la démocratie. Pour la protéger du retour de la tyrannie, devenue un épouvantail politique, le recours à l'ostracisme permet aux Athéniens de bannir pour dix ans tout citoyen aux ambitions politiques démesurées. Si Thucydide présente la fin d'Hipparque à travers un prisme critique un peu réactionnaire, il est avéré qu'Harmodios et Aristogiton ont été honorés par l'Athènes classique. Une statue à leur effigie, œuvre d'Antenor, se dressait sur l'Agora, et les citoyens chantaient leur exploit dans les banquets par des vers écrits à cet effet. En tuant le tyran, les deux amants sont devenus des héros sacrés de la démocratie. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Les Tyrannicides d'Athènes. Vie et mort de deux statues
V. Azoulay, Seuil, 2014.
La Tyrannie dans la Grèce antique
C. Mossé, PUF, 2004.

LA TYRANIE, PHÉNOMÈNE GREC

Le terme « tyran », d'origine lydienne, ne possédait pas dans le monde grec la connotation négative qu'il revêt unanimement aujourd'hui. Le *tyrannos* prend le pouvoir par la violence et apparaît dans les cités archaïques comme une solution à la crise sociale, une alternative aux grands législateurs (Solon d'Athènes, Lycurgue de Sparte). Les tyrans eux-mêmes ne se nommaient pas ainsi, et c'est avec la tragédie attique et Platon que le terme commence à induire arbitraire, démesure et cruauté.



Dans toute la Grèce antique. La tyrannie est un phénomène politique qui a touché tout le monde grec, de l'Ionie (la côte de l'Asie Mineure) jusqu'à la Grande Grèce (les colonies d'Italie méridionale et de Sicile). Souvent, les tyrans transmettaient leur pouvoir à leurs descendants, comme Pisistrate d'Athènes. Dans les îles égéennes et en Asie Mineure, les tyrannies ont été discréditées lorsque leurs chefs ont appelé à l'aide le despotique Empire perse pour rester au pouvoir.

PÉRIANDRE DE CORINTHE

① **VERS 627 AV. J.-C., IL HÉRITE DU POUVOIR** de son père **Cypsélos**, qui l'avait lui-même arraché aux Bacchiades, l'oligarchie locale. Selon Hérodote, Périandre gouverne de façon plus indulgente que Cypsélos, jusqu'au jour où il envoie un messager à la cour d'un autre tyran, Thrasybulle de Milet, pour lui demander comment il arrive à diriger sa ville si fermement. En guise de réponse, Thrasybulle conduit l'ambassadeur vers un champ de blé et se met à **arracher les épis** qui dépassent.

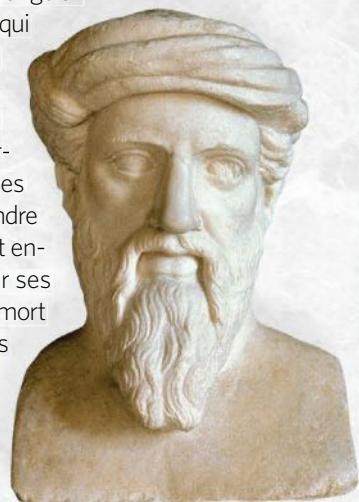


Périandre comprend le message : il doit se débarrasser des citoyens les plus éminents. Cependant, la réputation sanguinaire de Périandre n'est pas étrangère à la rancune de la noblesse locale, à laquelle il s'est opposé. Il fait de Corinthe un **grand centre de commerce**, dont les revenus lui permettent de soutenir les arts et les lettres.

PÉRIANDRE LE CORINTHIEN, FILS DE CYPSELLOS.
BUSTE ROMAIN EN MARBRE, COPIE D'UN ORIGINAL GREC
DU IV^e SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE PIO-CLEMENTINO, ROME.
ORONZOZ / ALBUM

POLYCRATE DE SAMOS

② **IL PREND LE POUVOIR VERS 535 AV. J.-C.**, lors d'une fête en l'honneur d'Héra, au cours de laquelle les citoyens de Samos déposent leurs armes au pied de la déesse. Avec ses frères et des conspirateurs, il profite de ce moment pour en finir avec ses adversaires et occuper la ville. Plus tard, il se défait de ses frères et gouverne seul. Il consolide le pouvoir naval de Samos avec une flotte qui, au passage, **pratique la piraterie**. Allié à l'Égypte, il change ensuite d'allégeance pour la Perse, qui occupe le pays du Nil. Il connaît toutefois une fin déshonorante : le satrape (gouverneur perse) de Sardes l'attire dans son territoire et le crucifie. Comme les Pisistratides à Athènes ou Périandre à Corinthe, il **défend les arts** et engage comme précepteur pour ses fils le poète Anacréon (qui, à la mort de Polycrate, s'installe à Athènes sous la protection d'Hipparque).



PYTHAGORE, NÉ À SAMOS, QUITTE L'ÎLE LORS DE L'ARRIVÉE AU POUVOIR DE POLYCRATE.
BUSTE ROMAIN, COPIE D'UN ORIGINAL GREC.
BRIDGEMAN / ACI

HARMODIOS ET ARISTOGITON.
LES SCULPTURES ORIGINALES,
ŒUVRES D'ANTÉNOR, ÉTAIENT EN
BRONZE. CES COPIES ROMAINES
EN MARBRE DATENT DU II^e SIÈCLE
AV. J.-C. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE
NATIONAL, NAPLES.

L'HOMMAGE D'ATHÈNES AUX TYRANNOCTONES

La figuration honorifique des tyrannoctones, les « tueurs de tyran », reprend les règles iconographiques de l'homosexualité grec. L'aîné, Aristogiton, porte la barbe de l'amant d'âge mûr, l'éaste ; son manteau de citoyen lui protège le bras.

Le plus jeune, Harmodios, arbore la nudité de l'éphèbe et un visage imberbe : c'est l'éromène. Les Athéniens entretiennent aussi le souvenir des tyrannoctones par des honneurs pour leurs descendants, comme le privilège de proétrie (les meilleures places au spectacle) et de sitésis (la nourriture offerte par la cité). Il est par ailleurs interdit d'insulter la mémoire des tyrannoctones, sous peine de poursuites.

GÉLON DE SYRACUSE

③ **LA TYRANIE** est un phénomène répandu en Italie du Sud et en Sicile. Syracuse est la ville où les **tyrans les plus connus**, Gélon et Hiéron, ont exercé leur pouvoir, entre 480 et 460 av. J.-C. Gélon n'a pas hésité à détruire des villes rebelles, comme Camarine ou Mégare, déportant les populations à Syracuse ou les réduisant en esclavage. Mais c'est l'expansion de Carthage qui conforte son pouvoir : allié de Théron, tyran d'Agrigente, il remporte en 480 av. J.-C. la célèbre **victoire d'Himère** sur les Carthaginois, qui fait de lui le personnage le plus puissant de Sicile. Son frère Hiéron s'empare d'Agrigente et gouverne toute la Sicile, où il attire des poètes aussi célèbres que Bacchylide, Pindare et Eschyle.

QUAND LES PERSES mettent à sac Athènes en 480 av. J.-C., ils emportent les statues originales des tyrannoctones, qui sont alors remplacées par des copies. Lors de sa conquête de la Perse, Alexandre le Grand récupérera les sculptures et les rendra à Athènes. Ainsi, sur l'Agora, les deux groupes des tyrannoctones étaient exposés.

SATYRE. ANTÉFIXE EN TERRE Cuite PROVENANT DE GELA, VILLE SICILIENNE où EST NÉ GÉLON.
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE RÉGIONAL, GELA.
DEA / ALBUM

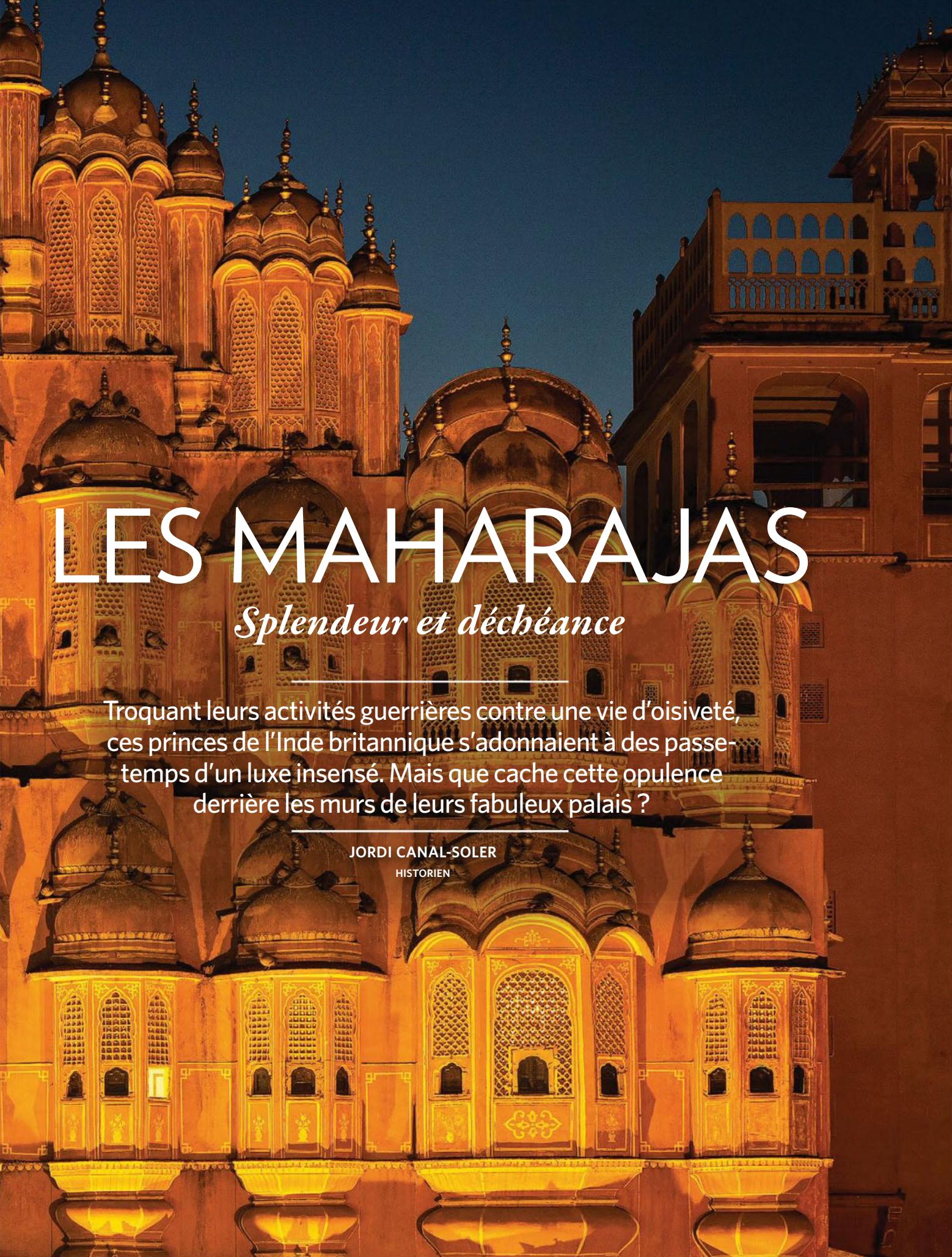


LE PALAIS DES VENTS

Le Hawa Mahal, un palais construit en 1799 par le maharaja Sawai Pratap Singh, se dresse dans le centre de Jaipur. Jaipur était une principauté rajpute gouvernée par les Kachwahas jusqu'en 1949, en accord avec les Britanniques.

VITTORIO SCIOSIA / FOTOTECA 9x12





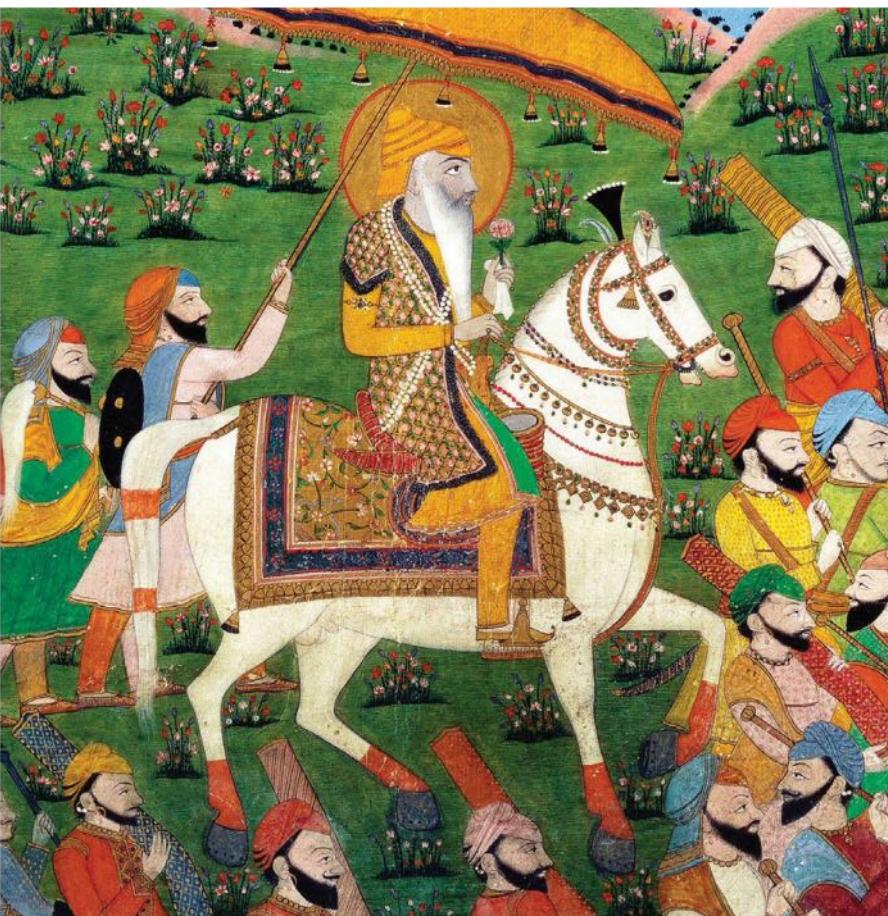
LES MAHARAJAS

Splendeur et déchéance

Troquant leurs activités guerrières contre une vie d'oisiveté, ces princes de l'Inde britannique s'adonnaient à des passe-temps d'un luxe insensé. Mais que cache cette opulence derrière les murs de leurs fabuleux palais ?

JORDI CANAL-SOLER

HISTORIEN



VANDA IMAGES / PHOTOISA

▲ LE LION DU PENDJAB

C'est ainsi qu'était surnommé Ranjit Singh, fondateur de l'Empire sikh du Pendjab, représenté sur cette miniature. *Victoria and Albert Museum, Londres.*

En 1858, après avoir réprimé dans le sang la Grande Rébellion indienne, les autorités britanniques proclament le Raj britannique, l'Empire britannique des Indes, qui constitue l'aboutissement de la colonisation de cette région d'Asie lancée par l'Angleterre dès la fin du XVIII^e siècle. Jusqu'à cette date, cette domination s'exerçait par le biais d'une entreprise privée, la Compagnie britannique des Indes orientales. Mais la révolte des cipayes, qui éclata en 1857, poussa les autorités de Londres à administrer directement une grande partie du pays. Sous ce nouveau commandement, à côté du territoire

contrôlé par le vice-roi anglais et ses fonctionnaires, coexistaient 565 États princiers jouissant d'une grande autonomie.

Ces États étaient répartis en trois catégories. La première comprenait 118 *salute states*, les « États ayant droit aux salves », ainsi nommés parce que leurs gouverneurs – maharajas, rajas ou nababs – avaient le droit d'être reçus par une salve de 21 coups de canons quand ils arrivaient à Delhi. Venaient ensuite 117 *non-salute states*, qui, eux, ne bénéficiaient pas de salves et dont la compétence juridique était limitée. Le reste était constitué d'États sans juridiction, dirigés par des *talukdars*, *thanedars*, *thakurs* et

1600

1757

CHRONOLOGIE	ÉVÉNEMENT	COMMENTAIRE
PRINCES FANTOCHES MAIS PRIVILÉGIÉS	Constitution à Londres de la Compagnie britannique des Indes orientales, une entreprise qui établit des comptoirs marchands en Inde.	Après leur victoire sur le nabab Siraj ud-Daula à la bataille de Plassey, les Anglais conquièrent le Bengale et entamèrent leur expansion territoriale en Inde.

CHRONOLOGIE

PRINCES FANTOCHES MAIS PRIVILÉGIÉS

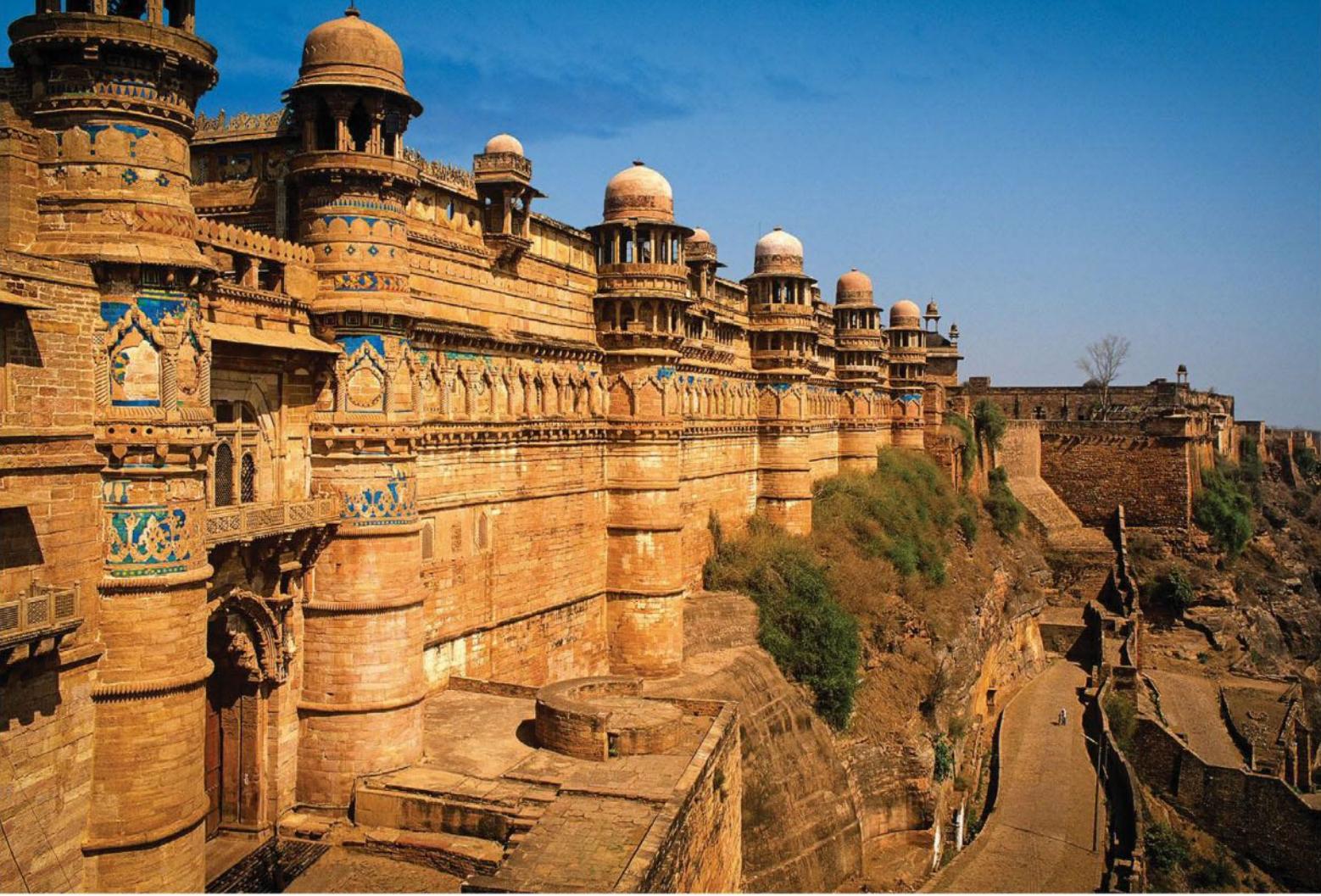
Constitution à Londres de la Compagnie britannique des Indes orientales, une entreprise qui établit des comptoirs marchands en Inde.

Après leur victoire sur le nabab Siraj ud-Daula à la bataille de Plassey, les Anglais conquièrent le Bengale et entamèrent leur expansion territoriale en Inde.

TIGRE ATTAQUANT UN SOLDAT BRITANNIQUE.
1790. VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES.

COMMENT L'INDE DEVINT ANGLAISE

ES ANGLAIS s'implantent en Inde à partir de 1600, avec le soutien de la Compagnie britannique des Indes orientales, une association de marchands à caractère privé. Le pays est alors gouverné par les Moghols, une dynastie d'origine perse qui décline rapidement à la fin du XVII^e siècle. La Compagnie en profite pour signer avec les grands États princiers des accords d'ordre commercial, auxquels s'ajoutera ensuite une dimension militaire, la Compagnie ayant créé son armée personnelle. La plupart des princes indiens font allégeance à la Compagnie ou fondent leurs propres États indépendants. L'un de ces princes, Ranjit Singh, un chef local sikh, se proclame maharaja du Pendjab en 1801. Mais, en 1849, les Britanniques divisent son royaume en plusieurs États princiers qu'ils confient à de nouveaux maharajas.



AMAR GROVER / AWL IMAGES

jagirdars, propriétaires ayant simplement hérités de leurs terres. Seuls les maharajas bénéficiaient d'une juridiction pleine et entière dans leurs États, ce qui ne signifiait pas pour autant qu'ils étaient indépendants, car le gouvernement britannique assurait l'entretien de l'armée et les relations avec les pays voisins. Le Raj britannique garantissait une source de revenus aux maharajas loyaux et savait les flatter en leur octroyant titres et honneurs. Les Britanniques encourageaient par ailleurs les maharajas à s'angliciser. Ils firent ainsi construire une université pour les princes indiens, le Rajkumar College de Rajkot, afin que ceux-ci

reçoivent dès leur plus jeune âge une éducation anglaise élitaire. Le devoir ancestral de protection dû au peuple – un lien sacré entre dirigeants et dirigés nommé *raja-praja* – désormais relégué aux oubliettes, la plupart des maharajas n'avaient plus d'autre occupation que de profiter de leurs richesses en menant une vie oisive et dissolue.

La *Pax Britannica* leur interdisant de s'adonner à leur activité coutumiére, à savoir se livrer bataille, beaucoup quittèrent leurs simples résidences urbaines ou leurs rustiques forteresses de campagne pour s'installer dans l'opulence des somptueux palais construits

▲ PALAIS DE GWALIOR

Cet imposant palais-forteresse du xv^e siècle appartenait aux Sindhia, une dynastie de maharajas qui régnerent sur Gwalior jusqu'en 1948.



1857

La **révolte des cipayes**, ou Grande Rébellion, dans le nord et le centre de l'Inde est violemment réprimée. L'Angleterre proclame en 1858 l'Empire britannique des Indes, ou Raj britannique.

1877

La reine Victoria est proclamée **impératrice** des Indes. La plupart des maharajas indiens participent au grand rassemblement organisé à Delhi pour célébrer l'événement, présidé par le vice-roi.

1947

L'**indépendance** de l'Inde et du Pakistan met fin aux prérogatives des maharajas, mais ni à leurs titres ni à leurs possessions.

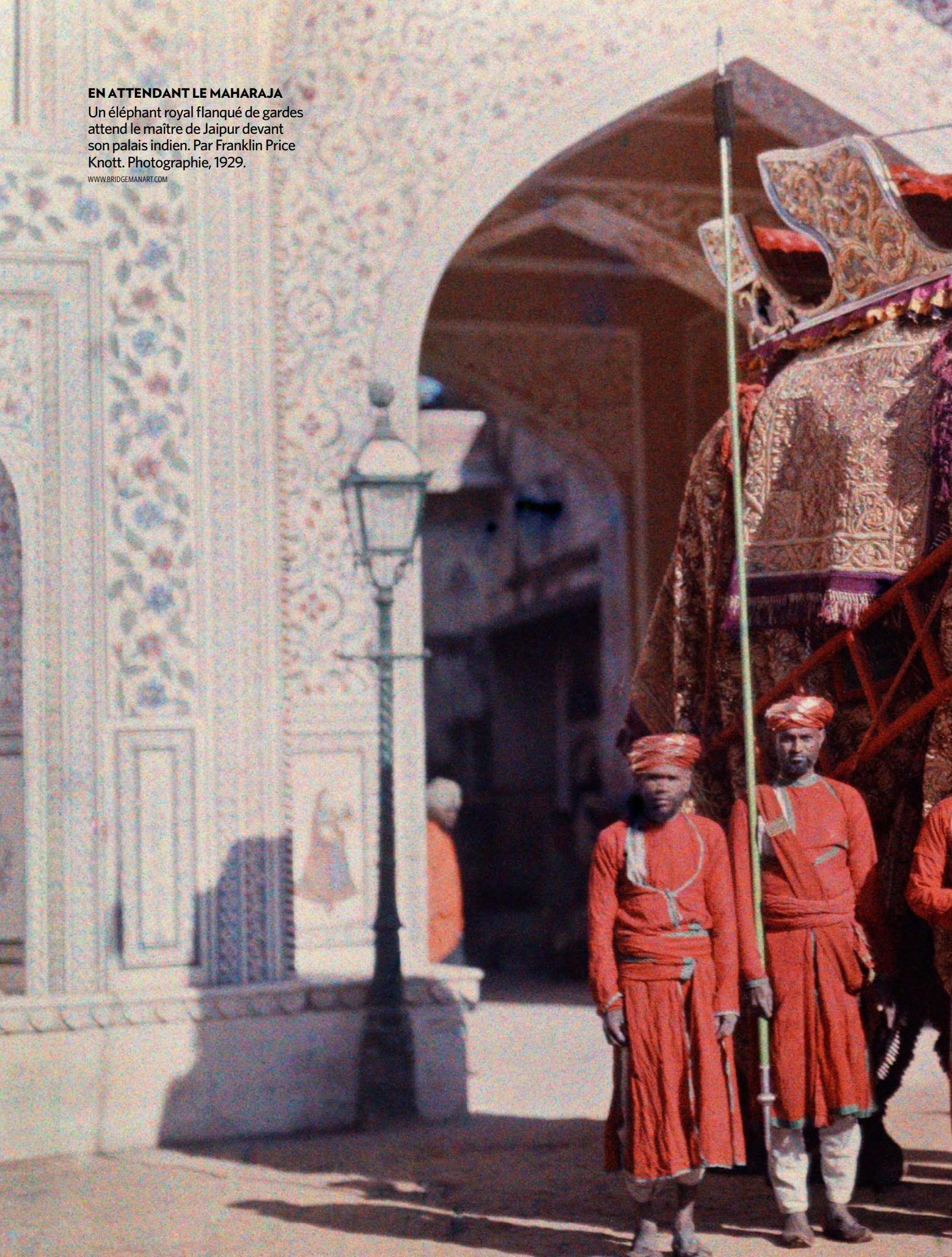
MÉDAILLE À L'EFFIGIE DU MAHARAJA RANJIT SINGH.
VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES.

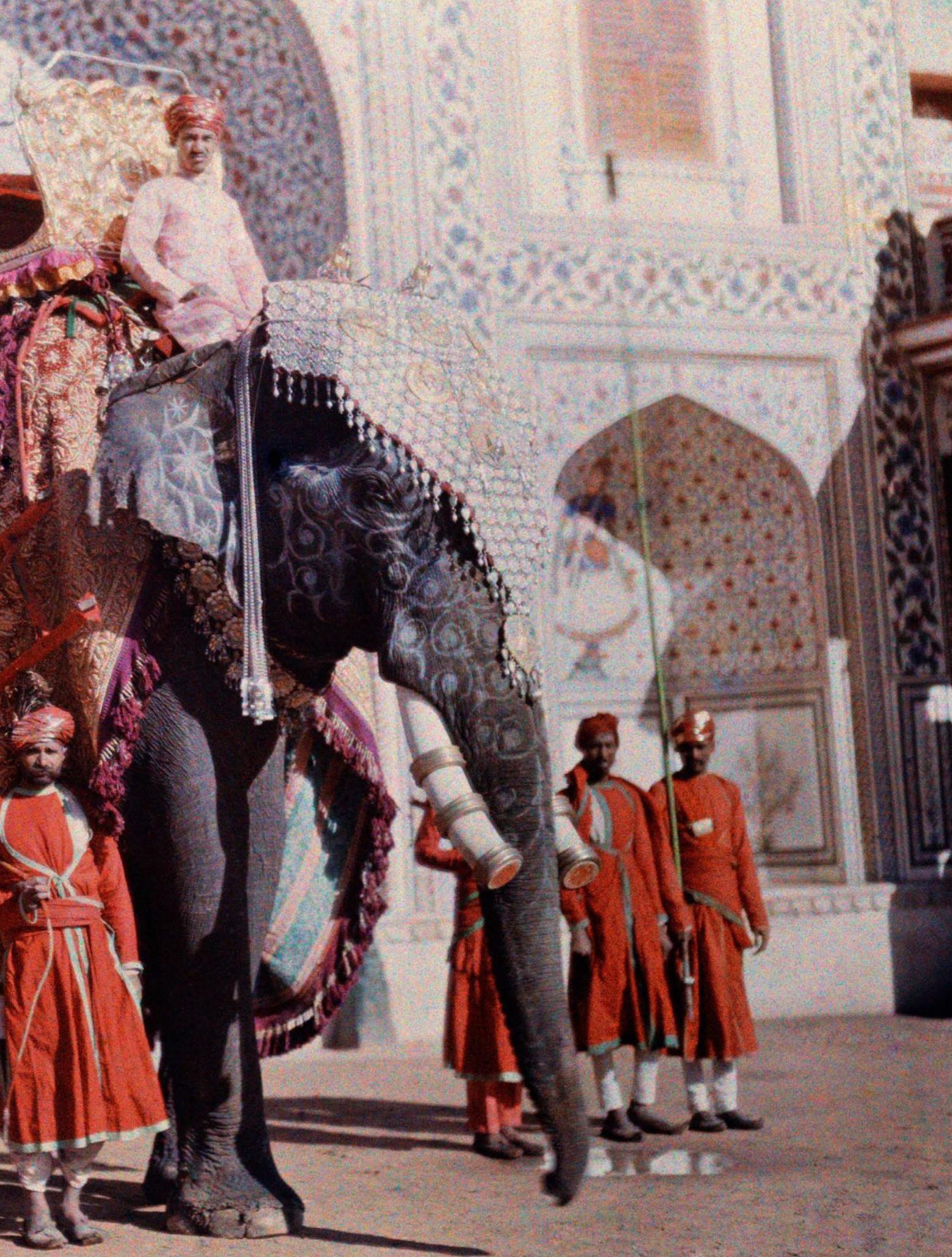
WANDA IMAGES / PHOTOMEDIA

EN ATTENDANT LE MAHARAJA

Un éléphant royal flanqué de gardes attend le maître de Jaipur devant son palais indien. Par Franklin Price Knott. Photographie, 1929.

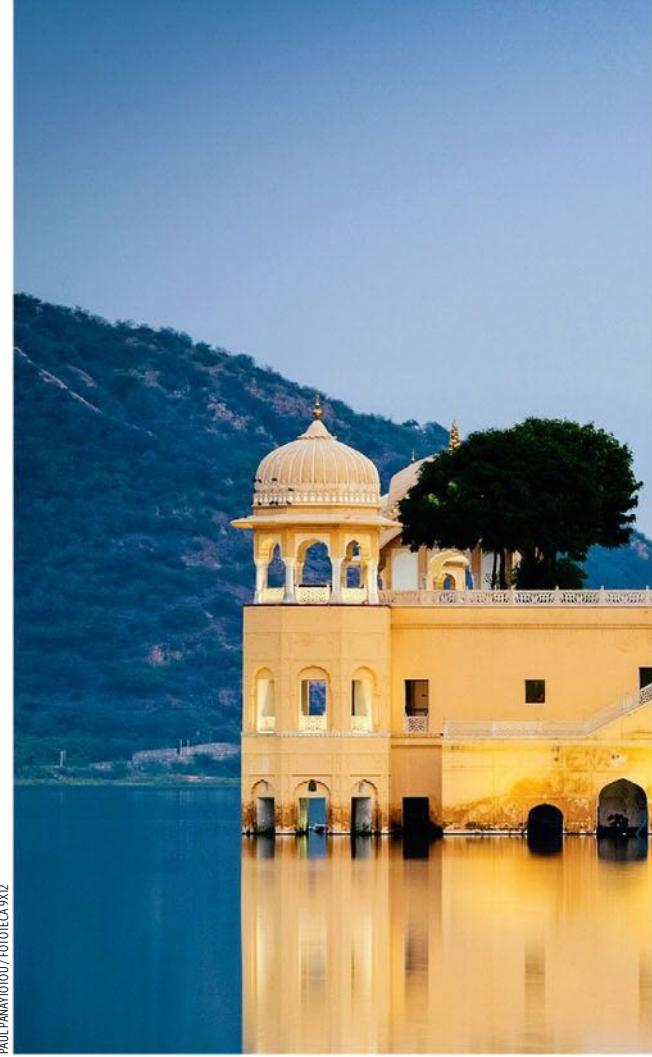
WWW.BRIGEMANART.COM







ILLUSTRATED LONDON / AGE FOTO STOCK



PAUL PANAYOTOU / FOTOTECNA 9X12

FRIVOLES, DÉBAUCHÉS ET FAINÉANTS

EN 1899, lord Curzon, récemment nommé vice-roi des Indes, écrit à la reine Victoria, impératrice des Indes depuis 1877, pour l'informer du comportement, selon lui indécent, de certains maharajas indiens. Curzon les juge « frivoles et parfois débauchés, dilapideurs et fainéants », puis détaille les turpitudes de chacun d'eux. Le maharaja de Patiala n'est « rien de plus qu'un jockey » (il n'a alors que 9 ans) ; le *rana* de Dholpur est en passe de devenir « un ivrogne irrécupérable » ; le maharaja de Bharatpur a tiré sur un domestique ; le maharaja Holkar d'Indore est à moitié fou et « s'adonne à d'horribles vices ». Quant au maharaja de Kapurthala, c'est un « voleur de bas étage avec un tempérament de vaurien » qui court après les femmes et joue à Paris, tandis que le *nizam* d'Hyderabad « se vautre dans la luxure du sérail » (il avait 7 épouses et 42 concubines). Enfin, le nabab de Rampur n'est autre qu'un « libertin excentrique abruti par le sexe ».

LORD CURZON POSE EN COMPAGNIE DU MAHARAJA DE REWA ET DU CAPITAINE WIGRAM DANS LA JUNGLE, LORS D'UNE CHASSE AU TIGRE EN 1903.

par des architectes anglais. Comme l'écrivait Rudyard Kipling, il ne leur restait plus qu'à « offrir un spectacle à l'humanité ». Dans l'État du Gujarat, Sayajirao Gaekwad III, maharaja de Baroda (l'actuelle Vadodara), fait ériger en 1890 le palais de Laxmi Vilas, qui était à l'époque le plus grand édifice privé du monde, équipé d'un train à usage personnel et d'un terrain de polo ; ceci explique pourquoi le prince héritier raconte, dans ses mémoires, avoir mis deux ans avant de réussir à s'orienter dans le palais. Au Rajasthan, Ram Singh, maharaja de Bundi, achève la construction d'un immense palais, édifice dont Rudyard Kipling disait qu'il était « l'un de ces palais comme on s'en bâtit dans des rêves agités. [...] Il paraît sortir de la roche, en une succession de gigantesques terrasses et domine toute la ville. » Autre demeure princière spectaculaire, le palais de Jagatjit s'inspirait du château de Versailles, où avait résidé son propriétaire Jagatjit Singh, maharaja de Kapurthala, qui était un francophile notoire, grand amateur de Rolls-Royce et de jeunes femmes. Le palais, édifié par un architecte français au

LE PALAIS SUR L'EAU

On ignore la date de construction du Jal Mahal, le palais sur l'eau qui se dresse au milieu du lac Man Sagar, à Jaipur. Il fut restauré et agrandi au XVIII^e siècle par le maharaja Jai Singh II, qui en fit un pavillon de repos.



début du XX^e siècle, était orné de statues, de stucs et de plafonds peints inspirés des arts français et italien.

Des veuves pour les tigres

Le cœur de ces palais était le *darbar*, une grande salle d'audiences où le maharaja recevait ses courtisans et les requêtes de ses sujets, et percevait le *nazar*, un tribut généralement payé en pièces d'argent lors de cérémonies publiques aussi impressionnantes qu'ostentatoires. Lors de ces actes officiels, les maharajas brillaient de mille feux, parés de colliers, bracelets, bracelets de chevilles et tiaras spectaculaires : émeraudes, rubis, diamants, perles sertis d'or et d'argent composaient les parures luxueuses et raffinées des princes et de leur famille.

Certains maharajas se consacraient pleinement à leurs hobbies sportifs, comme Jam Saheb Shri Ranjitsinhji, maharaja de Nawanagar, grand joueur de cricket de la sélection anglaise, qui fut l'un des meilleurs batteurs de l'histoire de ce sport. Sawai Man Singh II, maharaja de Jaipur,

▼ JOUAI DE LA COURONNE BRITANNIQUE

En 1849, les Anglais confisquent au maharaja du Pendjab le Koh-i-Noor, célèbre diamant de 109 carats. En 1937, le diamant est monté sur la couronne de la reine consort Élisabeth.



GRANGER / ALBUM

était un joueur de polo renommé, dont l'équipe fut championne du monde à Deauville. D'autres avaient des passe-temps plus excentriques et onéreux. Lorsque Madho Singh II, maharaja de Jaipur, se déplaça à Londres pour assister au jubilé de la reine Victoria, il fit apporter de l'eau du Gange pour son usage personnel dans deux immenses urnes pesant chacune 242 kilos. Conservées dans le City Palace de Jaipur, elles sont encore aujourd'hui considérées comme les plus grands objets en argent du monde. Durant la décennie 1860, l'un de ses prédécesseurs avait pour mascottes des guépards qu'il utilisait pour chasser le cerf. Brijendra Singh, maharaja de Bharatpur, possédait une flotte de Rolls-Royce dont il se servait pour chasser les canards ; on raconte qu'en 1938, avec le groupe de son hôte le vice-roi lord Linlithgow, ils tuèrent en une seule journée 4 273 palmipèdes. Le maharaja Jai Singh, d'Alwar, se servait pour sa part de veuves comme appâts pour attirer les tigres, mais abattait toujours les fauves avant qu'ils n'attaquent. Quant au maharaja Madhavrao

DES PARURES À DÉFAUT DU POUVOIR

Dépossédés par les Britanniques de tout réel pouvoir, les maharajas ressentaient le besoin d'afficher leur statut social par des toilettes ostentatoires, et se couvraient par exemple d'une profusion de bijoux somptueux lors des cérémonies publiques. Ils avaient hérité ce goût pour les pierres précieuses des Moghols, sous le règne desquels s'était développée une orfèvrerie très raffinée. La majorité des pièces ci-contre proviennent de Jaipur.



SAWAI PRATAP SINGH, MAHARAJA DE JAIPUR.
MINIATURE DU XVIII^E SIÈCLE.

GRANGER / ALBUM



Pour le turban
À l'image des plumes de héron fixées sur les turbans, les orfèvres créèrent des aigrettes nommées *jigha*. Celle-ci se compose de diamants, de rubis, d'un saphir, d'une émeraude et d'une grosse perle. XVIII^e siècle. Victoria and Albert Museum, Londres.

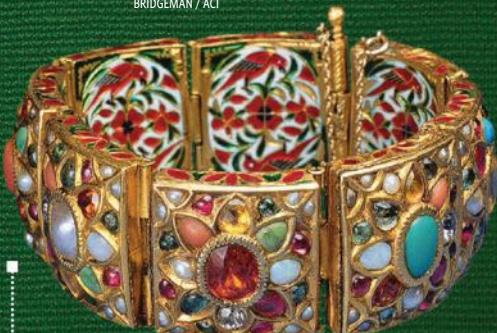
VANDA IMAGES / PHOTOISA



Collier

Les maharajas complétaient leurs toilettes par de superbes colliers comme celui-ci, en or serti de rubis et de petites perles. Victoria and Albert Museum, Londres.

BRIDGEMAN / ACI



Bracelet

Ce bijou en or est émaillé à l'intérieur et parsemée d'agates, d'ambre, d'opales et de perles à l'extérieur. XIX^e siècle. Collection privée.

BRIDGEMAN / ACI



Parure

Ce bijou en or et rubis, agrémenté d'un paon royal en émail, servait à orner un turban. XIX^e siècle.

Victoria and Albert Museum, Londres.

BRIDGEMAN / ACI



Ras-du-cou

Trente diamants accompagnés de perles composent ce collier, qui complète une belle émeraude en forme de larme. Le fermoir est en perles, rubis et émeraudes. XIX^e–XX^e siècle. *British Museum, Londres.*

BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE



Boucle

Les boucles de ceinture des maharajas étaient des bijoux très raffinés, à l'image de celle ci-contre, en or et pierres précieuses et semi-précieuses. *Musée Guimet, Paris.*

THIERRY OLLIVIER / RMN-GRAND PALAIS





ANITA, LA MAHARANI ESPAGNOLE

EN 1906, L'EMAHARAJA de Kapurthala part pour Madrid assister aux noces royales d'Alphonse XIII et de Victoria Eugénie de Battenberg. Dans un théâtre de variétés, il tombe amoureux d'Anita Delgado, une danseuse âgée de 16 ans originaire de Málaga, à qui il envoie une demande en mariage dès son retour à Paris. Après avoir longtemps hésité, Anita accepte en répondant par une lettre qui, selon la légende, aurait été corrigée et signée par l'écrivain Ramón del Valle-Inclán. Ils se marient en 1908 à Kapurthala, lors d'une splendide cérémonie. Anita devient ainsi la cinquième épouse du maharaja. Le couple a un fils, mais se sépare en 1925. Grâce à la pension allouée par le maharaja, Anita vivra confortablement, comme une princesse, entre Paris, Madrid et Málaga jusqu'à sa mort en 1962.

Scindia, de Gwalior, on raconte qu'il aurait tué plus de 800 tigres sur ses terres, au cours de chasses auxquelles il conviait les membres du Raj britannique.

Des princes hostiles à l'indépendance

Tous les maharajas ne consacraient pas leur temps à cette vie excentrique. Certains dirigeants réorganisèrent leurs administrations conformément au modèle britannique. Délégant la gestion de l'État à un Premier ministre compétent, ils employèrent leurs efforts pour développer leur pays et entretenir les relations avec les fonctionnaires britanniques.

L'exemple le plus remarquable est celui de Ram Singh II, maharaja de Jaipur, un souverain moderne et progressiste qui abolit l'esclavage, l'infanticide des filles et la coutume ancestrale du sati, c'est-à-dire l'immolation des veuves sur le bûcher funéraire de leur époux ; il fit également installer l'éclairage au gaz et l'eau courante, et construire de nouvelles routes. Sayajirao Gaekwad III, maharaja de Baroda, jouit d'une excellente réputation d'homme

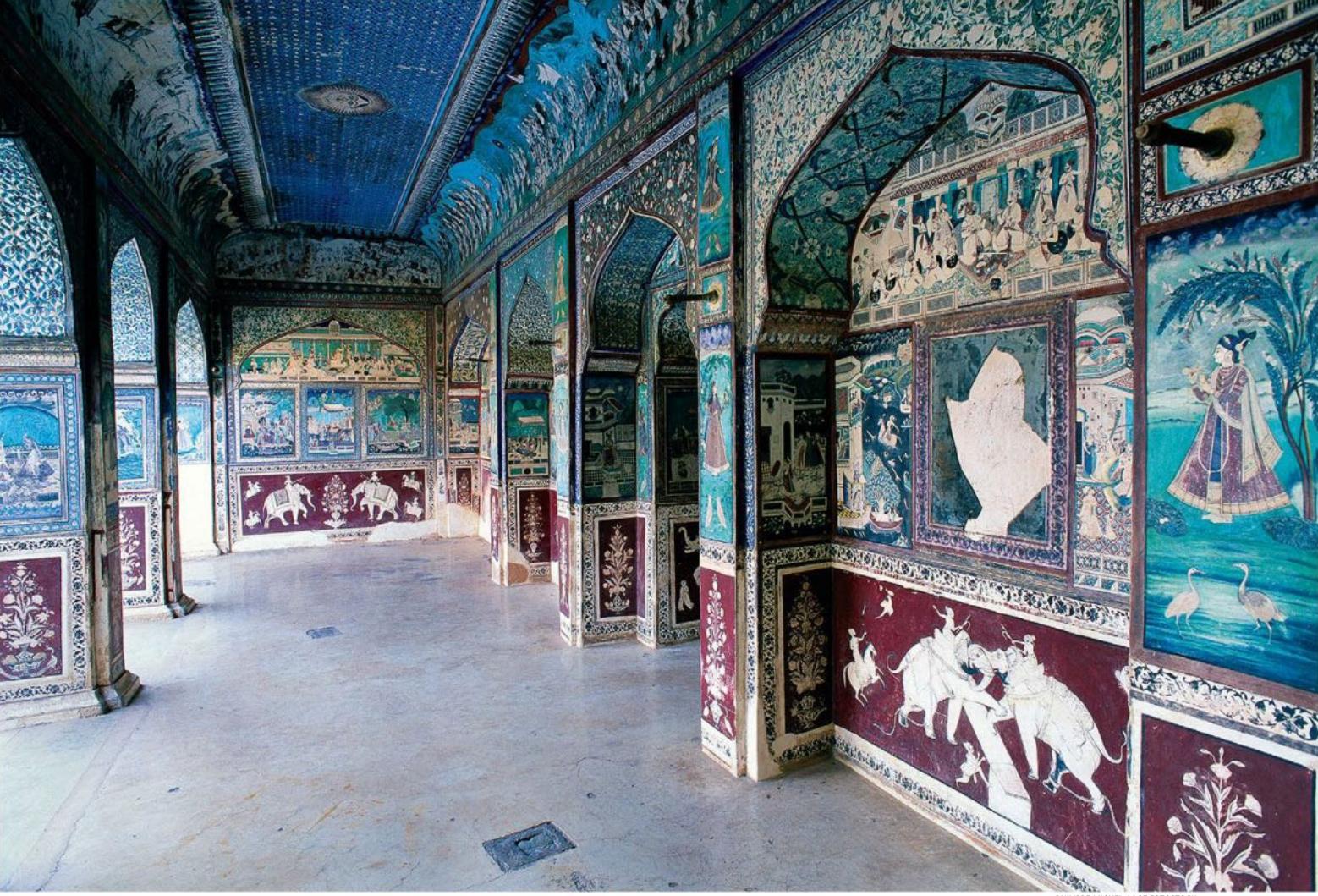
▼UNE PIÈCE UNIQUE

Bhupinder Singh, maharaja de Patiala, possédait un joyau unique, le « collier de Patiala », un bijou créé par Cartier en 1928. Ci-dessous, portrait du maharaja encastré dans une montre en or.



d'État. Il fut le premier à imposer l'éducation gratuite pour les filles et à interdire le mariage entre enfants, et il mit en place un plan d'avancées sociales et de développement industriel inédit pour l'époque. Il favorisa aussi les arts en protégeant des intellectuels comme le mystique Shri Aurobindo, des peintres comme Raja Ravi Varma ou des musiciens comme Ustad Faiyaz Khan. Ganga Singh, maharaja de Bikaner et général maintes fois décoré, installa l'électricité et un réseau ferroviaire dans son État ; en 1927, pour irriguer le désert de Thar, il lança la construction du canal de Gang, qui transforma son pays en grenier du Rajasthan et en fit l'un des États les plus riches. Assez extravagant, il pratiquait le *tuladan*, un rituel au cours duquel il montait sur une balance qu'il équilibrerait avec l'équivalent de son poids en or, qui était ensuite réparti entre ses sujets.

Avec l'apogée du mouvement nationaliste de 1920, les princes font l'objet de pressions : sommés de se moderniser et de se démocratiser, ils doivent choisir entre rester fidèles aux Britanniques ou



PHILIPPE MICHEL / AGE FOTOSTOCK

se ranger du côté des nouveaux partis politiques réclamant l'indépendance. La plupart des maharajas étant hostiles aux mouvements indépendantistes, en qui ils voient une menace pour leurs priviléges, ils continuent à dilapider leurs immenses fortunes comme si de rien n'était. Mais à la fin du Raj britannique, en 1947, les États princiers sont invités à se rallier à l'un des deux nouveaux pays issus de la domination coloniale anglaise, le Pakistan et l'Inde. Certains souhaitent rester indépendants, comme Mir Osman Ali Khan, l'un des hommes les plus riches du monde et *nizam* de l'État d'Hyderabad, dont les 214 000 kilomètres carrés en faisaient un pays presque aussi grand que la Grande-Bretagne. Le gouvernement indien dut envoyer une division blindée pour soumettre l'État rebelle, qui accepta finalement d'intégrer le territoire de l'Inde.

La nouvelle Union indienne de 1947 abolit le droit des princes à gouverner leurs États, mais elle leur laissa leurs titres, leurs richesses et leurs priviléges. Ce n'est qu'en 1971 que le gouvernement supprima les *privy purses*, ces

fonds publics qui leur étaient alloués depuis l'indépendance. Les maharajas doivent alors inventer de nouveaux modes de vie : celui de Jaipur, par exemple, transforme son palais de Rambagh en hôtel de luxe, tandis que ceux de Baroda et de Gwalior investissent leurs fortunes dans des entreprises commerciales qu'ils ont transmis à leurs descendants. La plupart des princes durent cependant vendre une partie de leurs possessions, notamment leurs bijoux, ou céder des palais, dont l'entretien était devenu trop onéreux, au gouvernement indien, qui les transforma en bureaux destinés à l'administration. Dans l'Inde moderne, les maharajas étaient devenus un anachronisme condamné à disparaître... ■

▲UN ESPACE DE DÉTENTE

Construit au XVII^e siècle par Ratan Ji Heruled, le palais de Bundi se dresse au sommet d'une colline de la ville. Ci-dessus, le pavillon Chitrasala.

Pour en savoir plus

ESSAI
Le Temps des maharajahs
F. Bottin, Timée-Éditions, 2007.

LUXE, CHASSE ET VOLUPTE EN INDE

Les maharajas régnèrent pendant des siècles en souverains absous de leurs grands États, formant une caste privilégiée. Ayant perdu leur pouvoir politique avec l'arrivée des Britanniques, ils consacrèrent alors une grande partie de leur temps à la chasse, aux banquets, à des sports comme le polo ou le cricket, et à de fastueuses cérémonies.

PIÈCE DE VAISSELLE UTILISÉE PAR LE MAHARAJA DE PATIALA EN 1922 LORS D'UN BANQUET EN L'HONNEUR DU PRINCE DE GALLES.

BRIDGEMAN / AGF

Les loisirs

Les maharajas et leurs épouses se détendaient dans les luxuriants jardins de leurs palais, agrémentés de fontaines et de lacs et où s'ébattaient des paons. Invisibles, des domestiques satisfaisaient leur moindre demande.

La chasse

La chasse aux animaux sauvages (tigres, lions ou éléphants) était l'un des passe-temps favoris des maharajas. Pratiquées sans discernement, ces chasses ont provoqué l'extinction d'espèces comme le tigre du Bengale.

Des palais somptueux

Les maharajas firent construire de grands palais et des forteresses où ils vivaient à l'écart de leurs sujets. Le maharaja de Kapurthala ordonna ainsi la construction d'un palais sur le modèle du château de Versailles.



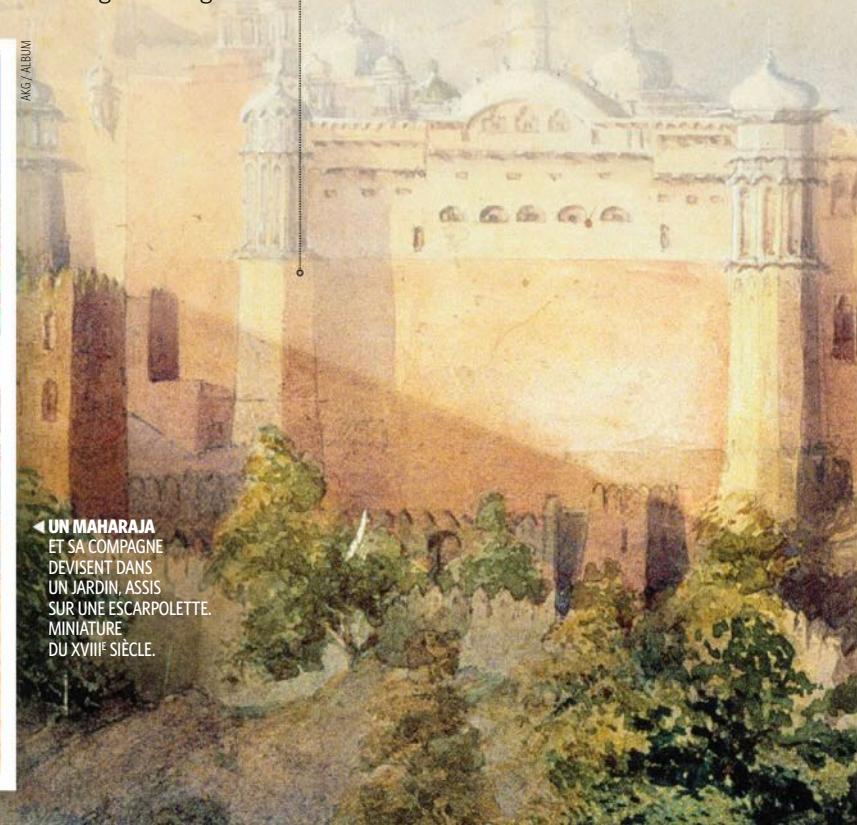
AGF / ALBUM

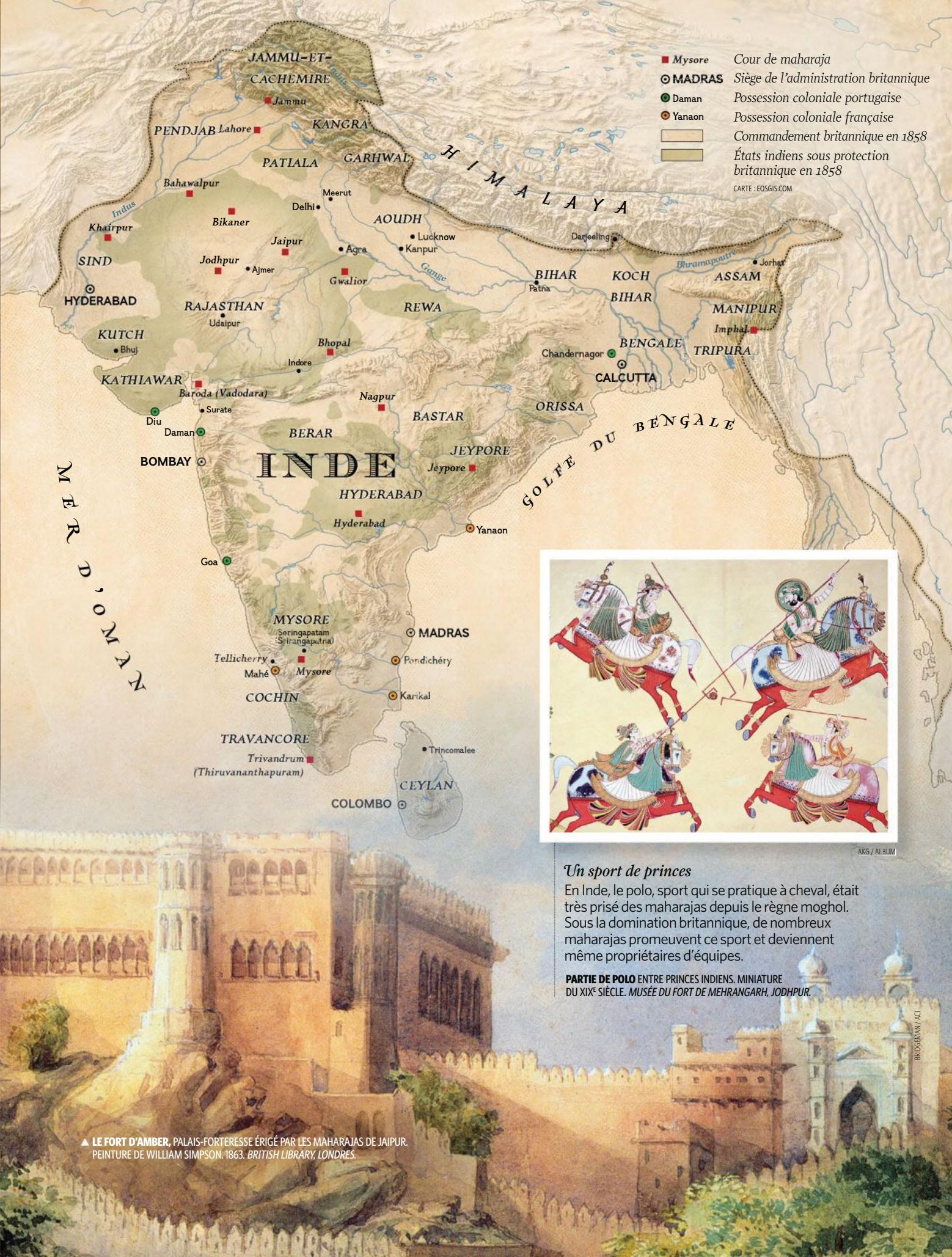
UN MAHARAJA ET SA COMPAGNE DEVISENT DANS UN JARDIN, ASSIS SUR UNE ESCARPOLETTE. MINIATURE DU XVIII^{ME} SIÈCLE.



CHASSE AUX LIONS DU RAJA DURJAN SAL DE KOTA, 1778. VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES.

VANDA IMAGES / PHOTOISA





■ **Mysore**
○ **MADRAS**
● Daman
● Yanaon
 Commandement britannique en 1858
 États indiens sous protection britannique en 1858
 CARTE : EOSGIS.COM



AKG / ALBUM

Un sport de princes

En Inde, le polo, sport qui se pratique à cheval, était très prisé des maharajas depuis le règne moghol. Sous la domination britannique, de nombreux maharajas promeuvent ce sport et deviennent même propriétaires d'équipes.

PARTIE DE POLO ENTRE PRINCES INDIENS. MINIATURE DU XIX^E SIÈCLE. MUSÉE DU FORT DE MEHRANGARH, JODHPUR.

▲ LE FORT D'AMBER, PALAIS-FORTERESSE ÉRIGÉ PAR LES MAHARAJAS DE JAIPUR.
PEINTURE DE WILLIAM SIMPSON. 1863. BRITISH LIBRARY, LONDRES.

Vermeer, ou le vertige de l'Histoire

Derrière l'aspect anecdotique d'une scène de genre du xvii^e siècle, Johannes Vermeer compose, dans son célèbre *Art de la peinture*, une savante allégorie du peintre en historien.

La scène est dépeinte avec une précision quasi photographique, comme si elle s'inspirait de ces images vibrantes qui se projettent à l'intérieur d'une *camera obscura*, outil si prisé des peintres néerlandais du xvii^e siècle. Tout dans la facture de cet *Art de la peinture*, exécuté par Johannes Vermeer vers 1666-1668, renvoie à l'expérience du réalisme optique : au léger flou dans lequel apparaissent les formes, viennent s'ajouter ça et là des pointes de scintillement

lumineux, éclairs de netteté brisant le sfumato, le contour vaporeux de la lumière voilée ; à la souplesse du geste, les structures graphiques des carreaux noirs et blancs en parfaite perspective, les stries du costume du peintre assis de dos. Splendide pièce d'un maître de « l'art de dépeindre ».

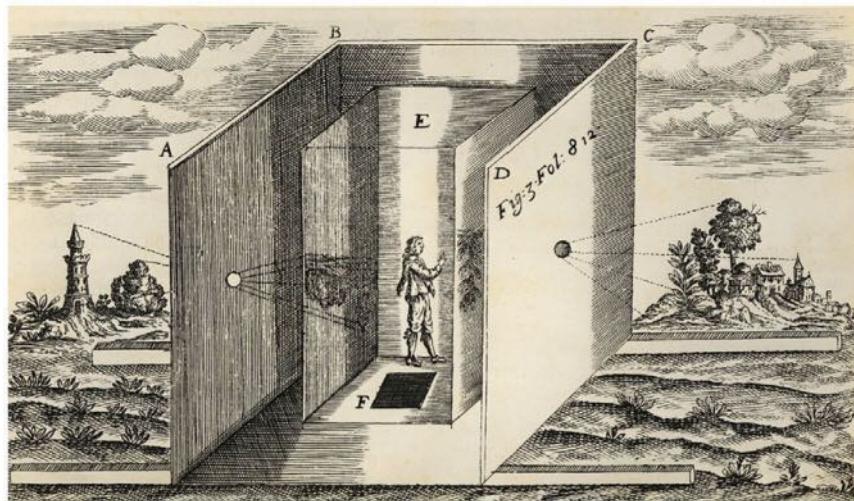
Les atours de Clio

Pourtant, cette scène de genre nous parle une langue pleine d'allégories. Le modèle qui pose pour le peintre porte les attributs de Clio, la

Muse de l'Histoire, tels qu'ils sont décrits dans l'*Iconologie* de Cesare Ripa, référence incontournable des artistes des xvi^e et xvii^e siècles. Clio porte la couronne de lauriers, la trompette de la Renommée et un livre que Ripa désigne comme *La Guerre du Péloponnèse*, ouvrage de l'historien antique Thucydide. Il s'agit là d'un habile renvoi à la hiérarchie des genres, qui plaça jusqu'à la fin du xix^e siècle la peinture d'histoire — entendue comme histoire mythologique et allégorique — au-dessus

du portrait et de la peinture de genre. Ce renvoi est, pour Vermeer, une manière discrète de présenter la peinture comme le huitième des arts libéraux. Il peut ainsi justifier son statut de membre de la guilde de Saint-Luc de Delft, la guilde des artistes, dont il est élu représentant en 1662-1663, puis à nouveau en 1669. Renversement ironique, donc, puisque Vermeer rend hommage à la peinture d'histoire en peignant un classique de la peinture de genre : une représentation de l'atelier du peintre !

QU'EST-CE QU'UNE CAMERA OBSCURA ?



AKG-IMAGES

LES ARTISTES NÉERLANDAIS

du xvii^e siècle étaient fascinés par la *camera obscura*. Cette « chambre noire », qui préfigure l'appareil photographique, pouvait avoir la taille d'une pièce (ci-contre une gravure illustrant un traité d'Athanasius Kircher) ou d'une simple boîte. Par un effet d'optique, elle permettait la projection, à travers un petit trou, de l'image inversée de paysages qui conservaient toutes leurs couleurs vibrantes. Selon certains historiens de l'art, Vermeer se serait inspiré de l'effet lumineux de la *camera obscura* pour donner à ses scènes l'aspect d'un fragment de la réalité.



LUISA RICCIARINI / LEEMAGE

Au vocabulaire allégorique s'ajoute une autre évocation, plus contemporaine, de l'histoire : la carte suspendue au mur de l'atelier est une représentation des 17 provinces des Pays-Bas remontant à 1636. Elle a été identifiée comme celle du cartographe Claes Jansz Visscher, sans doute rééditée par son fils Nicolaes Visscher après la mort du père en 1652. Le territoire décrit renvoie

à l'époque précédant la paix de Westphalie de 1648, qui a entériné le partage entre le nord – la République des sept Provinces-Unies – et le sud – les dix provinces restées sous l'autorité des Habsbourg. De façon volontairement anachronique, les 17 provinces sont donc unies sur la même carte. Le pli vertical au centre de la carte, qui passe juste sur la frontière hollandaise, a

d'ailleurs souvent été interprété comme une référence à cette partition entre le nord et le sud – la carte étant orientée à l'ouest.

Un lustre ambigu

On a longtemps pensé qu'en évoquant l'histoire des Pays-Bas, Vermeer se faisait l'historien nostalgique d'un temps révolu de l'unité sous l'autorité espagnole. Lui-même, né au nord

L'ART DE LA PEINTURE. PAR JOHANNES VERMEER. HUILE SUR TOILE, VERS 1666-1668. MUSÉE D'HISTOIRE DE L'ART, VIENNE.

dans la ville protestante de Delft, s'était converti au catholicisme pour épouser Catharina Bolnes, mais vivait à distance des attaches confessionnelles qu'il avait nouées avec les provinces du sud. Cette idée semble d'ailleurs corroborée par un indice : le lustre de cuivre est surmonté d'un aigle double, symbole renvoyant apparemment aux Habsbourg. Or, de récentes recherches menées par le musée d'histoire de l'art de Vienne ont invalidé cette hypothèse en soulignant que les deux aigles ne sont pas couronnés. Il s'agit en réalité de la marque de fabrique des lustres de la ville de Malines, que l'on trouve à l'époque dans les intérieurs bourgeois et les églises protestantes. D'ailleurs, pourquoi Vermeer aurait-il affiché ainsi à Delft ses sympathies habsbourgeoises ? Plutôt qu'un manifeste politique, il faut voir dans son tableau une allégorie de « l'art de dépeindre », où l'artiste inclut, par une série d'indices disséminés, une référence aux métiers dont relève la guilde de Saint-Luc. Vermeer a choisi lui-même son titre – *De Schilderkunst*, « l'art de la peinture » – pour rendre hommage au peintre comme au graveur et au tapissier. ■

CHRISTIAN JOSCHKE
HISTORIEN D'ART

Pour en savoir plus

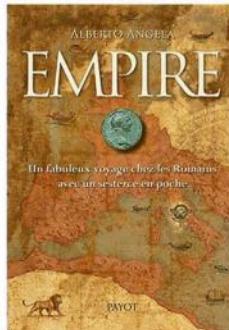
ESSAIS

L'Ambition de Vermeer
D. Arasse, Adam Biro, 2008.

L'Art de dépeindre. La peinture hollandaise au xvii^e siècle
S. Alpers, Gallimard, 1990.

ANTIQUITÉ ROMAINE

Tribulations d'un sesterce romain



EMPIRE. UN FABULEUX VOYAGE CHEZ LES ROMAINS AVEC UN SESTERCE EN POCHE

Alberto Angela

Payot, 2016,
464 p., 24 €

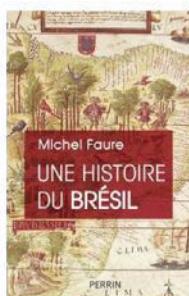
Difficile de ne pas tomber sous le charme d'Alberto Angela dès la lecture de la première page de son livre. Ce paléontologue et journaliste a l'art de parler au public. Le ton est enlevé, et l'on s'imagine aisément lui tendre la main pour le suivre dans un incroyable voyage à travers l'Empire romain au début du II^e siècle, sous l'empereur Trajan. L'auteur réalise la prouesse de nous plonger dans un authentique docu-fiction, qui immerge le lecteur dans la vie quotidienne des habitants des

quatre coins de l'empire. Idée aussi surprenante que judicieuse, le fil d'Ariane que nous suivons durant ce périple est un sesterce à l'effigie de Trajan qui, en passant de main en main depuis qu'il a été frappé dans un atelier monétaire romain jusqu'à la sépulture d'un vieil ingénieur où il sert d'obole à Charon, nous permet de rencontrer ses nombreux propriétaires. Le voyage se présente sous la forme d'une suite d'histoires romancées, mais parfaitement vraisemblables, s'appuyant sur les sources archéologiques, littéraires

ou épigraphiques. On visite ainsi des thermes, le cabinet d'un chirurgien, le *Circus maximus* et de nombreux autres lieux, jusqu'aux frontières les plus reculées. On rencontre des amoureux, des commerçants, des militaires et même l'empereur. On regrette seulement les trop rares notes, surtout en matière d'épigraphie, et quelques approximations cependant inévitables dans un ouvrage de vulgarisation. Mais *Empire* n'en est pas moins un livre plaisant, quasi cinématographique, à mettre entre toutes les mains. ■

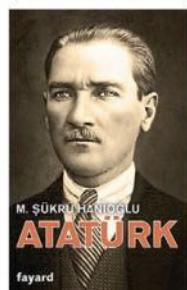
VIRGINIE GIROD

ET AUSSI...



UNE HISTOIRE DU BRÉSIL

Michel Faure
Perrin, 2016, 480 p., 24,90 €



ATATÜRK
Sükrü Hanioglu
Fayard, 2016, 288 p., 20 €

DES GRANDES DÉCOUVERTES
d'hier aux désillusions d'aujourd'hui, ce livre retrace l'histoire de ce pays immense, inventé par des colons portugais au milieu d'Indiens innombrables, marqué par une économie esclavagiste et des révoltes nombreuses, qui reste toujours une énigme.

MUSTAPHA KEMAL abolit le sultanat ottoman et proclama la république de Turquie, dont il devint le premier président. Mais qui était-il ? Il voulut fonder une société où le nationalisme, la glorification de la science et le culte de la personnalité tiendraient lieu de religion...

MONDIALISATION À L'ANTIQUE

LA PREMIÈRE MONDIALISATION n'est pas née au tournant des XV^e et XVI^e siècles, avec les grandes découvertes et l'apparition du capitalisme, mais à Rome. Telle est la thèse fascinante de ce livre qui parcourt 12 siècles. La grande réussite de cet empire fut d'avoir construit une identité romaine forte par-delà les différences politiques, culturelles et économiques, grâce à un formidable réseau de routes, ponts et aqueducs. D'un côté cohabitent croyances et cultures, de l'autre s'imposent une même langue latine et un même culte, celui de l'empereur.



ROME, DE ROMULUS À CONSTANTIN. HISTOIRE D'UNE PREMIÈRE MONDIALISATION

Yves Roman
Payot, 2016, 560 p., 28 €

Découvrez le nouveau hors-série

Le Monde DES RELIGIONS

Le Monde DES RELIGIONS COLLECTION HISTOIRE

Le Monde DES RELIGIONS HORS-SÉRIE

L'APOCALYPSE De l'Antiquité à nos jours

L'APOCALYPSE de l'Antiquité à nos jours COLLECTION HISTOIRE

Depuis toujours, l'humanité a conscience de sa finitude et cherche à reconnaître les signes de la fin des temps pour mieux s'y préparer.

Au fil des siècles, des épisodes dramatiques de l'histoire ont pu donner l'impression que la fin du monde était imminente.

Elle semble d'ailleurs nous menacer plus que jamais, entre crise écologique, menaces fondamentalistes et cataclysmes technologiques.

Ce hors-série de la collection Histoire du *Monde des Religions* vous propose une réflexion constructive sur un thème qui hante nos imaginaires.

Format : 22 x 28 cm
100 pages
7,50 €

BON DE COMMANDE

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
HS L'Apocalypse	08.4104	7,50€€
Participation aux frais d'envoi				3€
Total de la commande			€

Merci de nous retourner ce bon avec votre règlement par chèque à l'ordre de Malesherbes Publications à :
Malesherbes Publications/VPC TSA 81305
75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 48 88 51 05

En vente en kiosque et en librairies spécialisées

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/12/2016
en France métropolitaine. Livraison entre 2 et 3 semaines.

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. RC Paris B 323 118 315.

Nom.....

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél 86E3D

E-mail

J'accepte de recevoir les offres d'*Histoire & Civilisations* oui non
et de ses partenaires oui non

XVIII^E SIÈCLE

Fontainebleau, le havre de Louis XV

Voici une occasion de revoir ce château royal et impérial, et son célèbre escalier en fer-à-cheval. Habité durant sept siècles, des Capétiens à Napoléon III, Fontainebleau met à l'honneur Louis XV dans une exposition qui illustre « la demeure des rois au temps des Lumières ». Durant son long règne (1715-1774), Louis XV séjournait très régulièrement dans ce palais, notamment pour s'y adonner à sa passion, la chasse à courre, dont il perpétua la tradition. Il échappait ainsi à la monotonie de la vie de cour. C'est à Fontainebleau qu'il épousa Marie Leszczynska en 1725 ; à Fontainebleau, aussi, que son seul fils mourut de la tuberculose en 1765.



RAN - GRAND PALAIS - MICHEL URTADO / SERVICE DE PRESSE

Autour, 140 œuvres, dessins, aquarelles, tableaux, meubles, costumes, objets d'art, porcelaines sont présentés au premier étage du château, dans la salle de la Belle Cheminée et dans l'appartement des Chasses,

qui, à travers les tapisseries d'Oudry, illustre la passion du roi pour la vénerie. Deux salles de cet appartement sont exceptionnellement ouvertes. Pour l'occasion, le château de Versailles a prêté un immense tableau



RMN - GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE) - DR / SERVICE DE PRESSE

▲ TABATIÈRE AVEC LES PORTRAITS DE LOUIS XV ET DE MARIE LESZCZYNsKA, OFFERTE PAR LE ROI À CORNELIUS HOP, AMBASSADEUR DE HOLLANDE. PAR DANIEL GOVAERS. 1725-1726. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.

◀ HALTE DE GRENADIERS À CHEVAL DE LA MAISON DU ROI. PAR CHARLES PARROCEL. PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIII^E SIÈCLE. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.

de Jean-Baptiste Van Loo représentant le roi, sur lequel s'ouvre la visite. Citons également Valéry Giscard d'Estaing qui, passionné de style Louis XV, a fourni une pendule en bronze doré qui trônait dans la chambre du roi. Quant aux Archives nationales, elle ont mis à disposition des plans rares et habituellement peu accessibles au grand public : le roi, férus d'architecture, voulait transformer le palais pour donner plus d'espace à une cour toujours plus imposante. C'est ainsi que fut construit notamment le Gros Pavillon, qui s'inspire des lignes architecturales de Versailles. ■



FRANÇOIS OUDRY / SERVICE DE PRESSE

◀ PARAVENT REPRÉSENTANT LES CHÂTEAUX DE FONTAINEBLEAU ET DE VERSAILLES SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV. ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIII^E SIÈCLE.

Louis XV à Fontainebleau.
La « demeure des rois »
au temps des Lumières

WEB www.chateaufontainebleau.fr
DATE Jusqu'au 4 juillet

vous recommande

COLLECTION LES RACINES DU CIEL

Frédéric Lenoir et Leili Anvar

*Issus de l'émission de radio *Les Racines du Ciel* diffusée sur France Culture, ces deux ouvrages vous proposent de retrouver les plus beaux entretiens menés par Frédéric Lenoir et Leili Anvar.*

Découvrez dans ce duo de livres :

Voix d'espérances

En ces temps troublés, où et comment trouver matière à espérer ? Des personnalités, porteuses d'une espérance insoupçonnée, tracent des chemins où inscrire nos pas.

Retrouvez les entretiens de Stéphane Hessel, Sylvie Germain, Jean Vanier, Magda Hollander-Lafon, Karima Berger et Salah Stétié.

Sagesse pour notre temps

Le XXI^e siècle propose de nouveaux défis pour la sagesse : six intellectuels invitent ici à les relever, suivant des approches chaque fois novatrices et porteuses d'avenir.

Retrouvez les entretiens de Christian Bobin, Pierre Rabhi, Abdennour Bidar, Marcel Conche, Patrick Viveret et Fabienne Verdier.

Deux thèmes essentiels approfondis par des auteurs de renom.

Prix du lot : 25€ - Format d'un livre : 12.5 x 19 cm - 180 pages

- 8 -

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Le duo <i>Les racines du ciel</i>	02.7499	25€€
Participation aux frais d'envoi				3€

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de **La Malbaie Inc. Publications** à **La Malbaie Inc. Publications** (VPC)

de Malesherbes Publications à : Malesherbes Publications
TCS 61325 - 75313 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 43 92 51 31

TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13 - Tel. 01 48 88 51 05

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/07/2016 pour la France métropolitaine. Délai de livraison : de 2 à 3 semaines.

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. P.C. Paris 322 118 315

Un appel à l'humanité



Nom

Prénom

Adresse

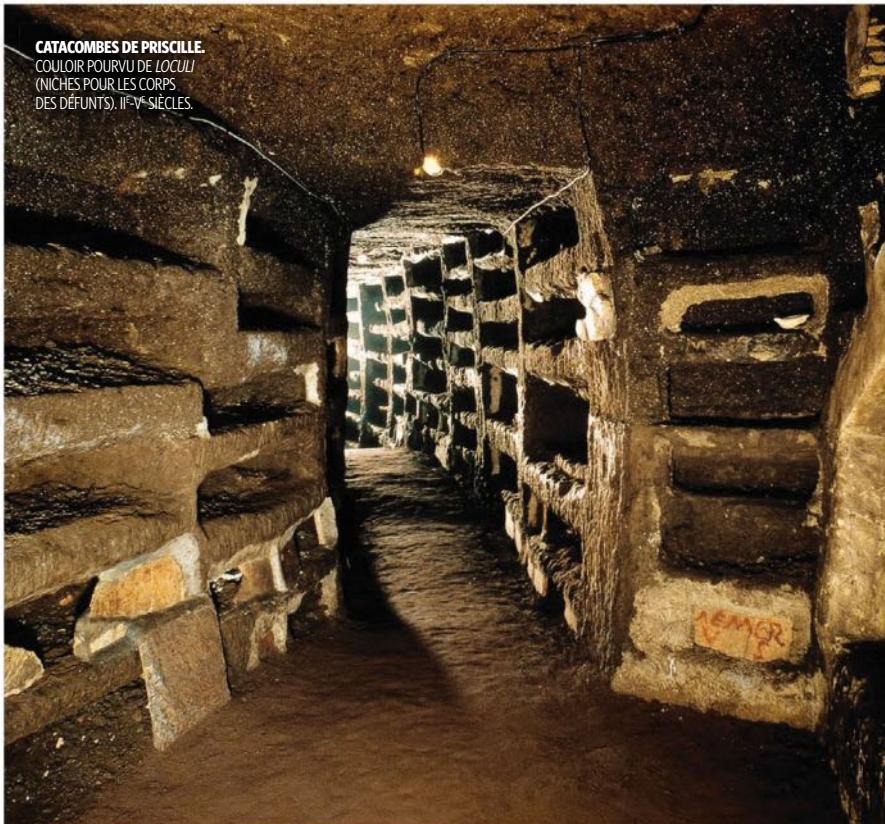
Code postal | | | | | |

Ville

26/31

E-mail @
J'accepte de recevoir les offres de *Histoire & Civilisations* oui non

Dans le prochain numéro



SILENCIEUSES CATACOMBES DE ROME

APPARUS DÈS LE II^e SIÈCLE

dans la périphérie de Rome, ces réseaux souterrains servaient de sépultures aux premiers chrétiens. Si les martyrs y étaient enfouis et des messes y étaient célébrées, jamais ces lieux, connus de tous, ne servirent de cachette lors des persécutions. Au-delà des fantasmes, les catacombes sont aujourd’hui les témoins privilégiés des débuts du christianisme, de son culte comme de son art.

D'OLYMPIE À DELPHES, LA GRÈCE S'ADONNE AUX JEUX

À L'APPROCHE DES JEUX OLYMPIQUES, le monde entier se remémore à sa façon les célèbres épreuves sportives fondées en 776 av. J.-C. à Olympie. Si leur nom est aujourd’hui le seul à avoir traversé les siècles, ils constituaient, avec ceux de Delphes, de

Némée et de Corinthe, les prestigieux « jeux panhelléniques ». Les

épreuves et la mentalité qui les animaient étaient alors fort différentes. Une simple couronne végétale faisait le bonheur du vainqueur et l'orgueil de sa cité...

GROUPE DE LUTTEURS. SCULPTURE ROMAINE DU I^{er} SIÈCLE AV. J.-C.
GALERIE DES OFFICES, FLORENCE.



SCALA, FLORENCE

Le nombre d'or

L'Homme de Vitruve, dessiné par Léonard de Vinci vers 1492, est devenu l'image symbole de la « divine proportion ». Mais ce calcul mathématique, grâce auquel un artiste était censé créer l'œuvre d'art parfaite, est-il une réalité remontant à l'Antiquité ou une imposture ?

Constantinople

Constantin, qui lui donna son nom, en fit la nouvelle Rome de son Empire chrétien en 330. En 1453, la cité tombait aux mains des Ottomans. Entre ces deux dates, elle connut un millénaire tourmenté, suscitant la convoitise et les assauts de l'Orient comme de l'Occident.

Laurent de Médicis

Homme d'État, chef de guerre, diplomate, mécène et lui-même poète... Laurent de Médicis fut le phare de la Florence du XV^e siècle. Comment celui que l'on surnomma le Magnifique réussit-il à asseoir son pouvoir au milieu d'une mer d'intrigues et de complots ?

1936

- **LA VIE CHANGE**
- **LA MENACE FASCISTE**
- **LES PHOTOGRAPHES
DU FRONT POPULAIRE**



Mai 1936, le gouvernement du Front populaire dirigé par Léon Blum s'engage dans une série de réformes (droits syndicaux, augmentation des salaires, congés payés). C'est le résultat de l'union entre les syndicats et les partis de gauche après la manifestation d'extrême droite du 6 février 1934. Ce moment particulier de l'histoire de notre pays, c'est aussi l'embellie du cinéma et du théâtre, dans un air de fête, avec des photographes qui croquent la vie qui change. Dans le même temps, la guerre éclate en Espagne, Hitler menace, le président américain Roosevelt brigue un nouveau mandat en défendant les acquis du New Deal, dans les colonies françaises on rêve d'indépendance.

1936

Un hors-série du « Monde »

100 pages - 8,50 €

Chez votre marchand de journaux
et sur Lemonde.fr/boutique



1 0 ————— 7 4

Affligem®

CUVÉE CARMIN

BIÈRE D'INITIÉS DEPUIS 1074*

*Depuis près de 1000 ans, la recette de la bière Affligem est transmise par les moines de l'abbaye qui encore aujourd'hui initient nos maîtres brasseurs pour garantir une bière de haute qualité.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.